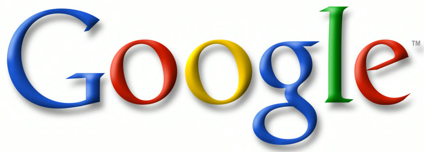
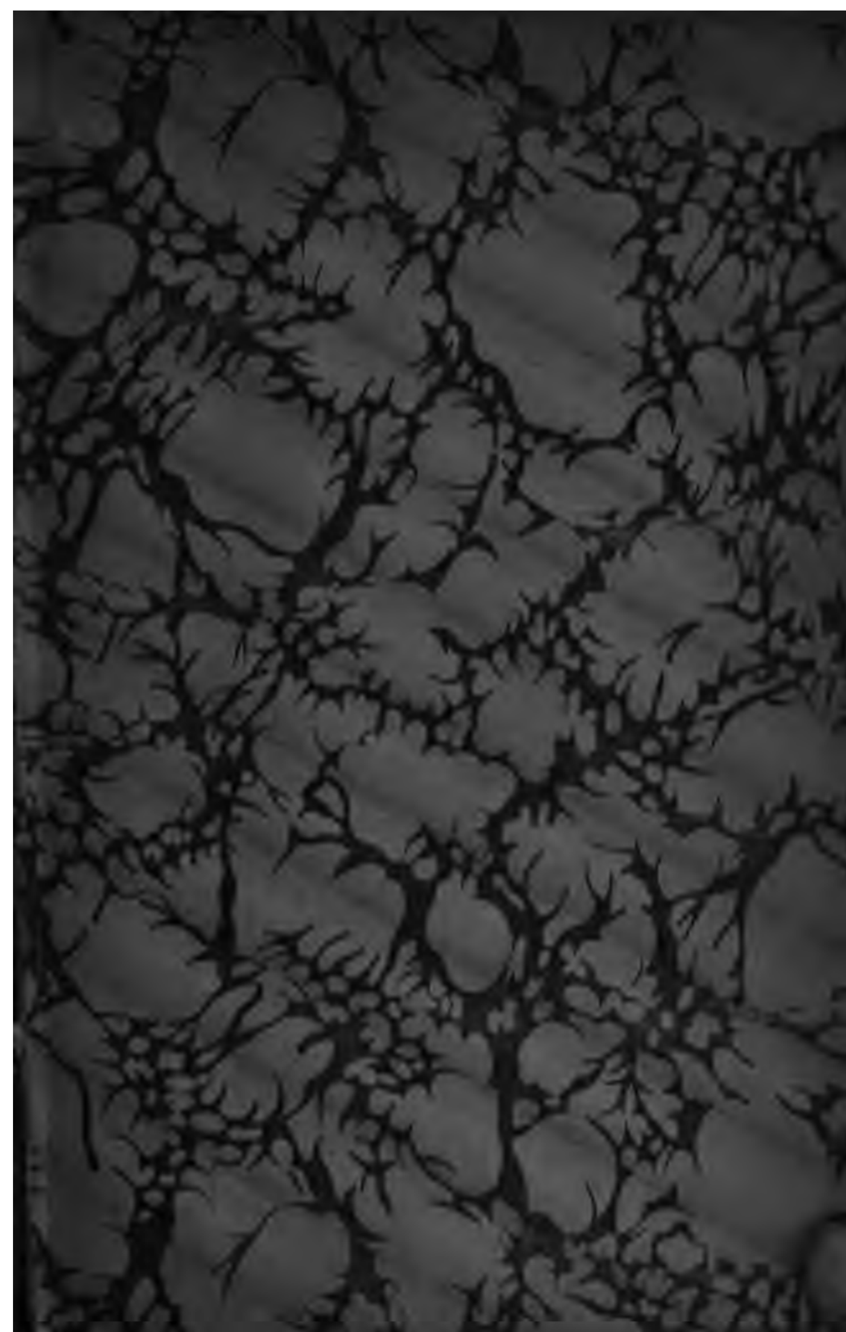



ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN





LES

POÉSIES FANTAISISTES

Il a été tiré de ce volume *cent vingt-cinq* exemplaires sur papier de Hollande, numérotés et signés par l'auteur.

7009-94. — Corbeil. Imprimerie Crété.

GABRIEL MARTIN

LES POÉSIES FANTAISISTES

(1886-1893)

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
21-23, PASSAGE CHOISEUL, 21-23
NEW-YORK, 13 WESH, 24 th STREET

1894



A VOUS TOUS

CHERS AMIS ET AMIES

qui avez bien voulu servir de

PARRAINS ET MARRAINES

A ces faibles enfants chétifs, malingres et imparfaits ;
mais immortels en ce jour, étant placés sous votre tutelle,

J'offre mes plus sincères et plus cordiaux remerciements.

G. M.

PRÉFACE



PRÉFACE

A la publication des *Cantiques impies*, en 1888, les critiques qui voulurent bien citer mon nom, imprimé pour la première fois en tête d'un volume, ou s'occuper de l'ouvrage qui venait de paraître, furent, à part quelques-uns, unanimes à émettre des appréciations pouvant s'analyser toutes en ces deux jugements succincts : — « L'auteur a voulu épater le bourgeois par ses exagérations, » — disaient les uns ; tandis que les autres opinaient : — « Où peut-on trouver de la poésie dans cette œuvre qui ne vise qu'à la grossièreté ? » — Et premiers et derniers concluaient ensemble en ce sens : — « Si l'auteur reste dans cette note, c'est qu'il est impossible à sa lyre de rendre d'autres sons. »

C'en était assez, à ce moment, pour créer et entretenir la notoriété sur mon nom et arriver ainsi, d'un premier coup, à tous les lecteurs curieux d'actualités. Mais ce genre de réclame

me répugne. Je suis par principe trop ennemi de ces prétendus littérateurs, théorisant sans cesse quoique n'ayant jamais aligné deux phrases, pour admettre qu'on édifie une renommée sur une polémique ne reposant sur aucun exemple, toujours stupidement entretenue et sentant son « à cent sous la ligne » à plusieurs lieues à la ronde. Ce que j'aime c'est l'action, le combat. Je suis homme du fait et, partant, de lutte. Sans discuter au préalable, quand l'heure sonne je tâche de persuader. A ce moment, preuves en mains, je me montre; et si je tombe, vaincu, tant pis; — j'ai au moins l'honneur d'avoir porté les armes. L'impuissance et la défaite n'ont rien de déshonorant!

Je me suis donc tu, confiant en ce jour qui viendrait — et il arrive aujourd'hui — où, publiant les *Poésies fantaisistes*, je pourrais dire :

— J'ai gravi le Parnasse. Je suis entré dans le jardin ensorceleur d'Apollon, et j'ai su cueillir, là, quelques fruits savoureux, suaves, exquis. Mon palais délicat a goûté à la pulpe aromatisée. L'ambroisie, le miel, s'infiltrant dans mon être, m'ont transporté dans les temples enchanteurs des Muses. Avec toute la mélodie d'une âme sensitive et enluminée, j'ai entonné des chants que j'ai transcrits sous le

titre de *Poésies fantaisistes*, m'estimant trop heureux et flatté si l'écho daigne les répéter.

*
* *

Passant de la lecture des *Cantiques impies* à celles des *Poésies fantaisistes*, le lecteur, dans cette brusque transition, ne saurait sans nul doute, et avec juste raison, ma foi ! se démêler parmi des idées si différentes. Je viens donc lui fournir un précieux renseignement.

Je confesse ici, hautement, que je classe les *Poésies fantaisistes* — ainsi que plusieurs autres volumes de poésies et des drames en vers, qui seront publiés et donnés au théâtre par la suite — dans la catégorie des œuvres banales et insignifiantes créées par l'imagination dans ses moments de repos et de distractions.

Après être resté courbé longuement sur la tâche ; après avoir mûri et rendu une conception forte, solide et frappant juste ; une lourde pierre ayant été hissée, difficilement, sur la bâtisse, on éprouve le besoin d'un repos tranquille, d'un futile délassement. Alors, on s'allonge avec nonchalance dans un fauteuil, et, amusé que l'on est, à faire monter vers le plafond, en spirales bleuissantes, les bouffées ti-



rées machinalement de sa pipe, en s'étirant, pour chasser cette lassitude presque bienfaisante mais somnolente, on se laisse aller à rêvasser et à écrire des frivolités comme celles contenues dans ce volume. Inoccupé, on songe à des riens.

Mais, de l'esprit aussi bien que du corps, il ne suffit pas de flatter le palais avec une friandise délicieuse et trompeuse : il faut un mets plus substantiel, plus nutritif, engendrant, non pas l'anémie, la force et la vigueur. C'est pourquoi, au lieu de s'attarder, au lieu de perdre un temps trop précieux à ces futilités, à ces creux accouplements — poétiques, tant que l'on voudra, mais c'est tout! — de mots qui composent les *Poésies fantaisistes*, il est bien plus sensé de donner toute son attention aux idées développées dans les *Cantiques impies* et dans les volumes qui en formeront la suite.

Ce n'est pas avec des épées de parade à côtes rendues très fragiles pour flatter leur élégance ; avec des épées enluminées au moyen d'acides compromettant dangereusement la solidité, que l'on gagne les batailles! Non ; c'est avec de bons sabres à lames bien trempées et résistantes.

Paris, le 22 avril 1893.

LES

POÉSIES FANTAISISTES



PANTHÉON

A Paul Monteils.

Au milieu d'une foule inculte, vient de naître
Un enfant bien chétif; pas le moindre bravo.
Pourtant il emplira le monde demain, maître
D'une vaste pensée au fond de son cerveau.

Tandis qu'il n'est aidé par rien, que tout l'ombrage :
Ce génie, au contraire, on l'appelle accident.
Tout retient son essor près de son entourage.
Il grandit cependant!

...Et puis, d'autres sont nés. On a voulu de même
Opprimer leur idée en calmant leur ardeur.
Leurs noms, assurait-on, plus qu'un grossier blasphème,
Choquaient l'oreille dans sa tranquille candeur.



Chacun les accablait de ses monstrueux blâmes,
Ne les comprenant pas. Leur foi n'a pas tiédi ;
Rien n'a pu transformer la fougue de ces âmes :
Et les grands ont grandi !

— Sans cesse à son épouse, avec rage, le père
Disait : « Le sort nous a frappés cruellement !
« Ce n'est pas par tel fils qu'un commerce prospère. »
Et la femme, baissant les yeux timidement,

De répondre toujours, pour égayer la table :
« Il changera ! » Ces mots pourtant ne tarissaient
Ses larmes jour et nuit, cœur tendre et charitable !
Tandis qu'eux grandissaient ! —

Et plus tard, méconnus, leurs œuvres achevées,
A l'heure où la fortune ingrate allait venir,
Leur jeunesse, durant autant que les années,
Lentement s'est éteinte en un doux souvenir.

Ils partirent heureux, ayant vu dans la joie
Leur future statue, une couronne au front.
La mort nous prit les corps, pas le nom qui flamboie.
Sans cesse ils grandiront !

— Voici que de partout s'élèvent cris, alarmes !
Le clairon a sonné, répondant au tambour,
Un effroyable appel du soldat sous les armes.
La vie est suspendue un instant, en ce jour.

Aux acclamations ont succédé les plaintes ;
Maintenant la torpeur anéantit l'essor ;
Tandis que les esprits s'abandonnent aux craintes :
Eux grandissent encor !

Les peuples vont lutter. La criminelle guerre
De son fer meurtrier, fauchant de tous côtés,
Demain de nombreux corps recouvrira la terre,
Qui boira tout le sang pour ses fertilités.

L'enfant tûra l'enfant ; l'homme frappera l'homme ;
La femme n'aura plus qu'adultères amours ;
Sur nous s'effondreront tous les feux de Sodome !
Ils grandiront toujours ! —

...Depuis qu'ils ont cessé de vivre, la nature
A revêtu souvent son frais et vert manteau.
« Le génie, à son tour, est devenu pâture
» Des vers, penserait-on. Il meurt dans le tombeau ! »

Dans un commun oubli tous les morts s'amoncèlent.
Quand on croit tout rentré dans l'immuable fin,
Subitement des noms surgissent, se révèlent!
On les couronne enfin !

Marseille, 12 juin 1886.

SAGE AVIS

A Gillette X...

A quoi vous sert-il d'être belle,
Et de faire semblant d'aimer,
Puisque vous vous montrez cruelle ?
Vous voulez qu'on aille affirmer

Partout que votre œil étincelle !
Après vous avoir su charmer,
Que votre caresse ensorcèle !
Apprenez donc à réprimer

Cet orgueil ; soyez moins farouche.
Plus de baisers de votre bouche,
Et moins d'ingratitude au cœur :

C'est là le conseil le plus sage.
L'ironie au rire moqueur
Ride vite un jeune visage.

Marseille, 7 octobre 1886.



AVEU

A la grande artiste Agar.

O toi ! qui dans ma vie amère
M'illuminas de ton regard,
Et m'appris combien nous est chère
La Muse ! O ma seconde mère !
Tutrice de mon art !

Toi, qui me fus un si bon ange !
Qui m'aidas à rester vainqueur
Des soucis, de ma peine étrange !
Entonnerai-je une louange
Convenable à ton cœur?

Chacun le sait bien : ce cœur sème
Toutes ses douceurs en secret;
C'est pourquoi chaque artiste t'aime

Et te remercie en lui-même.
— Je serai moins discret.

Oh! que ta parole était douce,
Quand tu m'enseignais à chérir
Notre art que le chagrin émousse!
Comme la plante sent sa pousse,
Je me sentais mûrir.

Quand tu m'expliquais, en périple,
Corneille, impétueux, bouillant;
Racine, au sentiment multiple,
Je paraissais, je crois, disciple
Attentif, vigilant.

J'apportais à lire Molière,
Lafontaine, Regnard, Rousseau,
La même attention entière
Que, enfant, à dire une prière
Couché dans mon berceau.

Par toi j'ai connu la science
Enchanteresse de nos maux.
Ta voix, par sa juste cadence,

Fit espérer ma patience,
    L'assouplissant aux móts.

— Amie ! ici, reçois le gage
De mon sincère dévoûment.
A ta bonté qui m'encourage
J'offre aussi mon plus humble hommage,
    Respectueusement.

Paris, 20 mars 1887.

CUEILLE-MOI !

A l'immortelle Agar.

Toutes fraîches encor des gouttes de rosée,
Et riantes, les fleurs, aux rayons du matin,
Versent déjà leur vie, enchantent le jardin,
Le changeant en exquis et suave élysée.

Ouvrant jusqu'à leur cœur la corolle irisée,
Elles invitent aux jeux d'amour, au festin,
L'inconstant papillon, caressant, libertin,
La guêpe qui ne s'en retourne que grisée.

Enfin le jardinier, dès que Phébus a lui,
Arrive, tout dispos. Se penchant devant lui
Comme en une prière, elles paraissent dire :

« Nous te remercions et nous sommes à toi !
» Tu nous arrosas : prends notre parfum, respire ! »
De même que ces fleurs, je te dis : « Cueille-moi ! »

Rueil, avril 1887.



LOIN DE PARIS

A Émile Goudeau.

Hélas ! loin de Paris,
Dans la cruelle solitude,
Je ne sais livrer à l'étude
Mes pensers assombris.

J'ignore où mon idée,
Vague, trouvera son appui ;
Par qui, vivant si loin de lui,
Sera-t-elle guidée ?

Qui donc l'éclairera ?
De quel côté tourner ma voile ?
Où brille, à cette heure, l'étoile
Que mon œil admira ?

J'avoue : oui, je suis libre !
Oui, j'ai l'immensité des champs !
Mais est-il des accords touchants
Auxquels notre cœur vibre,

Lorsque, comme un banni,
Nous cherchons où reposer l'âme !
Lorsqu'on veut raviver la flamme
D'un esprit embruni !

Est-il de par les mondes
Rien autre que tristesse, deuil,
Quand on ne vit sous ton orgueil,
Cité ! qui nous fécondes ?

Et la terre, soudain
Enveloppée en des ténèbres,
Ne gémirait que chants funèbres,
Si tu tombais demain.

Mais sur toi chacun veille,
Paris ! et tu ne peux mourir,
Puisqu'on sait si bien te chérir,
O lumière ! O merveille !



Dans ton flanc agité,
Parmi cette foule coureuse,
Je me fraîrai la voie heureuse
De ma tranquillité.

Car l'âme qui s'est plue
En ton sein soupire toujours :
« Je reviens près de mes amours !
» Paris ! je te salue ! »

Cabasse, 15 août 1887.

RITOURNELLE

À Victoria G...

Pourquoi donc écouter encor
Mes chants qui vous poussent au rire?
Quand mon esprit s'applique à vous faire un décor,
Lui qui ne devrait plus vivre que pour maudire :
Pourquoi donc écouter encor
Mes chants qui vous poussent au rire?

Si vous souffriez de ce mal
Qu'en moi je sens toujours renaître ;
Qui me cloue à vos pieds, moi, fidèle animal!
Votre compassion vivifierait mon être,
Si vous souffriez de ce mal
Qu'en moi je sens toujours renaître.

Enfin, pourquoi vous efforcer
Parfois à paraître sensible?
J'aimerais mieux la main franche à me repousser,

Que vos mots transperçant mon cœur comme une cible.
Enfin, pourquoi vous efforcer
Parfois à paraître sensible ?

... Tant pis, je te fais des serments :
Même si tu ne veux y croire.
On l'assure partout, chacun le sait : tu mens,
Lorsque tu dis que mon nom charme ta mémoire !
Tant pis, je te fais des serments,
Même si tu ne veux y croire !

Paris, 30 octobre 1887.

POUR ADELINE DUDLAY

A ceux affamés d'art,
Que faut-il pour chasser et soucis et tristesse ?
Ta voix et ton regard,
Lorsque, dans ta beauté, grande dans ta noblesse,
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

De toi le vrai talent,
Ainsi que flamme et lave éclatent du cratère,
Impétueux, bouillant,
Jaillit. Nous t'admirons, car — sachant toujours plaire —
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

3

Quand tu pleures, nos cœurs
Se serrent ; un frisson — tes abondantes larmes
S'imposant en vainqueurs —
Nous ride le visage. Et toujours tu nous charmes !
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

Paraissant devant nous,
Une couronne au front, superbe Impératrice !
Toujours, que ton courroux
Frappe sur l'innocent ou venge l'injustice,
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

Lorsque d'un ton rageur
Tu commandes, altière, en amante trompée ;
Quand le poignard vengeur
Est pendu dans ta main, de sang encor trempée,
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

Quand ton masque hagard,
Ton orgueil, ta bonté jusqu'au fond de notre âme,
Qu'empire ton regard,
Jettent ces rayons tout pleins d'éclat et de flamme,
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

D'une joyeuse main
Nous viendrons applaudir ta voix, qui nous enchante,
Muse !... aujourd'hui !... demain !...
Puisque douce ou terrible, épouse, reine, amante,
Couverte du peplum soyeux,
Tu fais renaître sur la scène
Et revivre devant nos yeux
La muse Melpomène.

Paris, 22 mars 1888.



ERATO

A la tragédienne Adeline Dudlay.

O déesse Érato ! Muse ! O fille de fée !
Charmeuse ! puisque tu daignes m'appartenir,
De cette belle nuit où me berça Morphée,
Laisse-moi contempler le tendre souvenir.

Princesse ! reine ! ou bien amante ! qu'était-elle,
Cette femme, apparue, aux éclatants atours ?
Je ne sais ; mais je veux te faire encor plus belle,
Érato ! muse des chants divins, des amours.

— Ainsi, je bâtirai, pour ta demeure, un temple
Plus superbe que ceux que l'on peut admirer.
Les vents alizéens, merveille sans exemple !
Sur la lyre et le luth viendront y soupirer.

Et ce temple sera d'un marbre blanc de neige,
Élégamment assis au fond d'un nympheum;
Sous tes pas le velours, semé par ton chorège,
De fleurs d'héliotrope et de géranium.

Je veux, pour te servir, des servantes déesses
A qui tout le palais puisse s'abandonner,
Car à des sylphes, dont elles seront maîtresses,
Elles-mêmes n'auront qu'à savoir ordonner.

Pour venir près de toi, pendant que tu reposes,
Lire ton rêve pur qui doit me captiver,
De mousse veloutée et de lys et de roses
Je te ferai la couche où tu viendras rêver.

Et je veux — le matin, alors que l'oiseau chante ;
Lorsque Flore, ta sœur, se réveille et revit,
Et que Faune, riant, vient embrasser Bacchante ;
Quand paresseusement tu descendras du lit

Pour te parer afin d'inspirer le poete —
Qu'une fée à tes pieds te présente un miroir
Dans lequel sourira ton image coquette
Comme en un calme lac sourit Phébé, le soir.



Et pour que tu sois belle ainsi qu'une épousée :
J'ondulerai ton cou d'un ruisselant collier
Dont les perles seront en gouttes de rosée
Et la pendeloque en blanches fleurs d'amandier.

J'ornerai ton épaule, et tes seins, et tes hanches
De la plus pure soie aux couleurs d'arc-en-ciel;
J'attacherai sur toi des œillets, des pervenches,
Avec un fil plus fin qu'une larme de miel.

Et de tremblants flocons — ainsi des libellules! —
Pendront sur ta robe en dentelles, s'agrafant
A des boutons d'azur semblables à des bulles
De savon que grossit le souffle d'un enfant.

Tes parures seront la fleur venant d'éclore
Qu'en rubis on verra se métamorphoser;
J'enlacerai tes bras de fleurs, de fleurs encore!
Avec les papillons qui viennent les baiser.

Enfin je tresserai des couronnes d'étoiles
Pour nimber tes cheveux que je sèmerai d'or.
Puis je te voilerai de gazes et de voiles
Aussi légères qu'un oiseau prenant l'essor. —

... Ayant paré ton corps lacté comme la nue,
Érato! fou d'amour, te serrant dans mes bras,
Mes mains dévêtiront ta beauté toute nue,
Et je m'enivrerai de tes brûlants appas!

Paris, 22 octobre 1888.



LE REVE

A la Muse-Fée Adeline Dudlay.

LA MUSE-FÉE — LE POÈTE
SYLPHIDES, *suivantes de la Muse-Fée.*
Chœur de FAUNES *et de* BACCHANTES.

Musique invisible de hautbois, de flûtes, de violons, de harpes et de cithares.

Dans une forêt. — Grands arbres; fleurs sauvages. — Une limpide source formant un lac. — La musique accompagne en mélopée les récitatifs de la Muse-Fée, et du Poète, et les chants des Faunes et des Bacchantes.

LE POÈTE

Arrivant.

Soit, faisons un arrêt
Ici, dans la forêt.
Dormons, la nature offre un lit tout prêt.

J'ai marché, poussé par la baguette magique
D'une fée invisible et qui guide mon pas...
— N'est-ce pas elle qui me parle ainsi... tout bas!..
Si je pouvais rêver... un spectacle fêrique!

Il s'endort.

LA MUSE-FÉE

Entrant suivie des Sylphides. — Aux Faunes et aux Bacchantes qui accourent :

Accourez. Parez-vous de vos atours,
De vos plus beaux habits, pour une fête.
Je veux que son sommeil soit plein d'amours
Et de chansons : j'inspire ce poète.

LE CHŒUR

Un poète rêve en ces lieux!
Chantons! dansons! soyons joyeux!
Pendant tout le rêve,
Sans trêve.

LE POÈTE

Rêvant.

Prêtresses de Bacchus!
Parèdres de Faunus!
Quel charme enivrant que votre chorus!

C'est l'heure de vos jeux, de vos fêtes champêtres :
A travers les genêts, les bruyères, les houx,
Vous accourez gaîment, cachant vos rendez-vous
Aux regards de Phébus sous les feuilles des hêtres.

LA MUSE-FÉE

Faunes ! couvrez-vous d'olivier, de pin ;
Bacchantes ! couronnez vos fronts de lierre.
Jetez auprès de lui les fleurs de thym
Que vos doigts couperont dans la clairière.

LE CHŒUR

Un poète rêve en ces lieux !
Transportons son esprit aux cieux
Avant que le rêve
S'achève.

LE POÈTE

Est-ce pour un hymen
Célébré dans l'Éden
Qu'on cueille l'iris et le cyclamen ?
— Plus que le diamant, quelles riches offrandes ! —
Pour qui prépare-t-on cet apparat princier ?

Mortel ou dieu ! pour qui ces branches de laurier ?
C'est pour moi que vos mains ont tressé ces guirlandes !

LA MUSE-FÉE

Qu'il est heureux ! voyez comme il sourit !
Continuons son rêve,... encore !... encore !
Faunes et Bacchantes, près de son lit
De mousse, livrez-vous à Terpsichore.

LE CHŒUR

Un poète rêve en ces lieux !
Cadençons un pas gracieux
Avant que le rêve
S'achève.

LE POÈTE

Est-ce une fiction ?
Oh ! quelle vision !
Toujours grandit mon admiration.
Ainsi que dans un rêve, oui, je suis votre danse :
L'une assouplit sa taille et l'autre, sans effort,
Auréolant sa tête avec ses bras, se tord,...
Se cambre,... se baisse... et puis après recommence.

LA MUSE-FÉE

Quittez vos habits sur les bords du lac
Et vous rassemblez auprès de ces charmes ;
En chantant, bercez-vous dans un hamac :
Lui, dans son rêve admirera vos charmes !

LE CHOEUR

Un poète rêve en ces lieux !
De nos jeux qu'il soit envieux
Avant que le rêve
S'achève.

LE POÈTE

Mon esprit enchanté
Dans sa félicité
Tombe en extase ! — Angélique beauté !
Toi qui, lascivement couchée au pied d'un arbre,
Sous ton corps palpitant foule ces gazons frais,
Laisse-moi contempler tes seins ! tes bras ! aux traits
Si purs ! plus blancs que ceux d'une Vénus de marbre !

LA MUSE-FÉE

Puisque le léger souffle de Zéphyr
Ne berce le calme sommeil de l'onde

Où se mire le céleste saphir,
Baignez-vous dans cette source féconde.

LE CHŒUR

Un poète rêve en ces lieux !
Chantons des chants harmonieux
Avant que le rêve
S'achève.

LE POÈTE

Amants, vous laissant choir,
Vous brisez ce miroir
D'argent, où les Nymphes viennent se voir !
— Phaéton disparaît ; mais sous l'œil de la lune
Vos chevelures d'or du cristal ont l'éclat.
Dans ce lac transparent continuez l'ébat !
— Vous frissonnez peut-être au baiser de Neptune ?

LA MUSE-FÉE

De chants, de jeux, c'est assez l'abuser.
Bientôt de son esprit fuira le Songe !
Amants, montrez-lui que sans le baiser,
Danses, fêtes, plaisirs, — tout est mensonge.

LE CHŒUR



Faunes et Bacchantes se baisent longuement.

Un poète rêve en ces lieux !

Que les baisers soient nos adieux
Avant que le rêve
S'achève.

LE POÈTE

Dans vos amusements,
Oh! que d'embrassements!
Joyeuses maîtresses ! Joyeux amants !
— O Muse-Fée ! O ma Déesse ! O mon Génie !
Que ta bouche sur mes lèvres vienne en ce jour
Sacrer profondément ton éternel amour !

La Muse-Fée le baise et disparaît, suivie des Sylphides et du Chœur. — Lui se réveille.

Vision captivante, hélas ! trop tôt finie !

LA VOIX DE LA MUSE-FÉE

En naissant dans ton esprit enchanté
Qui la revêt d'une forme secrète,
Le rêve se change en réalité
Par ton inspiration, ô Poète !

LA VOIX DU CHŒUR

Laissons-le vivre avec les fleurs !
La vie exempte de douleurs,

Ainsi que le rêve,
Est brève.

LE POÈTE.

Le Songe s'est enfui
Emmenant avec lui
L'extase ! — Peut-on, quand le jour a lui,
Goûter le charme exquis que l'étoile protège ?
Cueillir sur une lèvre un infini chaînon
De baisers, de baisers..., et puis des baisers ? — Non,
Non ! — Morphée ! Oh ! reviens ! suivi de ton cortège

Paris, 17 mars 1889.

L'ÉCHO DU BAISER

A Louise Martapoura.

Certe, ô ma tant aimée!
Tu l'as ouï souvent
— Lorsque sa voix faiblement animée
Caresse la ramée —
Le vent!

Mesurant sa faconde
Au rythme de l'auster,
— Lorsque s'amuse innocemment son onde,
Sautillante et féconde —
La mer!

Aussi dans la nuit claire
Courant sur l'arbrisseau,
— Lorsqu'il danse d'une patte légère
Que l'élan accélère —
L'oiseau!

Donc quand vers le rivage
Tapissé de glaïeuls
Nos pas nous mènent ; encor sous l'ombrage
Où la syrinx ramage,
Bien seuls !

Écoute, ô ma maîtresse !
Si le vent, si l'oiseau,
La vague et la syrinx chantent sans cesse :
C'est de notre caresse
L'écho !

Paris, 11 novembre 1889.

OFFRANDE

A Louise Martapoura.

De ton œil souriant
A ta bouche expressive,
Fol plus que suppliant,
Sur toi, non défensive,

Mon baiser confiant
Se promena. — Convive
Au vol impatient
De la mauve et de l'ive,

Elle s'enfle de miel,
Aurore comme un ciel
De soir, quand papillonne

L'abeille! — Ainsi, ce jour,
Mon cœur à toi se donne..
Tout éclatant d'amour!

Paris, 22 décembre 1889.

VAGUE TRISTESSE

A la musicienne Louise Martapoura.

Ah ! l'amour !.. ah ! l'amour !.. Le printemps s'est enfui.
La feuille jaunit et tombe avec plainte ;
Aux champs ne germe plus qu'ennui.
... Ah ! notre flamme éteinte !

*
* *

Lentement !... nous allions. Dans le parc ensablé,
Sous nos pas, le verglas, fragile sensitive !
Gémissait ; ses soupirs apeurèrent la grive...
Et semblablement notre espoir s'en est allé !

— Moi, crédule et naïf ! toi franche, mais volage !
Nous causions, enlacés. Or ton front radieux

S'attrista, reflété par mon œil soucieux...
Maintenant nos cœurs sont comme une nuit d'orage.

— La pluie, autour de nous, perlait, fin diamant
Terni par une brume appesantie et stable...
Ainsi que ce brouillard, une indéfinissable
Pensée enveloppa notre esprit... lentement !

*
* *

Tandis que la nature,
Trop lasse, hélas! d'un triste jour,
Revêtira son manteau de verdure :
Le printemps renaîtra,... mais l'amour !... mais l'amour !

Paris, 23 janvier 1890.

LANGAGE DE FLEURS

A Louise Martapoura.

Tu me cueillis un chrysanthème
Quand nous fûmes dans le bosquet.
Je te répondis : « Oui, je t'aime! »
— Au loin Phébus ensanglantait. —

Sur tes genoux posant ma tête,
Me mirant dans ton œil profond,
Je t'offris une pâquerette.
Tes lèvres touchèrent mon front.

Nous effeuillâmes une couche
De primevère à nous griser!
Soupirant, je baisais ta bouche
Qui me rendit un long baiser.



Puis, comme preuve de ta flamme,
La giroselle emplit tes mains.
Amoureux, je t'ouvris mon âme;
Tu pleuras... et tu m'appartins.

Paris, 12 février 1890.

TON ÉVENTAIL !

A ma E... de J..., tant aimée!

Ton éventail! aux jets ondulés de la nacre!
Où s'auréole un fier, un vaillant matador :
L'œil vif; le bras levé; l'épée en simulacre;
Ceint d'arabesques et de passequilles d'or.

Ton éventail! Pourquoi n'être de son décor
Ce héros envié? Car, après la polacre,
Appuyé sur ton sein tout palpitant encor;
Abritant un aveu que ta rougeur consacre,

C'est moi qui cacherais aux yeux de quelque amant
Cette pudeur candide et chaste, décharmant
Tout l'espoir d'un beau rêve! Et puis, lorsque s'envole

Ton rire — fleur éclose, étalant ses attraits,
Dont ta lèvre est la feuille et ton cœur la corolle —
Ce sourire! moi seul! seul, je le baiserais!

Paris, 15 mars 1890

A MA CHÈRE JEANNE X***

... Oui, je le sens bien que je t'aime;
Mais je ne sais te l'exprimer.
Et puis je me retiens de broder un tel thème,
Car sans cesse on est dupe alors qu'on dit aimer.

Je t'en ai fait l'aveu, tu t'es montrée ingrate;
Courbé jusqu'à tes pieds, je pleurais nuit et jour.
Tu t'épanouissais la rate :
Ce fut ta réponse d'amour.

Les titres : noble! tendre! belle!
Ont suivi mon long compliment.
Tu m'as écouté, calme, ô moqueuse rebelle!
— Garde-toi bien, demain, de t'éprendre ardemment!

L'ironie est trop douce à la femme traîtresse.
Je répondrais à tes repentirs superflus :
« Place ! je cours chez ma maîtresse ;
« Toi ! je te hais de plus en plus ! »

Paris, 3 mai 1890.

LA REINE DES FLEURS

A la superbe Béatrix Torri.

Tu sais, mon beau parterre où les fleurs jamais lasses,
Avec fatuité, brillaient leurs coloris :
Lazulitte, turquoise, améthyste, rubis,
Dans la verdure — ainsi des reliques en châsses!

Où ces jalouses fleurs, pour éclipser les Grâces,
Faisaient de la rosée un fard du plus haut prix,
Afin de velouter leur satin, au mépris
Du soleil radiant les nubeuses crevasses.

Les pistils embaumaient, en déversant chacun
Des souffles de leur âme — un délicat parfum!
... Tu parus! Ce ne fut plus qu'une nécropole.

Et tu rougis — pourquoi? — lorsque toutes ces fleurs,
Confuses à tes pieds, refermant leur corolle,
Perdirent leur parfum, leurs charmes, leurs couleurs.

Paris, 10 juin 1890.

MNAMA

A la tragédienne Albertine Forgue.

Juste Junon, dont la main prédestine
L'époux à son amante, pare-toi !
Tresse, Hébé, l'oranger et l'aubépine !
Rends tes travaux moins douloureux, Lucine !
Et, divin Hymen, plus tendre ta loi !

Fais descendre, Apollon, la souveraine
Phalange des Muses ! Blonde Vénus,
Prête une beauté semblable à la tienne !
— Pour Mnama que déjà l'amour enchaîne ;
Mnama, fiancée au guerrier Xaüs.

*
* *

Du navire amiral, celui sur lequel flotte
Un pavillon tout neuf commandant à la flotte,
Le signal est donné de prendre enfin la mer.
On sait qu'on va se battre, utiliser le fer;

On sait qu'il faut quitter une mère qu'on aime,
Des enfants, — est-on sûr de les revoir ! — quand même,
Sous les drapeaux hissés, les vaisseaux sont partis
Aux refrains des soldats. Ceux-ci, quoique avertis
Que la bataille doive être cruelle, horrible,
Étalent une joie et sincère et paisible,
Invités à la mort par le canon tonnant.
Après quelques baisers jetés à l'avenant,
Les vaisseaux sont partis.

Et là-bas, sur la grève,
Priant le doux Jésus que la lutte soit brève,
Et la Vierge Marie afin qu'au loin les flots
Emportent, cléments, les valeureux matelots,
Mnama, seule, abattue et son âme oppressée,
Au large avec les mâts laisse fuir sa pensée...

Et les vaisseaux s'en vont, lourds, indolents, heureux
De balancer leur coque en laissant derrière eux
Des sillages d'argent découpés en dentelle.
On part pour un combat : pourtant rien ne révèle
Un sort peut-être affreux ! L'horizon s'étend pur ;
Le ciel a mis sa plus belle robe d'azur.
Comme ignorant le feu, le fer et la tempête,
La nature, elle aussi, veut être de la fête :
La vague caressante arrive jusqu'aux bords,
Semblant déjà rouler et du sang et des morts ;
Le zéphir pour souhaiter aux partants bon voyage
Descend des sapins verts suspendus au rivage,

Et chatouille sous l'aile un large cormoran
Qui tourne autour des mâts comme, sur un cadran,
Fait la perpétuelle aiguille.

Toute seule,
De son bras pliant un arbuste jeune et veule,
Interdite, immobile, et de ses yeux hagards
Promenant sur les eaux de langoureux regards,
Mnama voit s'éloigner lentement les navires
Dont les canons, luisants ainsi que des porphyres,
Lancent vers le rivage un éclat tout pareil
A celui des rayons qu'ils prennent au soleil.
Et les vaisseaux s'en vont. Bientôt ils disparaissent
Derrière un roc ardu. Les cris, les adieux cessent.
Puis, tandis que chacun, épouse, père, enfants,
Se retire, disant : — « Ils viendront triomphants ! » —
Tandis que chacun va, son âme caressée
D'espoir, de grands succès, la jeune fiancée
S'adresse à Dieu :
— « Seigneur Jésus ! fais que le fer
« Épargne mon amant ! Qu'il ne soit pas amer
« Et cruel à mon cœur d'apprendre la défaite,
« ... Ni même la victoire ! O Jésus ! que je fête
« Dans un jour très prochain leur glorieux retour.
« Exauce ma prière, ô Seigneur Dieu ! L'amour
« Que j'ai pour mon Xaüs est si pur, est si digne !
« Lui-même, de son feu n'est-ce pas le vrai signe
« Ce baiser que sur mon front hier il déposa,

« Devant ma famille ? Il m'aime, puisqu'il osa !
« Vierge, mère du Christ ! dirige les navires ;
« Protège un fiancé ! Je brûlerai des cires
« Blanches comme notre âme aux pieds de ton autel ;
« Et je travaillerai, pour couvrir le missel,
« A la plus délicate enveloppe de soie.
« Bonne Mère ! ô Jésus ! que mon cœur reste en joie ! » —

La prière finie, accablée, elle part.
Sur l'onde, dans les bois, descend de toute part
Une nuit belle et fraîche où riront les étoiles.
Puis, comme pour gonfler commodément les voiles,
L'obéissant zéphir fait place à l'aquilon.
La jeune fille, ayant entendu que selon
Les vents la victoire est plus ou moins indiquée,
Que l'aquilon sied bien, croit qu'à peine attaquée
La flotte ennemie en perdant ses combattants
Baissera pavillon ; les matelots, contents
D'échapper à la mort qui leur paraît certaine,
Rendront les armes, — tout en conservant la haine.
Un sourire déride et sa lèvre et son cœur :
Il lui semble déjà revoir Xaüs, vainqueur,
Arriver dans le port, acclamé, plein de gloire.
Son fiancé, le seul héros de la victoire !
— Durant que son esprit, maintenant sage et fort,
S'égaie, illuminé par un vaillant effort
D'imagination, lentement elle arrive
Dans un sentier en fleurs. Une mare captive

Tout au fond d'une grotte, entre deux rocs fendus,
Rappelle à Mnama les rendez-vous assidus
Où son amant, fidèle aux plus correctes marques,
L'emmenait écouter les chansons qu'en leurs barques,
Se berçant sur la vague, égrènent les pêcheurs
Avant de s'endormir. Admirant les blancheurs
Des neiges que les flots capricieux serpentent
Sur le sable ; écoutant les rossignols qui chantent,
La jeune fille s'est assise au pied d'un roc.
Un bruit dans le lointain !

— « Serait-ce un premier choc
« Des navires ? Jésus ! » —

Disant, elle s'élance
Pour mieux écouter. Rien ne trouble le silence.

— « J'aurai mal entendu. C'est plutôt cet émoi
« Qui fatigue l'esprit d'un trop facile effroi. » —

Comme elle s'en retourne, apeurée, elle prie.
La prière la jette en une rêverie
Dont l'action, dont les acteurs qu'elle entrevoit
Sont des guerriers des deux camps, dans un cadre étroit.
Elle se laisse aller à l'horreur de ce songe.
Bientôt d'une crainte en une autre crainte plonge
Sa pensée affolée, impropre à fiction.
Puis se dessinent comme une évocation
Les sinistres dangers de l'affreuse bataille.
Contre dix combattants, Xaüs tout seul ferraille !

Elle ferme ses yeux effrayés; son cœur faut;
Chancelante de peur, ses jambes font défaut...

Lorsqu'elle se remet, tournant sa pâle face
Vers la mer,

— son sang bout dans son corps qui se glace —

Chaque vague apparaît comme un sombre tombeau.
Le cormoran repasse; elle croit un corbeau!
Obsédée, elle fait route vers sa demeure,...
Lasse,... péniblement!...

— Quel beau matin! C'est l'heure
Où de la grande ville arrivent les journaux.
— Le combat est gagné! Sur le soir, tout penauds,
Les yeux pleins de fureur, la face toujours fière,
On verra les vaincus, par notre flotte altière,
Par nos marins, levant leurs armes dans les airs,
Amenés sur le pont; désarmés; sous les fers.
— « Bravo pour notre armée endrapée en sa gloire! » —
Clame-t-on. Mais avant de fêter la victoire,
Épouse, père, mère interrogent, dehors
De leurs maisons, la trop longue liste des morts.
Content est celui-ci; celle-là, par une arme
Ennemie apprenant son fils blessé, désarme
Une joie un peu prompte. Or, pendant que les uns,
Ne pouvant choisir des moments plus opportuns,
S'acharnent à crier : — « Triomphe! » — avec furie,
D'autres, l'âme peinée, accusent la patrie.

— Ah ! on ne verra pas sur le port ces derniers
Embrasser les vainqueurs, fiers de leurs prisonniers ! —
... Et chez la fiancée une amie, à la hâte,
Accourant :

— « Vois, Mnama, si ton amant te flatte !
« Xaüs s'est, avant tous, mis le plus en relief :
« A l'adversaire il a tué l'illustre chef. » —

La flotte tout à coup, par le temps bien servie,
Se montre au loin avant qu'on l'attende, suivie
Des vaisseaux qu'elle traîne amarrés au grapin.
Pavoisée, elle arrive et file d'un bon train.
Les canons, dans le large, annoncent l'arrivée ;
Les deux cloches de la ville, à toute volée,
Saluant les lauriers avec des cris ardents,
Font résonner leur bronze aux accords discordants,
Et mêlent, de la tour plombant le saint portique,
Le chant religieux au chant patriotique...
Hâtive, cependant que la cloche s'endort
Ainsi que le canon, la foule court au port.
La jeune Mnama, pour aller à cette fête,
S'est mise proprement ; bien plus ! elle s'est faite
Belle.

Chaque marin interroge des yeux
Pour distinguer quelqu'un parmi ces curieux.
Puis, sitôt reconnus un fils, une maîtresse,
Ce sont bras agités, ou baisers qu'on adresse ;
Ou bien mouchoirs flottants que balance une main

En signe de bonheur. Mais, hélas! c'est en vain
Qu'en ce nombre Xaüs cherche sa fiancée.

— Les vaisseaux entrevus avant l'heure annoncée,
Malgré son doigt leste à la toilette, Mnama
S'attarde. —

Ne sachant l'esprit qui l'anima,
Il se rappelle alors qu'étant encore en rade,
Au moment de partir, son meilleur camarade
— C'était un amoureux, un rival ignoré —
Lui dit :
— « Ami, tu crois être, seul, l'adoré
« De Mnama? Folie! A notre retour, je pense,
« La jeune fille aura donné leur récompense
« Aux feux de Marcellus, le riche jardinier. »

— « Ah! revoir! cet ami le contraindre à nier! » —
Soupirait Xaüs — « Ah! pourquoi, dans la bataille,
« Est-il tombé, mourant? » —

Il doute, mais tressaille.
Et soudain, au milieu de ce bruyant plaisir,
Il pâlit, tourmenté par l'affreux souvenir.

— « Si Mnama n'est pas là, c'est que la chose est sûre! » —
Croit-il.

Cédant à la douleur qui le torture,
Comme par accident, il tombe dans les flots...
On le retire; hélas! trop tard. Les matelots



Ne se découvrent plus que devant un cadavre.

— Mnama joyeusement arrive sur le havre;
Promène son regard parmi le survivant.

— « Quel est donc cet entrain? » — dit-elle, apercevant
La foule qui s'assemble.

On l'instruit :
— « C'est un homme
« Qui vient de se noyer. »
— «... Un pilote. Il se nomme
« Xaüs » — ajoute un vieux pêcheur.

— « Pourquoi le ciel
« Me précipite-t-il dans un chagrin mortel?
« J'avais rêvé que par lui je devenais mère;
« Que, aimant, nous coulions une existence prospère;
« Que j'étais même aïeule, auprès de mon époux!
« Mon Xaüs! Pourquoi, Dieu! sitôt le prenez-vous? —

— La douleur est plus vive au milieu de la joie! —
Tandis que la gaîté renaît, son œil se noie
De larmes. S'éloignant sur les bords de la mer,
Seule, elle se donne au regret pénible, amer!
Et, dans le soir qui met son manteau gris de perle,
Elle mêle ses pleurs à l'onde qui déferle!...

Là-bas, après avoir débarqué, les vaillants
Marins rentrent, fêtés par de glorieux chants...

*
* *

Et puisque plus cruelle que les armes,
La vague a maintenant pris le guerrier,
Dieu Pan, que tes yeux répandent des larmes
Non pas ta flûte ces sons pleins de charmes
Pour les amants qu'ils font s'extasier !

Riez Pluton ! Cerbère, dont la gueule
Vomit le feu ! Riez de recevoir
Xaüs ! car bientôt Mnama, restant seule,
Mourra ; — Mnama qui rêva d'être aïeule ;
— Mnama, pleurante aujourd'hui..., sans espoir !

Vert, 23-25 juillet 1890.

NATURE

Au poète Émile Zola.

Du sommet que mon pied gravit,
Dominant, au loin, monts et plaine,
Subitement mon âme vit
La nature dont elle est pleine.
— C'était l'heure où tout ce qui vit
Suspendait enfin son haleine.

*
* *

Sous un arceau
D'osier flexible,
Pur et paisible,
Un clair ruisseau

Court, se déploie,
Avec gaîté.
— « Frivolité !
« Pensai-je, et joie ! »

Ici, mêlés aux tons
De l'herbe en fleurs ou verte,
Paissent nombreux moutons,
Sans souci de l'alerte

Qu'au vigilant gardien,
Devant toute occurence,
Signale quelque chien.
— « Paix et persévérance ! » —

Là-bas, au fond de l'horizon,
Éteignant son dernier rayon
Dans la crépusculaire voûte,
Peut-être pour toujours enfui,
Le soleil emporte avec lui
Les espérances et le doute.

Bientôt le soir, don providentiel !
De mille joyaux percera les voiles
De la nuit, ensemençant l'or au ciel.

A cet espoir, illuminé d'étoiles,
Mon être dans un rêve est transporté.
— « O grandeur infinie ! Immensité ! —

Extasié, ravi, je veux mettre mon âme
En harmonie avec ces imposants tableaux.
Je prie : « O Muse ! Viens ! viens, me baise, m'enflamme !
« Fais couler de mon cœur la poésie à flots. »

— Alors s'irradiait, simple mais écrasante,
Cette nature immense en tous mes alentours.
Tandis que le regard, témoin, la lui présente,
L'espoir s'anéantit sous des pensers trop lourds.

Vert, 2 août 1890.

GAIES JÉRÉMIADES

A Madame la Marquise E... d'E....

I

Que faire?... Contemplant dans le ciel une nue
Unique et moutonneuse, en flânant, ce matin,
Je l'ai suivie. Elle a filé vers l'avenue
De Villiers. Par Junon ! quand elle s'est fondue,
Je me suis retrouvé tout près de ton jardin.

II

— Parfois le souvenir blesse quoiqu'il enchante !
Il est toujours ouvert mais fermé pour mon cœur
Cet enclos où je crus, quand tu fus mon amante
— Tu sais ces soirs-là, ta passion délirante ! —
Où je crus posséder l'intangible bonheur. —

III

« O nue impitoyable! O nue ! — alors clamai-je.
« As-tu voulu troubler encor mon requiem ?

« Quelle inspiration, de te faire cortège !
« Voyant, j'avais pensé voir l'astre qui protège
« La route, — comme les Mages vers Bethléem. »

IV

Enfin, bien malgré moi, voilà que ton image
Paraît à mon esprit calme, doux, sans effroi.
Mais je reste insensible. A mon corps je présage
Que si tu te montrais, je demeurerais sage.
Ma plume seule veut s'entretenir de toi.

V

Quoique j'inscrive en haut tes deux initiales,
Ne crains pas, ô Marquise, un curieux lecteur.
Il ne saura jamais d'autres lettres finales
Et jamais nos amours ne te seront fatales.
Mon nom n'atteindra pas ton nom, ni ta hauteur.

VI

Au milieu des salons où vont briller tes grâces ;
Au milieu des salons où de nombreux amants,
Auxquels tu dois sourire et proposer tes grasses
Chairs, t'offrent leurs baisers, baisers que tu ramasses,
Je ne veux t'ennuyer de griefs assommants.

VII

Je ne veux pas à ton souvenir qui l'oublie
Rappeler qu'autrefois tu m'aimas, en trois jours,
Autant qu'un céladon en gagne la folie,
Après de trop longs mois d'amoureuse homélie.
Non plus je te dirai merci de tes amours.

VIII

De ton amour! Ma foi, pourquoi le chanterais-je?
Afin de me construire un faible piédestal ?
Ah! ton amour! semblable au cheval de manège
Qui, trottant sur le tan, hennit et se rengrège ;
Mais qui, dehors, ne peut tenir au poids frontal.

IX

Quand même, penses-tu qu'il soit fier pour ma gloire
Que d'accoupler mon nom de roturier obscur
A ce titre que ta beauté, chose illusoire,
— Ton charme séduisant en est seul méritoire —
Prit à l'époux stupide et d'âge déjà mûr!

X

Donc, tu le vois, marquise, en aurais-je l'envie ;
Et n'aurais-je cessé de te chérir, ton nom

Ne tombera jamais de ma plume asservie
A mon cerveau. Pourtant je faillis, pour la vie,
Former de tes baisers un pesant alganon.

XI

Ne va pas t'exclamer : « O bon Jésus ! mes lettres ! »
Tu dois dormir tranquille et calmer ton moral.
Tu m'as assez connu pour que tu n'enchevêtres
Ton idée à me croire un de ces petits-maîtres
Usant de ces moyens pour combattre un rival.

XII

Bah ! je dis un rival ! C'est mille qu'il faut dire.
Et ce que vaut ce nombre ! Or, le compter, pourquoi ?
Pour devenir jaloux? Jaloux à prendre l'ire?
A répandre du sang plus qu'en a bu l'Épire !
Plus que Condé jadis en versa dans Rocroi ?

XIII

Tu m'écrivis souvent des phrases réservées,
Maîtresse inconfiante ou pleine de frayeur?
Ces lettres — sans doute, oh ! quelles dures corvées
Pour ta main ! — pourquoi les aurais-je conservées ?
Un rare mot d'amour ; tu m'appelais « Monsieur ».

XIV

Et pourtant tu m'aimas. Si ta bouche le nie,
Cherche dans ta mémoire avec attention.
Tu reverras ces trois nuits où notre insomnie
Ne fut qu'embrassements pleins d'exquise harmonie.
Mais que voulais-tu ? Là n'est pas la question.

XV

Ayant déjà ton nom florissant dans l'histoire,
Que fallait-il de plus pour ta fatuité ?
De l'argent? des bijoux? de l'honneur? de la gloire?
Si tu ne m'aimais pas, comment pouvais-tu croire
A ton ambition dans mon obscurité?

XVI

Tu ne sortais jamais qu'en landau, qu'en calèche;
Breloques de rubis, broches de diamants,
Irradiaient sur toi la robe la plus fraîche :
Si tu n'aimais, ainsi qu'une chienne qui lèche,
Pourquoi donc te traîner aux genoux d'un amant?

XVII

Tout prodiguait chez toi : le bonheur, la fortune ;
Tu prescrivais tous tes désirs à ton époux.

Aurais-tu demandé la moitié de la lune,
Il aurait tâché sans reproche, ni rancune.
Si tu ne m'aimais pas, pourquoi nos rendez-vous?

XVIII

Attendais-tu de l'or? ou quelque statuette
Pendulesque sur un superbe piédestal?
Désirais-tu que l'on t'offrît une lorgnette
Pour sourire aux acteurs d'une plate opérette?
En frappant à ma bourse, on s'adresse fort mal.

XIX

Peut-être voulais-tu que chez ta couturière,
J'accourusse me mettre aussi pauvre qu'un ver?
Là! cet amour n'était donc qu'une souricière?
Rivale de Phryné, te posséder rosière,
— Si tu le fus! — vraiment ç'aurait été trop cher.

XX

Qui l'eût dit? Elle était si simple, ta démarche!
Tes yeux et ton visage honnêtement baissés!
Devant toi je voulais, ainsi que devant l'Arche
Sainte, m'agenouiller comme devant la marche
De l'autel, dont on ose au plus baiser les pieds.

XXI

Ah! quelle impression tu me fis, je le jure,
Quand je te rencontrai pour la première fois,
Mollement balancée en ta souple voiture!
Penser que tu courais après une aventure
Galante! Hélas! je fus bien déchu dans mon choix!

XXII

Animé de la plus noble ardeur, je m'enflamme,
Et je veux te revoir, te parler, t'adorer.
— Ignorant tes désirs inassouvis de femme,
Je ne trouve que chair où je cherchais une âme!
J'ai barbouillé le jour qui nous fit rencontrer. —

XXIII

Aussitôt, choisissant le moment favorable
Pour me montrer à toi — mais je n'eus pas bons flairs —
J'allais au temple, au Bois; te croyant charitable,
Aux quartiers où le pauvre héberge dans l'étable.
J'aurais dû te chercher dans les cafés-concerts.

XXIV

Fougueux et bousculant, je marche, j'interroge;
Lorsqu'en traversant la Seine, je me résous

A grossir des amants le saint martyrologe...
Lâche!... Je vais passer six fois devant la loge
De ton concierge sans oser offrir cent sous.

XXV

J'apprends par les journaux que tu suis les premières.
Joyeux, impatient, j'attendais, j'attendais...
Bientôt la presse emplit ses colonnes entières
De renseignements et de dates mensongères.
Enfin, un soir arrive : au Théâtre-Français.

XXVI

J'y courus lestement, afin que tu me visses.
Tu me souris et tu me parlas, doux discours!
— Dis, ton cœur était-il capitonné de vices
Pour mettre au même rang des plus simples caprices
Des baisers de trois nuits oubliés en trois jours? —

XXVII

Après les entretiens qui lièrent nos âmes,
Pouvais-je supposer que dans un cœur pourri
Brûlaient, de loin en loin, de si vivaces flammes?
Je t'aurais crue ainsi que sont toutes les femmes,
Insoucieux de tes avances, j'aurais ri.

XXVIII

Mais tu ne me disais que ces mots : « Je vous aime ! »
— Vous, non tu, l'étiquette absorbe les amours. —
Qui diable aurait pensé que comme un théorème
Ces mots eussent besoin d'une clé, d'un barème ?
Qu'ils fussent plus obscurs que mille calembours ?

XXIX

Que ne parlais-tu mieux, à moi, dernier des rustres ?
Gaussant de ton époux avec airs rebutants :
« Il compte bien parmi les perruques illustres ! »
Disais-tu. Je n'avais guère plus de cinq lustres
Et toi tu dépassais à peine trente-un ans.

XXX

Cinq lustres ! trente-un ans ! qui saurait être sage ?
Surtout énumérant les siècles de l'époux !
Ma jeunesse placée à côté de ton âge :
Donc nos ardents baisers s'assoifaient davantage.
Marquise, je t'aimai ; je fus presque jaloux.

XXXI

Je fus presque jaloux ! Stupidité d'une oie !
J'excuse, à la rigueur, cet homme, l'Othello,

Bêtement furieux, d'une fille de joie.
Pour toi, c'eût été bien assez d'aimer la soie
De tes robes. Jaloux ! jaloux ! ah ! quel tableau !...

XXXII

Je me souviens — j'en ris — de l'œillade lutine
Dont tu me saluas au théâtre, ce soir.
— Combien le temps est loin où tu venais, câline,
Me reconduire après ce baiser qu'enlumine
Un futur long baiser entrevu, plein d'espoir. —

XXXIII

Ce souvenir pourtant de rares fois encore
Se promène dans mon imagination.
— Un autre ou le tien ? bah ! — De la nuit qu'elle dore
Il arrive souvent qu'une trompeuse aurore
Nous force à regretter la triste illusion.

XXXIV

Inintentionné, laissant ta pâle face
Matérialiser son charme en mon esprit,
Je revois tes yeux, tes seins, ta bouche, vorace
De caresses, d'amour qu'il faut qu'on satisfasse.
Je pense à toi, Marquise !... à ton corps, à ton lit.

XXV

Ton corps! ton lit! C'est là le souvenir qui reste
En moi de tous ces feux où je me suis noyé.
Pourtant tes pieds d'albâtre et ta candeur céleste
— D'hypocrite — ta lèvre, aux passions si preste!
Cette raison motive un peu mon amitié.

XXXVI

— Désormais, il faudrait vivre sans espérance
Si rien n'était éteint. Va! les jours se suivront,
Nous ne nous reverrons plus, jamais plus, je pense,
Car Londre est ton séjour et j'habite la France.
Ou sinon quels seraient ton regard et ton front?

XXXVII

Te mordrais-tu la lèvre en signe de boutade?
Me regarderais-tu de ces mêmes doux yeux
Que tu roulais si bien dans ton arlequinade?
Douceur, dépit! pour moi, je te le persuade,
J'y répondrais par un sourire insoucieux.

XXXVIII

Tu m'as aimé, voilà la chose qui te blesse.
Cet amour troublera toujours ton souvenir.

Tu m'aimas ! — Dis-je vrai? — Quel titre de noblesse
Connais-tu de plus beau que celui de maîtresse?
Puisque tu le portas, dis, pourquoi t'en punir?

XXXIX

Ton inspiration a-t-elle pour principe
De comparer l'amour à certaine liqueur
Procurant l'illusoire ivresse qui dissipe
Les soucis, les ennuis? Quel cruel prototype
Que cette illusion conseillée à ton cœur!

XL

... Marquise, je te laisse; on va se mettre à table.
Il fait froid au dehors; ici, je vois le brai
Qui flambe. On causera, c'est sûr, inévitable,
Du viol d'hier, de la victime, du coupable;
Il se pourrait d'amour — cette fois je rirai.

XLI

— Quand vous lirez ces vers, saurez-vous reconnaître
Celui que pendant trois nuits, sous votre édredon,
Vous avez caressé ? Lors, oubliant le reître,
Vous penserez, Madame,... et pleurerez, peut-être!
— Cette larme, ô Marquise! obtiendra le pardon.

Paris, octobre 1890.

EN RAPIDE

Pour toi, ma Jeanne X... bien aimée.

Je viens de le quitter, Paris. Loin de sa foule
Qui houle,
Le rapide m'emporte. Or ses mugissements
Couvrent, sous les tunnels, les baisers des amants
Dont la musique
En accords exquis tient éveillé, dans son coin,
L'époux emmitouflé, roulant comme un bédouin
Son regard prompt, énigmatique.
Nous courons vite,... au loin !...

Mais avant de partir, mon amour, dont mon âme
S'affame,
Dans les plus amoureux et les plus francs transports,
Extatique, admira les lignes de ton corps.
Et ma pensée,
Transportée en un ciel éclatant, trop serein,

Pendant toute la nuit rêva, jusqu'au matin.
C'est lorsque l'ivresse est passée,
Qu'on a le goût du vin !

Je te laisse à Paris ; je m'envole vers Nice,
Esquisse
Aux jardins tout remplis du sourire des fleurs ;
Où le soleil répand ses rayons enjoleurs
Que sollicite
Le poitrinaire encor plein d'espoir et de foi.
... Et la distance, — hélas ! me plongeant dans l'émoi —
La distance qui fuit si vite,
Me rapproche de toi !

De Paris à Nice, nuit du 17 au 18 décembre 1890.

RUPTURE

A Édouard Dujardin.

Le départ m'a donné quelque bonheur. L'absence
A ranimé les feux que je maudissais hier.
A cette heure, mon esprit fier
De sa décision, encense
L'image de ma douce. Et, fort, je la revois
Plus aimée et bien plus aimante qu'autrefois.

En me remémorant ce qu'elle eut de tendresse,
Sa grâce, sa beauté, son sourire, à mes yeux
Fermés, se dessinent bien mieux.
Je goûte une nouvelle ivresse.
Mais si je retournais, pourrais-je encor l'aimer ?
Oh ! vivre d'espérance ! et savoir s'en charmer !

Ma faible âme, par elle un instant tracassée,
La demande à grands cris, s'en faisant le miroir.

Elle seule vient se mouvoir
Dans les reflets de ma pensée.
Puisqu'en réalité tout ce qui séduit ment :
Vivons d'illusions, fruits de l'éloignement.

Que de fois je retins péniblement l'envie
De lui clamer : « Va-t'en ! Fuis, tu me fais horreur !
« Ne t'aperçois-tu de l'aigreur
« Dont ta vue enfielle ma vie ? »
— Près de nous, celle aimée est un gênant témoin.
Qu'il faudrait se soumettre à n'aimer que de loin ! —

Le grand mal que me fit au cœur mon infidèle,
De mon être emporta jusqu'au moindre désir.
Avec un sensible plaisir
Je ne sais plus rêver que d'elle
Depuis — qu'il soit béni ! — le si douloureux jour
Où, la quittant, je crus être affolé d'amour.

Cabasse, 29 décembre 1890.

TA PRÉFÉRÉE

A Jean Richepin.

Maître ! je l'ai vue, écumante
A peine en ses légers froufrous ;
Et, plus qu'une jalouse amante,
Aussi je l'ai vue en courroux.
Hier, de quelques rides blêmie,
Elle reposait, endormie
Comme un amoureux que sa mie
Berce dans ses bras caressants ;
Aujourd'hui, sa rage s'atteste,
Folle, provocante, funeste :
Mais toujours elle manifeste
Sa grandeur commandant aux sens.

Lorsqu'on la contemple, fondue
Là-bas dans le pur horizon,

Calmant, gonflant son étendue,
Au baiser de la nuaison,
L'immensité considérable
Qui s'éloigne n'est comparable
Qu'à la plus incommensurable
Tristesse horizonnant l'esprit.
Confiant, l'on marche vers elle
D'un pas qui jamais ne chancelle ;
L'on court animé d'un grand zèle !
Pourtant c'est la mort qui sourit.

Furieuse contre la terre,
Dans d'infatigables combats,
Elle décharne l'adversaire
Sans mettre jamais armes bas.
C'est d'abord sa voix monotone ;
Bientôt son cri strident résonne ;
Et puis tout à coup elle tonne,
Vociférant toujours plus fort.
Et lorsqu'une lame désarme,
Elle meurt en sonnant l'alarme :
Mais aussitôt, avec vacarme,
Une autre amène du renfort.

Si, maintenant, son onde oscille
En un jeu lent, délicieux,

Est-ce pour se montrer docile
A quelque ordre secret des cieux ?
Elle se balance sur place,
Voûtant faiblement sa surface ;
Et sa dentelle à peine enlace
Les fronts moussus des nombreux rocs.
Son va-et-vient, plus loin, par ruse
Surprenant les galets, s'amuse
Avec eux ; les trouble ; en abuse ;
Et les fait tinter en leurs chocs.

La brise dirige nos voiles :
Sans craindre les mortels récifs,
Sous le ciel lampidant d'étoiles,
Nous nous abandonnons, pensifs.
Tandis que la lune se noie
Dans sa vague qui la chatoie,
Déroulant ses sillons de soie,
Voici qu'elle se moire et luit
Pour paraître plus empressée
A mieux frapper notre pensée
Lorsque sur sa face plissée
Lentement s'estompe la nuit.

Combien faut-il qu'on en inscrive,
Qu'elle dévora, sans remords ?

Tant pis ! Voguons à la dérive,
Ne réfléchissons pas aux morts.
Le désir, qui nous influence,
Ordonne à notre confiance ;
Se repose sur la science,
Notre plus orgueilleux espoir.
Or donc, comme d'une fêrie,
Lorsqu'elle siffle, mugit, crie,
Nous jouissons de sa furie,
Calmes, sans plus nous émouvoir.

... Oui ! malgré son ingratitude,
Elle aura toutes nos amours.
Nous léguerons notre habitude,
L'aimant, de la chérir toujours.
Qu'importe ? Elle aura beau nous faire
Dans notre amitié la plus chère
Des victimes en sa colère :
Nous n'en aurons jamais souci.
Qu'elle dorme ! qu'elle maugrée !
Notre âme à tout est préparée.
— O Maître ! elle est ta Préférée !
Et, comme toi, je l'aime aussi.

Nice, 16-17 janvier 1891.

ITALIA !

A Georges d'Esparbès.

Je reviens de là-bas, de la belle Italie !
Et j'en apporte plein le cœur
Des charmes délassants, dans lesquels l'âme oublie
Angoisse, tristesse, langueur.

— Quel Dieu força-t-il donc les autres à se taire,
Quand ce pays délicieux
Put venir nous sourire ici-bas, sur la terre,
Au lieu de fleurir dans les cieux ?

Sa rive caressant la Méditerranée,
Limpide miroir de l'azur,
S'égaie et s'enverdit, sans cesse couronnée
D'un ciel éternellement pur.



Dans cet Éden toujours vierge, aucune illusoire
Cervelle n'est venue encor,
Courant avidement au progrès! à la gloire!
Détruire le brillant décor.

Tous ses enfants très fiers, très joyeux ne connaissent
Que les douces chansons d'amour;
Ignorant les ennuis en leur esprit ne naissent
Que franche joie et bonne humour.

Ils n'ont que du mépris pour l'art scientifique
Et ses fous vulgarisateurs;
Bien plus heureux que tous, ils vivent de musique
Rythmée en accents enchanteurs.

Pour se faire chérir, simples, accortes, sages,
Les femmes, très étroitement,
Savent par goût exquis resserrer leurs corsages
Et cacher un billet d'amant.

Enfin, c'est le pays où nulle âme inquiète
N'exprime des chants douloureux.
C'est le pays divin où viendra le poète
Accorder son luth amoureux.

Dieux prodigues! vos dons firent son harmonie :
    Qui de vous ne serait flatté?
Puisque, fille du rêve et de la poésie,
    Elle crée amour et gaîté.

O Sol! fils d'Apollon, de Bacchus et de Flore!
    Toi, le plus aimé de Phébus!
Je te salue, ô Sol! Berceau qui vois éclore
    Les plus captivantes Vénus!

Paris, 30 janvier 1891.

LE PASSÉ

A mon amie M...

Autrefois!... Nous courrions à travers la ruelle,
Dans les jardins éclos, même à travers les champs.
Toi, tu m'offrais des fruits; et, moi la pimprenelle,
Symbole muet à l'époque où ces touchants
Souvenirs s'esquissaient. Oh! ce temps où l'on joue
A cache-cache! Où la joue effleure la joue
Quand, découvert, joyeux on s'exclame : « Bonjour! »
... Nous ignorions l'amour!

— Nous ignorions aussi l'amour, quand dans un livre,
Avec grand intérêt, pas à pas, nous suivions
Les rangs des soldats, la bataille qui s'y livre,
Émerveillés devant les illustrations.
Dans un autre on voyait deux amants dont l'antienne
Se brisait. Rougissants, ma main serrait la tienne;

Nos doigts mignons tremblaient sur le grand livre ouvert.
... Nous n'avions pas souffert!

— Et puis elle est venue, hélas! cette journée
Où les ris de l'enfance ont cessé leurs éclats.
Alors on se sépare et la vie effrénée
Vous entraîne. Une voix dit : « Ne sois jamais las.
« Va, marche! Va, connais les douleurs! En arrière,
« Laisse bonheur, amis, amours. De ta carrière
« Sois l'esclave, malgré ton cœur agonisant !... »
— Car je t'aime à présent!

Paris, 12 février 1891.



SUR UN ALBUM

A M. Angelo Mariani.

Savoir ! Ce mot plus qu'un fantôme me harcèle.
Sceptique avec Pyrrhon, Hume, Schopenhauer,
J'ai cherché le travail s'offrant plus en plus cher.
...Puis après j'ai douté de la vie avec Bayle.

— Pourtant il m'apparaît que tout sera fini
Avec la chair, les os. Or donc, lecteur, j'opine :
« Puisque notre corps n'est qu'une faible machine,
« Graissons-le fortement de vin Mariani. »

Paris, 27 février 1891.

A BÉATRIX TORRI

O sœur de Terpsichore ! Enfant des Voluptés !
Notre admiration, de surprise en surprise
Étonnée, applaudit ton art qui galvanise
Et brûle de désirs tous nos sens excités.

Que tes déhanchements lascifs et tourmentés !
Que tes contorsions faites de grâce exquise !
Nous jettent dans le cœur de cette convoitise
Fuyant en souvenir devant tes volontés !

Si pour porter ton nom aux futures mémoires
Il est insuffisant d'ajouter à tes gloires
Quelques fleurs, quelques vers d'une ode, d'un sonnet :

D'autres ont pris soin. Qu'ils eurent la main heureuse,
Ces maîtres enchanteurs : Richepin, Massenet,
En te transfigurant, dans le *Mage* en Charmeuse !

Paris, 17 mars 1891.



LES PSAUMES A LA BEAUTÉ

A toutes les jolies Femmes.

INTROÏT

BALLADE

Superbes Junons! qui, jadis,
Soutenant nombreux parallèles,
De l'indécis berger Pâris
Auriez enflammé les prunelles!
Aujourd'hui, prêtresses fidèles
De Vénus et des Voluptés,
Montrez-vous bonnes, fraternelles :
Illuminez-nous de beautés!

Que nous importe le pays
D'où viennent vos grâces charnelles !
Étranger, province, Paris,
Ne soulèveront de querelles,
Car votre culte est sans rebelles.
A vous contempler, déités !
Nous allons mettre tous nos zèles.
Illuminez-nous de beautés !

Thuriféraire de Laïs,
Essayant quelques étincelles,
Pour moi, dans des termes concis,
Je vais vous célébrer en telles
Strophes — odes ou villanelles —
Qu'il vous plaira, divinités !
Par contre, ne soyez cruelles :
Illuminez-nous de beautés !

ENVOI.

Les plus belles d'entre les Belles !
Femmes aux charmes réputés !
Daignez ouïr mes ritournelles ;
Illuminez-nous de beautés !



LA TÊTE

ODE

A Marie Lantelme.

O vase de l'intelligence !
Centre irradiant ses rayons!
Là, le puissant cerveau qui pense;
Là, le siège des passions!
Profondeur apocalyptique,
En toi se broie et s'alambique
La pensée, avant de s'enfuir
A travers ce stupide monde
Qui l'attend, la scrute, l'émonde,
Doute au lieu de s'en éblouir.

Mais que m'importe ta pensée,
Quand je te tiens dedans mes mains,
Sur mon épaule renversée,
Durant des jours sans lendemains,

Enchanteresse aux pures lignes!
Mes yeux rêveurs suivent les signes
De la beauté sculptée en toi,
Ravissante, superbe Tête!
Je sens mon âme toujours prête
A te chanter, sa seule foi!



LES CHEVEUX

STROPHES

A Mary Burty.

O Chevelure brune ou dorée!
Arme redoutable qui toujours
Sert aux Amours;
Même encor quand, par le temps cendrée,
Les fils blanchis tombent lourds.

Chevelure brune! Ah! quelle étrange,
Quelle merveilleuse profondeur!
Votre splendeur
Ajoute à l'éternelle louange
D'un visage plein d'ardeur!

Chevelure dorée! Auréole
Lumineuse, éclatante, charmant
Béatement
Cette face où la joie affriole!
Ebène! Or! Beau parement!

LE FRONT

HUITAINS

A Jeanne May.

Couronne de la physionomie !
Miroir qui reflète l'idée, ô Front !
Tu laisses lire sur ta peau blêmie
La tristesse en laquelle se morfond
Le cœur. Vers toi le sang monte, fécond :
C'est la colère que tu nous assures.
Quand la faux a vaincu le moribond,
Tu fais face aux cieux après les blessures !

Mais ton vrai rôle n'est pas là,
Front aux délices souriantes !
Comme au jour où se révéla
Le vif amour de nos amantes,
En t'offrant à nous tu nous tentes
Encor pour nous faire abuser.
Que faire, quand tu te présentes
Prêt à recevoir un baiser?



LES SOURCILS

STROPHES

A Suzanne Elven.

Parures de la femme !
Arc cintré comme les cieux !
Brillants réflecteurs de la flamme
Des yeux !

O soupirants austères !
Vous n'avez d'autres amours
Que pour les volages paupières,
Toujours !

Voués aux sacrifices,
Vous veillez, fidèles chiens ;
Sourcils ! vigilants et propices
Gardiens.

En sévères gendarmes,
Vous conjurez les périls;
Vous êtes l'arc-en-ciel des larmes,
Sourcils !



LES YEUX

VIRELAI

A Julia Depoix.

Quand le jour tombe à zède ;
Quand l'obscurité tiède
Revit ;
Quand l'étoile succède
A Phébus qui décède,
L'esprit,
Moribond sans remède,
Vers un but qui l'obsède
Languit.

Alors, comme interdit,
Le regard saisi dit
A l'âme :
— « Admirons sans dépit
« Ces joyaux qu'un dieu fit,

« Madame,
« Et qu'un jour il perdit,
« S'ajustant près d'un lit
« De femme. » —

Elle, aussitôt entame :
— « Esprit, ta voix acclame
« Les cieux !
« Tu mérites le blâme.
« Se peut-il qu'on se pâme,
« Joyeux,
« Là-devant ! Qu'on réclame
« Chose autre que la flamme
« Des Yeux ! »



LES JOUES

STROPHES

A Juliette Darcourt.

Rosée et charnue,
O Joue ingénue!
Sans voile apparais.
Ah ! tes attraits !

Pour quelque infortune
On met son pécune
Dans un vaste tronc ;
De même adonc

Pour soulager l'âme,
Qui souvent s'enflamme,
On vient déposer
Un chaud baiser

Sur toi, Joue austère !
Et tu laisses faire.
Te plaindre du sort,
Serait un tort.

Si l'amant te donne,
Reçois, la mignonne !
Puis t'offre gaîment,
Joue ! à l'amant.

LE NEZ

STROPHES LIBRES

A Marie Nixau.

D'un joli visage
O bel ornement!
Nez! ta forme sage,
Qui, dit-on, présage,
Quelquefois nous ment.

Intraitable Cerbère!
Tu veilles, bon portier;
Et tu sais épier
Si la main mensongère
Voulait, par certains mets,
Abuser les gourmets.

Mais votre principal rôle
N'est pas de garder la geôle;

Vos soins sont bien moins communs,
O Narine délicate!
Dans les moments opportuns,
Vous respirez à la hâte
Pour mieux goûter les parfums!



LES LÈVRES

STROPHES

A Jeanne Darlaud.

O purpurines Lèvres!
Bouquet de fleurs en feu!
Vous sertissez, savants orfèvres,
Les dents qui brillent au milieu.

Ètes-vous minces, fines?
A toute occasion,
Seuls les rires sont vos doctrines.
Épaisses? Pour la passion

Vous êtes les plus promptes,
Prenant, donnant, toujours
Prodiguement, en fort bons comptes.
Et les caresses des Amours,

Vous avez été faites
Pour les diviniser,
Tendres Lèvres ! sans cesse prêtes
Pour le sourire et le baiser !



LES DENTS

RONDEAU

A Marie Crouzet.

O Dents! gouttelettes de cire!
Fleurons des gencives — porphyre
Qui fait briller votre splendeur,
Rougissant d'efforts sous l'ardeur
Qu'il emploie à vous circonscrire ! —

En vous voyant, on peut prédire
Que vous apportez le sourire,
Doux messager pronostiqueur !
O Dents!

Donc votre aspect doit nous suffire
A nous étaler le délire
De joie où nage alors le cœur.
Et ce contentement vainqueur,
Vous voyant, nous le savons lire,
O Dents!

LE MENTON

STROPHES

A Mathilde Auguez.

... Et puis pour finir la figure
Il fallait bien une parure,
Joli petit Menton!
Une chose aux autres attraits pareille.
Or, c'est vous qui la parez à merveille :
Avec quel ton !

Cherchant toujours, toujours volage,
La femme, en roulis, en tangage,
Vous balance, très fier.
En une soirée ou dans une église;
Promenant, trottinant; debout, assise :
Toujours en l'air !



Votre tenue audacieuse
Indique assez la curieuse
Plus de neuf fois sur dix.
Carrée ou ronde, rien ne désappointe
Dans votre forme : même celle en pointe
In extremis.

LA FOSSETTE

CHANSON

A Jeanne Granier.

Petite enjôleuse !
Vous êtes moqueuse
En vos tons osés,
Charmante Fossette !
Jamais inquiète
De quelques baisers !

Par vous le visage
A l'air gai, volage.
La bouche sourit :
Vous demeurez calme ;
O sereine palme !
Quand elle maudit.



Cet éternel thème :
— « Belle, je vous aime ! » —
Durant tout le jour,
Ma voix le murmure,
Tant tentante enture !
Fossette m'amour !

LA NUQUE

DISTIQUE

A Emma Bonnet.

Nuque! plus touffue et plus riche que la cime
D'un sapin que le frais zéphyr anime!

O Nuque! que l'amant commence à caresser
Quand il veut, sur le front, mettre un baiser!

O Nuque! fondue en un moule irréprochable!
Vous, qui rendez le sculpteur incapable!

Nuque capricieuse et que cachent les plis
Des cheveux d'or par la main assouplis!

Nuque! ondulée ainsi qu'un nuage que dore
Le matinal Phébus à son aurore!

Nuque! à qui les parfums prodiguent la fraîcheur!
— Vous suspendez tous les soupirs d'un cœur.



LES OREILLES

STROPHES A REFRAIN

A Ellen Andrée.

On croit vous parer, petites Oreilles !
C'est pourquoi sous vos lobes on suspend
— Auprès de vos contours, ternes merveilles —
Les saphirs qu'annelle un doré serpent.

Mais le seul rôle
Qui vous enjôle
C'est, certainement,
D'écouter l'amant.

Fines Oreilles ! vous allez, quêteuses,
Furetant par-ci, par-là, tout autour.

Dites-moi si vous n'êtes pas heureuses
Lorsque vous surprenez des mots d'amour?

Car le seul rôle
Qui vous enjôle
C'est, certainement,
D'écouter l'amant.

LE COU

STROPHES

A Clara Lardinois.

Cou parfait! tu transfigures,
Le soir, alors que les mains
Les tirent de leurs écrins,
Les éphémères essaims
Des éclatantes parures;

Et ces colliers sémillants,
Au regard vif de Gorgonne,
Que l'époux orgueilleux donne.
Ainsi qu'un fût de colonne
Illuminé de brillants,

Tu supportes sur ton faîte,
Sans plier sous sa lourdeur
Qui pèse sur ta raideur,
Cou d'albâtre! la splendeur
Magistrale de la tête!

LE COLLIER DE VÉNUS

IMPROMPTU

A Marguerite Lambach.

Perdu dans le désert, exténué, pantois,
Distinguer dans le loin la lisière d'un bois;
— Lorsque péniblement vous achevez la route,
Et que sur votre dos un nuage s'égoutte:
Oh ! voir se dessiner, fait de citron, de miel,
Chrysoprase, améthyste et rubis : l'arc-en-ciel;
Le soir, quand lentement tombe le crépuscule,
Ces cimes en feu, telle une ville qui brûle;
— Une nuit de mai, pour vénérer la Beauté,
Descendre, au firmament, le pur chemin lacté ;
— Le zéphyr les baisant, des vagues immortelles,
Sur les bords de la mer, voir rouler les dentelles;
— Ou bien, pendant qu'on aime, admirer son esprit
Lui-même contemplant, trop souvent sans profit,
Le nimbe d'amour dont il couronne la femme,

Sa passion, son souffle et sa vie et son âme !
— De tout ça se peut-il que l'on fasse chorus ?
Qu'on en parle avec des accents attendris, graves ?
O Collier de Vénus !
O lignes si suaves !

LES ÉPAULES

DIZAINS

A Juliette Méaly.

Pourrait-il être un piédestal
Mieux taillé pour porter la tête !
Épaules ! urne en pur cristal
Pleine de lait, qui nous reflète
La neige en chaque gouttelette !
Vous avez la blancheur du lys,
Le velours du volubilis ;
Et les joyaux, qui vous décorent,
Ne veinent pas de leur lapis
Votre satin, ils le déflorent !

Les premières, vous avez nos baisers,
Épaules ! c'est par vous que l'on commence.
Tout à coup, vous vous métamorphosez,
Et vous attisez notre effervescence

Par vos parfums choisis avec science.
Soudain, échelle de Jacob, sur vous,
Nos lèvres, trouvant le baiser bien doux,
Descendent aux seins, montent à la bouche,
Chassant en des lieux gardés à l'époux.
Épaules ! cela ne vous effarouche !

LES BRAS

STROPHES

A Louise Théo.

O Bras si blancs ! Bras arrondis !
Bras entr'ouverts, ô paradis !
Constant tuteur qui nous enchaîne,
Alors qu'étant à peine enfant
On voudrait marcher, piaffant
De ces petons mus avec peine.

Toujours prêts à le recevoir,
Bras ! vous êtes le réservoir
Où, pleurant, vient verser ses larmes
L'infortuné qu'on blesse au cœur :
Et bientôt le rire est vainqueur !
— Que ne font oublier vos charmes ? —



Ah ! combien je vous aime, ô Bras !
Quand, avec des soins délicats,
Vous m'attirez sur ma maîtresse !
Quand, serré bien étroitement,
Le parfum me grise, dormant
Sur votre tiédeur qui caresse !

LES MAINS

SONNET

A Marguerite Ugalde.

Pourquoi donc, aujourd'hui
Et toujours, fuir, coquette
Main ! dans votre cachette,
Emprisonnant étui

Qui gante aux yeux d'autrui
Votre peau doucerette
Qu'avec joie on becquète?
Que ne suis-je celui



A qui votre esprit pense,
Lorsque, faisant l'avance,
Vous écrivez, ô Main !

Ce bref mais doux poème :
— « Je vous attends demain,
« Sans faute. Je vous aime ! »

LES DOIGTS

STROPHES A RIMES-REFRAINS

A Biana Duhamel.

Doigts orgueilleux! quand vous courez sur le clavier,
Vous tenez, suspendu, l'extatique auditoire,
Volant à la moisson des bravos, de la gloire!
La faux n'a rien que vous lui puissiez envier,
Tant vous hécatombez d'arpèges sur l'ivoire.
Vous tenez, suspendu, l'extatique auditoire,
Doigts orgueilleux! quand vous courez le clavier.

Chacun fixant ses yeux sur le vivant clavier
Vous entraînez tous les cœurs de votre auditoire,
Qui suit divinement votre marche à la gloire!
Doigts trop modestes, vous vous faites envier



Lorsque, comme blessés et mourants sur l'ivoire,
Vous entraînez tous les cœurs de votre auditoire,
Chacun fixant ses yeux sur le vivant clavier !

Promptement oublieux des bravos, du clavier,
Votre idéal n'est pas d'enchanter l'auditoire,
Enjôleurs ! Vous rêvez une plus douce gloire,
Que nul autre que vous n'a le droit d'envier :
Semer dans des cheveux ébènes votre ivoire.
Votre idéal n'est pas d'enchanter l'auditoire,
Promptement oublieux des bravos, du clavier.

LES ONGLES

POÈME

A Micheline.

Le Créateur, un jour, après avoir fait l'homme,
Se dit :
— « Je puis dormir ; car, par Satan ! en somme,
« Si ma dextre et mon souffle ont délaissé le beau,
« Quelqu'un pour démolir suit de près : le tombeau ! »

Et, fier, il se coucha. Mais une autre pensée
Obstinait sa cervelle en suspens, harassée
Par ce continuel songe que le soleil,
Venant de l'horizon dorer l'Éden vermeil,
N'illuminait jamais :
— « Je sens que quelque chose
« Manque à mon dur labeur ; du moins, je le suppose. »

Souriant tout à coup, son rêve s'étoila.
O belle étoile ! La femme sortit de là.

— « Et maintenant, Esprit! dormirai-je tranquille?
« Plus rien ne fait défaut. Par ma foi! je jubile! »

La femme était superbe. Or, pour les caresser,
Il lui prit les deux mains. Avant que le baiser
Eût effleuré la peau fine, souple, moelleuse,
Il vit les bouts de doigts, d'une façon hideuse,
Arrondis et gonflés. Aussitôt il les mord,
Excité par la rage. Il mord, — mais pas bien fort.
Et des gouttes de sang perlèrent, fleurs écloses.

— « C'est comme ça que vous naquîtes, Ongles roses! »

LES SEINS

STROPHES

A Renée Maupin.

O blancs, ô fermes Seins !
Qui remplissez nos mains !
Splendides beautés qu'à tort l'on nous cache !
Vous préféreriez, sur l'honneur,
Le bonheur
D'être effleurés d'une rude moustache

Au suçon persistant
Du bébé s'allaitant.
A nu, convenables non pas énormes,
Le jour où l'œil vous reluqua :
— « Euréka ! » —
Cria le cœur, saisi devant vos formes.

Le froid ni les frimas
Ne vous atteignant pas,
Pourquoi ne produisez-vous que deux fraises ?
Farouches Seins ! tant arrosés
De baisers !
Vos terres pourtant ne sont pas mauvaises !

LE DOS

DESSIN POÉTIQUE

A Jane Fromant.

Régulier, souple et long, serré dans le corset,
Sur les hanches, en roi, tu balances, coquet,
Ta forme si flexible. Et ta large carrure,
Descend, s'amincissant jusqu'à la ceinture,
Afin qu'on puisse aisément dans les bras
Enlacer tes séduisants appas.
Mais que faut-il pourqu'on te pince?
Tu t'évanouis si mince,
Que le plus petit doigt,
Dans son angle étroit,
Comme une paille,
Te reçoit,
O taille !
Dos !
Puis, très à propos,
Vont, s'élargissant, les hanches,
Sur chacune, tour à tour tu penches.



LES HANCHES

STROPHES

A Marcelle Lender.

Pour tes céladons,
O belle statue aux contours si souples,
Tu accouples
Tous les dons
Que firent les plus prodigues déesses,
Le jour de leurs généreux abandons,
Aux exquises maîtresses.

Ou bien aux abords
D'un lac, reposant sur la mousse verte,
Gaie, alerte,
De ton corps

Tu nous montres les ondulantes Hanches
Qu'avec ta grâce facile tu tords,
Si larges et si blanches !

Pour vous que de los,
Pures Hanches ! Lorsque je vous contemple,
O saint temple
De Paphos !
Je vous compare à la mer en colère,
Où n'osant tenter jusques à Lesbos,
On s'arrête à Cythère !

LES FESSES

PANTOUM

A I... d'Y...

Mamelon aux versants si doux !
Tes lignes sont capricieuses.
Va, gai voyageur andalous,
Les heures courent précieuses.

Tes lignes sont capricieuses,
Même plus que tes volontés.
Les heures courent précieuses,
Et l'amour a des voluptés.

Même plus que tes volontés,
Pourtant quelques-uns te gravissent.
Et l'amour a des voluptés
Que nos feux surtout appétissent.

Pourtant quelques-uns te gravissent,
Essoufflés, jusqu'à ton autel.
Que nos feux surtout appétissent;
Mais la femme est la ruche à miel.

Essoufflés, jusqu'à ton autel,
Parfois ayant perdu l'haleine.
Mais la femme est la ruche à miel
Vers qui le désir nous amène.

Parfois, ayant perdu l'haleine,
Alors ils s'arrêtent, jaloux.
Vers qui le désir nous amène,
Mamelon aux versants si doux!

LES CUISSES

STROPHES

A Béatrix Torri.

Il est dans les beautés une beauté suprême
Qui, trop timidement,
Se tient cachée à tous, hors à celui qu'on aime !
O bienheureux amant !

Honteuse, à nos regards sa forme se dérobe,
A moins que quelque main
Très habile à draper les grands plis d'une robe,
Ne la serre à dessein.

— Cependant qu'on excuse à l'homme très avare
D'enfouir son trésor,
Notre voix suppliante aujourd'hui vous déclare :
« Sans tulle, sans décor,

« O vous, Cuisses de marbre! O colonnes d'ivoire!
« O piliers de l'Amour!
« De la plus belle femme ô la plus belle gloire!
« Paraissez au grand jour! »

LES GENOUX

TRIOLETS

A Valentine Valti.

Du mollet montant à la cuisse,
Nos regards s'arrêtent sur vous,
Et vous admirent sans malice,
Du mollet montant à la cuisse!
Devant le louable caprice
De vous montrer, jolis Genoux!
Du mollet montant à la cuisse
Nos regards s'arrêtent sur vous.

Oui, vous vous pliez de vous-mêmes,
Bien gentiment, bien gracieux,
Quand à l'amie on dit : — « Tu m'aimes? » —
Oui, vous vous pliez de vous-mêmes.
Pour écouter ses « oui », blasphèmes
Tombant de sa bouche, odieux,
Oui, vous vous pliez de vous-mêmes,
Bien gentiment, bien gracieux!

LES MOLLETS

STROPHES

A Armande Cassive.

Rond et dur Mollet! qu'une robe
Probe
Dérobe!

J'aime Paris, quand le temps est
Laid,
Mollet!

Lorsque se retrousse la femme,
L'âme
S'enflamme.

Si saint Antoine n'eût clos cils,
Fils
Subtils,

Le bas tendu l'aurait fait traître,
Maître
De l'être!

LES CHEVILLES

RONDEL

A Marguerite Deval.

Alors que vous allez gaîment,
Fines, souples, rondes Chevilles !
Vous balancez les jeunes filles
Accourant auprès d'un amant.
Touchant l'amour celui-là ment
Qui n'aime vos grâces gentilles,
Alors que vous allez gaîment,
Fines, souples, rondes Chevilles!

Vous souriez affablement,
Tout au travers des bas-résilles,
Comme une fleur dans les charmilles ;
Et l'œil vous suit avidement
Alors que vous allez gaîment,
Fines, souples, rondes Chevilles!

LES PIEDS

STROPHES

A Jeanne Leclercq.

Pied ! suavement beau, mignon superbement,
Rien qu'à te contempler notre esprit se tempête.
Tout le reste est parfait, lorsqu'on te voit charmant,
Car ta forme ne ment :
Ainsi dit le poète.

Pied si petit ! dont la vue incite à l'éveil
Notre envie endormie, en nous faisant attendre
Un corps de déesse au trait exquis, sans pareil !
Se fondant sur l'orteil,
Ah ! ta veine bleu tendre !

Dis-moi, Pied vénéré ! quel fut le ciseleur
Osé qui dessina ton idéale ligne ?
Et pour prendre à la neige un ton plus enjôleur,
Qui fournit la couleur ?
Est-ce un ventre de cygne ?

LA PEAU

STROPHES

A Jane Pierny.

Peau si douce ! où sont les Amours
Qui vous polirent ? sublime esthétique !
Ce travail, quelle main le revendique ?
Dans quel Éden s'élève la fabrique
Qui vernit votre fin velours ?
— Reçois notre épître dédicatoire,
Grand ouvrier qui lui donnas ta gloire.
Revis, revis, orgueilleuse mémoire !
Nous te célébrerons toujours.

Peau ! dont le parfum nous attise !
Faites resplendir votre éclat, si blanc
Que ne peut l'égaler même ce rang
De dentelles, que sur le vaste étang,
Dans ses jeux, vient broder la brise.
Heureux ceux qui vous volent, en larrons
Très hardis, des baisers nombreux et prompts,
Baisers après lesquels nous soupirons
Comme après la Terre Promise !

LE GRAIN DE BEAUTÉ

VERS LIBRES

A Marion Delorme.

Gentil petit Grain de Beauté !
Mignonne nébuleuse,
N'ayant rien d'emprunté !
D'une façon merveilleuse
Au milieu de ces séducteurs abondants :
Les dents,
Les lèvres, les yeux et le reste,
Tu ne crains pas de t'installer. J'atteste,
Sans conteste
Et sur ma foi,
Que c'est toujours toi
Qui mieux qu'autre chose nous tentes.
Aussi, seul, n'as-tu pas reçu tous les baisers
Que l'on a dépensés
De tous temps sur les amantes ?
C'est surtout le soir,

A ce qu'on assure,
O séduisant petit point noir !
Que tu te plais à te faire voir.
Et pour être une étoile obscure,
Tu ne diverges pas moins de clarté,
O le plus beau fleuron que la peau rose azure !
O Grain de Beauté !

LA VOIX

VILLANELLE

A Blanche Marie.

Votre son nous enchante :
Qu'il soit en ut, en sol,
Douce Voix captivante !

Quelque accent qui l'enfante,
Français, grec, espagnol,
Votre son nous enchante.

Et vous êtes grisante
Bien plus que l'alcool,
Douce Voix captivante !

En barcarolle lente,
En notes du Tyrol,
Votre son nous enchante.

Insaisissable amante !
O sœur du rossignol !
Votre son nous enchante,
Douce Voix captivante !

LA GRACE

STROPHES

A Francine Decroza.

En réunissant en vous les beautés
Et les divins attraits que j'ai chantés,
Il faut qu'au-dessus de tout on vous place,
Fille de déesse et de fée, ô Grâce!
Vous le méritez.

N'est-ce pas par vous que la femme est belle?
Car, même à la façon dont sa prunelle
Se joint à son sourire gracieux,
Elle veut plaire et nous rendre envieux
De rire avec elle.

Vous lui prodiguez ce je ne sais quoi
Dont le cachet saute aux yeux quand je voi
Son maintien, sa démarche, sa tenue.
Donc vous serez toujours la bienvenue,
Grâce, exquise loi!

ITE, MISSA EST!

TERZA RIMA

Maintenant qu'il est fait, le saint pèlerinage;
Que vous m'avez suivi lentement, pas à pas,
Dans le sentier en fleurs, Belles, je vous engage

A reposer un peu votre esprit, s'il est las.
Mais après tout, pourquoi lire ces poésies?
Quand vos yeux curieux peuvent voir les appas

Que reluque aujourd'hui, pleine de jalousies,
Vénus, votre marraine. Avez-vous tant besoin
D'une idole quelconque? et restez-vous saisies

Devant une statue où fument le benjoin,
L'encens? Enfermez-vous, chacune dans sa chambre.
Où nul œil indiscret ne puisse être témoin.

Là, vous oignant le corps d'iris, de muguet, d'ambre,
Le peignoir sur la chaise en désordre jeté,
Étirez-vous de cet effort lascif qui cambre;

... Et devant votre glace adorez la Beauté!

Paris, 6-25 mars 1891.

L'ABEILLE

A Alexandre Vicario.

Le soleil apparaît au fond de la vallée;
La pourpre de l'aurore est son radieux fard.
A cette heure l'abeille, heureuse, affriolée,
Sort de sa ruche ; puis en chantant, elle part.

« Je vais, abeille bourdonnante,
« Festiner devant un treillis;
« J'ai la fleur odoriférante
« Comme mets servi sur la plante ;
« La rosée est un vin exquis. »

De fleur en fleur, inconstamment, elle voyage.
Piquant, par-ci, par-là, le pétale embaumé ;
Et la corolle, qui s'ouvre à cette volage,
Lui livre le pollen qu'elle tient enfermé.

13.

« O fleurs ! — sitôt elle murmure, —
« O fleurs au polychrome stuc !
« Manteaux royaux que la nature
« A parés avec tant d'usure,
« Je m'enivre de votre suc. »

Gonflée avidement de nectar, elle vole
D'un vol capricieux vers sa ruche ; et pendant
Qu'elle pose son poids si doux dans l'alvéole,
Éclate la gaîté d'un refrain abondant :

« Nectar ! fils chéri de l'abeille !
« Fruit du parfum délicieux !
« C'est grâce à ta couleur vermeille,
« Grâce à ta saveur sans pareille,
« Qu'on te choisit, jadis, aux Cieux ! »

— Et, pour prendre le miel du prodigue calice,
Elle suce sans cesse, infatigablement.
Le pistil, il est vrai, s'offre toujours propice,
Mais ses baisers ne sont plus des baisers d'amant.

« Hélas ! hélas ! — soupire-t-elle, —
« Oh ! que vieillir est douloureux !
« Jamais las, Phébus étincelle,

« Chaque jour à la fleur fidèle :
« Et nous allons, sort rigoureux! »

Le soleil apparaît au fond de la vallée;
La pourpre de l'aurore est son radieux fard...
Il monte lentement... L'abeille, désolée
De l'heure, dit, piquant en vain de son vieux dard :

« Dans les calices je m'obstine
« A chercher encore du miel;
« Or, c'est toujours, flamme divine!
« La même fleur que je butine,
« Et je ne trouve plus que fiel! »

Puis pleine de regrets, trop lourde, elle s'apprête
A voleter ailleurs. Fière du souvenir,
Elle va; mais bientôt, lasse, courbant la tête,
S'enferme dans sa ruche. Et se voyant mourir :

« Ce n'est pas la fleur qu'on caresse
« Qui donne la félicité!
« Le bonheur, l'éternelle ivresse :
« Ce serait si notre jeunesse
« Avait une immortalité! »

Paris, avril 1891.



SENSATION

A Élisita d'Angles.

Quand je croyais ne plus t'aimer,
Pourquoi faut-il que ton image
De chaque penser se dégage
Dans mon esprit pour l'abîmer?

Pourquoi faut-il que se prolonge
Si cruellement mon émoi?
Quand je te croyais loin de moi,
Évanouie ainsi qu'un songe.

Je ne pourrais ne plus te voir,
A cette heure, ne sachant feindre;
Ou bien on m'entendrait me plaindre,
Le jour, la nuit, matin et soir!

Car la nuit dans mes longues fièvres,
Je tressaille tout radieux,
Quand, guidé par tes brillants yeux,
Vers ta bouche je tends mes lèvres.

Sans toi, le jour n'a que pâleur
Aux premiers cris de la fauvette;
Sans toi, le soleil ne nous jette
Que rayons dorés de douleur.

Paris, 22 avril 1891.



LA CHATELAINE EST MORTE

A Albert Lubert.

Devant le manoir dont les ormes,
Près du lac en repos,
Ont supporté des ans les cruautés difformes,
La veuve est là, pensive, abîmée et l'œil clos.

*
* *

« Châtelaine ! ô ma fée ! alors soupire un page.
« Pour que ton cœur, sensible aisément, se soulage
« D'une douleur trop longue à se cicatriser,
« Je suis à tes genoux et t'offre mon baiser. »
— « Mon seigneur fut hardi ! Pars, couvre-toi de gloire

« Comme il le fit souvent, répond-elle, et ce jour,
« Maître dans le château, tu chanteras victoire
« Ayant conquis tout mon amour. »



... Entraîné, bouillant, dans la plaine,
Gérard, le chevalier,
Décime l'ennemi, car de sa châtelaine
Le blason d'or reluit sur son lourd bouclier.



« Ma douce ! les longs soirs d'hiver, dans notre chambre,
« Quand flamberont les bois résineux de décembre,
« En face des portraits des plus illustres preux,
« Fier, je te narrerai mes exploits valeureux ! »
Écrit-il à sa belle. — Il revient plein de gloire ;
Mais ne trouvant que deuil et larmes : « En ce jour,
« Gémit-il, que me sert de chanter la victoire,
« S'il ne faut plus chanter l'amour ! »

Paris, 8 juin 1891.

VŒU SUPRÊME

A l'aimée Élisita d'Angles.

Hélas! sait-on où va la vie?....
— Chaque fois, dans notre entretien,
J'accordai mon désir au tien.
J'eus ton amour; tu fus ravie...

Pour que l'idée, inassouvie
Jusqu'à cette heure, n'eût plus rien
A souhaiter, un jour combien
J'exprimai la dernière envie :

Te voir pleurer, abondamment!
Et, dans un long embrassement,
Tes yeux épuisèrent leurs larmes.

— Jours futurs! Demains sans plaisir!
Vous n'aurez jamais plus de charmes,
Car mon cœur n'a plus de désir!...

Chatou, 11 juillet 1891.

A LA MÉMOIRE D'AGAR

« Agar est morte ! » nous révèle
De loin, de par delà la mer,
Une lettre, hélas ! trop fidèle.
Trois mots ! C'est toute la nouvelle.
Quel style laconique, amer !

Tandis que de mon cœur s'exhalent cris d'alarmes,
Ma souffrance subit le joug d'un dur tyran :
Car la plume ne peut répandre d'autres larmes,
Depuis que Musset a pleuré la Malibran !

— Avec combien de méfiance
Se rend notre esprit raisonneur ?
Et quelle preuve l'influence ?
Pourtant bien prompte est la croyance
Au plus illusoire bonheur. —

Tandis que de mon cœur s'exhalent cris d'alarmes,
Ma souffrance subit le joug d'un dur tyran :
Car la plume ne peut répandre d'autres larmes
Depuis que Musset a pleuré la Malibran !

Sitôt, notre face ridée
De douleur obscurcit nos yeux.
Je ne sais comment notre idée,
Confuse alors, s'est accordée
A cet ordre cruel des dieux.

Tandis que de mon cœur s'exhalent cris d'alarmes,
Ma souffrance subit le joug d'un dur tyran :
Car la plume ne peut répandre d'autres larmes
Depuis que Musset a pleuré la Malibran !

Quoique pénible, il faut y croire
Au sort que rien ne conjura.
Mais toujours en notre mémoire,
Dans une auréole de gloire,
Son souvenir demeurera.

Tandis que de mon cœur s'exhalent cris d'alarmes,
Ma souffrance subit le joug d'un dur tyran :

Car la plume ne peut répandre d'autres larmes
Depuis que Musset a pleuré la Malibran !

« Dors ! Durant la nuit infinie,
« Fervents, nous conduirons le char
« Qu'ornent ta bonté, ton génie !
« Notre piété, qu'on ne nie,
« Te chantera sans cesse, Agar ! »

— Tandis que de mon cœur s'exhalent cris d'alarmes,
Ma souffrance subit le joug d'un dur tyran :
Car la plume ne peut répandre d'autres larmes
Depuis que Musset a pleuré la Malibran !

Chatou, 19 août 1891.

LA NAISSANCE DES MUSES

ODE LYRIQUE

A la cantatrice Léonide Castelli.

LE POÈTE

Le rêve est ma patrie ! Aimer sur mon drapeau
Brille en lettres de feu rayonnant les ténèbres !
Fatiguant mon esprit, étrangères au beau,
Toutes les autres voix me semblent chants funèbres.

Et pour que la pensée, évoluant en paix,
Monte vers le céleste où le désir s'envole,
Au soleil j'ai crié : « Regagne ton palais ! »
Puis j'ai prié la fleur : « Referme ta corolle ! »

La réalité meurt dans la profonde nuit ;
Mais la profonde nuit illumine le rêve

Éclos dans ce silence enchanteur qui séduit,
Silence où l'heure, hélas ! fait sa course, trop brève.

Donc, je laisse emporter mon inspiration
Au pays des splendeurs et des décors fêriques;
Et mon âme éblouie, en contemplation,
S'évanouira dans d'éternelles musiques.

Et me désaltérant d'horizons, d'irréels,
Je demeurerai là. Là, trempé de lumières,
Je chanterai ces airs toujours neufs, éternels :
« Les arts sont mon idole et leurs prêtres mes frères! »





LE NARRATEUR

— Quels doux frémissements semblent onduler l'air?
Entendez-vous la voix berçante de l'Auster
Modulant sa chanson marine?
C'est le soupir d'amour qu'exhale Jupiter
Entre les bras de Mnémosine.

... Voici que des clartés empourprent l'Orient.
Mandée en hâte dans l'Olympe impatient,
Euphémé prête ses mamelles;
Tandis que chaque dieu, joyeux, leur souriant,
Célèbre les Sœurs immortelles. —



CLIO

Magnanimes vainqueurs de peuples valeureux !
Combattez, ferraillez. Que toujours votre glaive,
Miroitant le soleil, éblouisse les preux !
Entraînez vos soldats sans merci, ni sans trêve.

J'apporte avecque moi la sainte illusion
Qu'au milieu des combats votre ardeur inquiète
Entrevoit : pour écrire et chanter l'action,
Le rouleau de papier, l'éclatante trompette.

— Puis admirez mon front couronné de lauriers
Et de feuilles de chêne, emblêmes de victoires !
C'est pour sacrer, héros aux gestes prompts, altiers !
A vos admirateurs votre illustre mémoire.





TERPSICHORE

Pour te délasser des travaux quotidiens,
Moi je m'efforcerai d'assimiler ton âme
Au chant que ma harpe et mon luth éoliens
Cadencent, quand le vent les caresse avec flamme.

— Lorsque tu languiras, l'interminable soir,
Accours avec l'amie amoureuse qu'on aime.
Longuement étreints, sans pensée et sans vouloir,
Vos indolents regards fixés sur mon diadème,

Vous verrez quelle grâce amoncelle à mes pieds
Ces guirlandes de fleurs, que ma danse promène
Si langoureusement! — Puis comme il n'est assez
De moi seule! j'enfante encore la Sirène.

* * *

URANIE

Je viens en aide à tes plans, à tes canevas,
Savant transformateur, toi, qui métamorphoses !
J'apporte l'instrument des calculs : le compas,
Pour bien mener à fin tes travaux grandioses.

— Je t'apprendrai, devin ! à lire dans le ciel.
Et tu consoleras, par l'heureux horoscope,
Des amis reposés sur ce songe irréel
Qui, si facilement prend l'esprit, l'enveloppe.

Vois ! pour poétiser l'avenir très brillant
Que tu vas prédire à chacun, je m'évertue
A me montrer splendide : un aspect sémillant,
D'étoiles couronnée et tout d'azur vêtue.



EUTERPE

Obéissant à mon père l'Olympien,
A côté de mes sœurs je descends au Parnasse
Pour baiser le poète et le musicien.
Ma harpe enivrera sans jamais être lasse.

Et je modulerai, pour célébrer l'amour,
Les caresses, des airs enchantés sur ma lyre
Emplissant de chansons l'édénique séjour
Où, deux à deux, la lèvre après la lèvre aspire.

Au contraire, s'il faut vous narrer la fureur
Du guerrier dont le fer acharné frappe, entaille :
Je ferai retentir le cuivre avec terreur,
Harmonisant ainsi la note à la bataille.



ÉRATO

O vous, qui redoutez des tuteurs opprimants !
Couchez-vous près de moi, loin des soucis rebelles.
Sous ma propice égide accourez vite, amants !
Becquetez-vous en paix comme mes tourterelles.

Serrés entre vos bras, rêveurs en vos baisers,
Vivez lentement les vers anacréontiques,
Jusqu'à ce que vos corps succombent, épuisés
Par les tendres ardeurs des spasmes érotiques.

Vous prîrez confondus dans un élan commun ;
Et je vous chanterai. Car quelle destinée
Aurait l'amour sans moi ? De son exquis parfum
Il ne resterait rien : tel d'une fleur fanée !





POLYMNIE

Ne voulant corriger l'avare ou le pervers ;
Inspirer la satire ; ennoblir le tragique :
Moi, je viens vous offrir le plus modeste vers,
A forme modulée, au doux rythme lyrique.

— Ne voulant pas jeter l'imagination
Dans les sciences trop vagues que rien n'atteste,
Tout simplement, et dans la plus simple action
J'enseigne à conter par le regard, par le geste.

Et, pensive, je vais, mesurant mes pas lents ;
Obéissant à mon esprit qui crée, achève ;
Pure sous ma tunique et sous mon peplum blancs,
Les yeux illuminés constamment par le rêve.



CALLIOPE

Véhément orateur ! Poète impétueux
Et grand dans les récits des choses les plus grandes !
Pour symboliser vos arts, mon majestueux
Aspect ajoute aux fleurs, aux lauriers en guirlandes.

— Orateur véhément ! tu sais que mon baiser
Possède les vertus d'un délicieux philtre.
Approche ta lèvre ; à ma bouche viens puiser
L'éloquence fougueuse où le talent se filtre.

— Aux pieds de ma statue, ô poète exalté !
Écris pour le soldat ces chants dont tu le charmes,
Quand, le glorifiant pour l'immortalité,
Tu lui fais oublier la mort devant les armes.





THALIE

Je m'appelle : Gaîté ! Venez, dansez en rond
Autour de mon autel, piédestal où la joie
Brûlant son air folâtre enjolive mon front,
Radieux sous le faix du lierre qui verdoie.

Jusqu'à l'heure où Phébus surgit des monts lointains
Pour verser sur les fleurs et leur vie et leur âme,
Durant toute la nuit assise à vos festins
Je vous apprendrai les secrets de l'épigramme;

Car je joue avec mon esprit insouciant.
— Le brodequin au pied, le masque sur la face,
Je corrige toujours les vices en riant.
Les vices sont nombreux : mon rire ne se lasse.

*
* *

MELPOMÈNE

Je t'apprendrai, génie! en de beaux vers pompeux,
A narrer les exploits de la vaillance antique.
L'aigle étend son vol et s'élève ! Eh bien ! tu peux
Laisser planer si haut ta verve poétique,

Avec l'oiseau puissant. — Ami, prends mon poignard:
C'est pour frapper l'amante adultère et le traître
Qu'un augure divin démasque tôt ou tard.
— Le sceptre pour les rois. — Et puis pour faire naître

Une démarche noble, un regard imposant,
Devant ce spectateur qui t'acclame, qui t'aime,
Chantre de l'autrefois! ô héros du présent!
Chausse enfin le cothurne et ceins le diadème.



LE POÈTE

Qu'il soit sanctifié le jour qu'illumina
Votre amour créateur, Jupiter ! Mnémosine !
Sanctifiée aussi cette flamme divine
Qui dans l'élan le plus louable nous donna

Les séduisantes Sœurs ! — Muses ! à qui l'on a
Sacrifié l'encens dont le parfum fascine !
Sans qui la Gloire encor resterait orpheline!
Je veux accompagner l'éternel hosanna

De mon harmonie aux rimes tristes ou folles
En célébrant toujours vos mystiques symboles,
Oriflammes du grand, du sublimement beau.

Donc, mon cœur ne saura jamais d'autres prières :
« Le rêve est ma patrie ; aimer, mon seul drapeau !
« Les arts sont mon idole, et leurs prêtres mes frères ! »

Chatou, 23-27 août 1891.

PEINTURE

A la jolie Élisita d'Angles.

Nous étions devant ce tableau :
... Léda, sur le gazon est nue ;
Et, fier d'aucune retenue,
Un cygne, frais, sorti de l'eau,

Se tapit le long de ses cuisses,
Allongeant, avide, son cou.
— Comme pour lui mettre un bijou,
Ses doigts effilés, sans malices,

Lui font un collier. — A des jeux
Que tous deux ils affectionnent
Également ils s'abandonnent.
— Puis ils tressaillent tous les deux...

Serrant mon bras, tu fis un signe.
Et moi, dans un soupir amer :
« O trois fois heureux Jupiter,
« Qui pus te transformer en cygne ! »

Paris, 20 novembre 1891.

POUR BÉATRIX TORRI

Tu es celle qui doit séduire!
Quelle beauté saurait conduire
Si grandiosement que toi
Ces ballets où tu te prélasses;
Où tu prodigues plus tes grâces
Qu'un amant dans son amoureux tournoi?

Bien cambrée et majestueuse
En ta gloire d'ensorceleuse,
Avec quel entraînant brio,
Devant ce public qui t'admire,
Noble, tu sais tenir la lyre
Que porte l'Apollon d'*Ascanio*!

Là, c'est l'Espagne de *Patrie*.
Par toi, superbe allégorie,
L'Espagnol se trouve flatté.
Quand le *Rêve* te fait déesse
Isanami : chacun caresse
D'être ton dieu pour une éternité.

S'agit-il de créer le *Mage*?
Il te revient en apanage
Un rôle pour toi seule écrit,...
Pour toi, délirante charmeuse!
Aussi bien, troublante, enjôleuse,
Tu sus vite nous conquérir l'esprit.

Le cœur plein de désirs, de flamme,
Partout le spectateur t'acclame
Avec ses frénétiques bis.
On aime tes lascives poses
Lorsque tu te métamorphoses,
Dedans *Faust*, en courtisane Laïs...

C'est assez pour être immortelle!
Chez l'artiste qui se rappelle,
Ton souvenir demeurera.
La Gloire, pendant que tu danses,
Le soir, brûle d'impatiences,
T'attendant aux portes de l'Opéra.

Paris, 5 décembre 1891.

L'HIVER

A Esteban Marti.

Et vive la saison
De nos bals! de nos fêtes!
Plus d'âmes inquiètes;
De la joie à foison.

L'hiver dépouille l'arbre,
Mais ouvre ces écrins
Où reposent des seins
Fermes, blancs comme un marbre.

Au milieu d'une mer
Mousseuse de dentelles,
Que les femmes sont belles!
Vive! vive l'hiver!

Paris, 18 décembre 1891.

BONNE ANNÉE

A Félicien Champsaur.

Oh ! quelle éternelle rengaine !
C'est un an qui s'en va, c'est un autre qui vient :
Un souvenir qui se rengaine ;
Un espoir qui luit, — mais on sait ce qu'il devient.

Ce souvenir nous fait bien rire
Ou verser une larme, après quelque repas :
Selon que le vin nous inspire
Ou qu'un mets écœurant ne se digère pas.

Sous la réalité s'écrase
— Car la pensée oscille au bon plaisir du vent —
L'espoir, ce monument sans base
Qu'élève le cerveau sur un sol trop mouvant.

Lorsqu'on songe à la réussite,
On craint tout ausitôt les désillusions;
Et l'espérance ne suscite
Que le bonheur douteux, noir de déceptions.

A tort notre esprit conjecture.
Un mal latent sommeille en nous, pourquoi l'aigrir?
Disons que c'est par aventure
Que nous avons souffert et fait beaucoup souffrir.

Paris, 1er janvier 1892.

REMEMBRANCE

A Albert Lubert.

J'admire son sourire et m'endors à sa voix!
— Lorsque je l'embrassai pour la première fois,
Ses baisers sur mon cœur mirent un diadème
Où brillait pour devise, en exergue : « Je t'aime! »
Je sens depuis ce jour, mon être rajeuni;
De jour en jour, depuis, l'enchantement s'achève :
Car son amour est infini
Comme les horizons d'un rêve.

... Cette femme! Ah! pourquoi l'ai-je revue un soir?
Mon œil en pleurs se ferme encor pour la revoir,
Et je laisse un instant se dessécher mes larmes.
En adoration devant ses tristes charmes,
Mon esprit se plaît qui ne pensa que pour eux.
Hélas! mon souvenir dans la douleur me plonge :
Car son amour fut vaporeux
Comme les fantômes d'un songe.

Paris, 8 janvier 1892.

FOUHSA

A Julio Serrano-Montaner.

Que j'aime mon Orientale,
La svelte et gracile Fouhsa!
La jeune fille à qui pensa
Mon cœur, lorsque l'amour s'exhale.

Cherchant le pas de ma cavale
Dans la plaine où Phœbus versa
Sa chaleur, venant par deçà
Les monts, elle attend sur la dalle

De sa terrasse, chaque soir,
Mon retour pour me recevoir,
Moi qui, seul, fais tomber ses voiles.

Jaloux et fier, j'accours joyeux,
Car semblablement aux étoiles,
De loin je vois briller ses yeux.

Paris, 21 janvier 1892.

LES GRACES

A Marcelle Lender.

Quel besoin, pour peindre tes armes,
Est-il que des doigts ravisseurs
Dérobent la beauté, les charmes,
L'élégance aux Grâces, tes sœurs?
Si leur jalousie en appelle,
Offre-toi pour le parallèle :
Et tu resteras la plus belle
Sans qu'on ne leur ait rien ôté.
— Déjà s'éclipse la divine
Et si désirable Euphrosyne,
Ta rivale chez qui domine
La resplendissante beauté.

Admire un instant son visage!
Soutiens les regards de ses yeux!

Malgré l'éclat qu'elle dégage,
Regarde-la pâlir aux cieux.
Devant la ligne régulière
Qui dessine sa face altière
Aux couleurs de rose-trémière,
Belle! demeure sans effroi.
Ridant sa physionomie
A peau lisse, à chair affermie,
Cette redoutable ennemie
Se courbe, aujourd'hui, devant toi.

— Aussi séduisante qu'un rêve
Par la plus pure nuit créé,
Parmi les « ah! » qu'elle soulève,
Voici l'enivrante Aglaé.
Est-ce pour prier qu'on la baise,
Sa bouche, semblable à la fraise?
Ses formes, ne nous en déplaise,
Invitent aux élans d'amour.
Sa chevelure est longue et blonde,
Tandis que ses seins comme une onde
Sur sa poitrine qui redonde
Étalent un exquis contour.

Quand elle se montre, pourvue
De fiers et multiples appas,
Pourrait-on supporter sa vue
Sans désir de ne l'aimer pas?

Cette main que le doigt effile ;
Ce bras s'arrondissant facile,
Pour la caresse si fertile :
Il ne te faut rien redouter ;
Car malgré la sollicitude
A prouver sa mansuétude,
Son charme nous paraît trop rude.
Sous le tien on va s'abriter.

— Puis la troisième enfin, Thalie,
Svelte, se présente à son tour.
Distinguée, elle multiplie
Ses façons de faire la cour.
Se drapant en son élégance,
D'un pas moelleux elle s'avance,
Ses airs graciles pleins d'aisance :
Devant elle on demeure fort.
Et quoique sa démarche imprime
A tout son corps la plus infime
Souplesse de la pantomime,
Des deux autres elle a le sort.

— A cette heure, s'avouant lasses,
Levant leurs regards envieux
Jusques à toi, tes sœurs, les Grâces,
Perdent ce nom délicieux.
Tiens ! elles font semblant de rire !
Mais leur jalousie au délire

Leur fait souffrir un dur martyre
Que trahit un soupir amer :
Cependant que, grande en tes poses,
Tu vis dans les apothéoses
De tes auréoles écloses,
Superbe Marcelle Lender!

Paris, 28 janvier 1892.

SOIR DE PRINTEMPS

A l'adorablement belle Élisita d'Angles.

Douce ! Faut-il t'aimer, te chanter tour à tour ?
De suite, j'obéis. — Ah ! qu'obéir me flatte ! —
Mais ne ris pas de mon amour ;
Ne te montre jamais ingrate.

... Ensemble élevons-nous, unissant nos esprits ;
Partons avidement vers l'idéal céleste.
Lorsque nos cœurs auront compris
Cette ardeur qui se manifeste

Dans les voluptueux et longs enchantements ;
Cette ardeur que le plus pur, le plus exquis rêve
Ne peut révéler aux amants :
Sans fin, sans fatigue, sans trêve,

Nous goûterons alors notre félicité.
A l'horizon, pour mieux faire éclater nos âmes,
Le bonheur longtemps souhaité
Se dessinera dans les flammes.

Ta beauté jettera d'étincelants reflets,
Que pour moi, trop jaloux égoïste, tu voiles,
Quand nous serons dans ce palais
Au parc tout ensemé d'étoiles.

Volons vers cet éden où l'on vit sans témoin,
Délaissant les soucis, les plaintes importunes.
Nos frères, nos sœurs seront loin!
Combien plus loin leurs infortunes!

Le désir nous emporte au bonheur immortel :
Suivons-le, bienheureux, sans hésiter encore.
Dirons-nous qu'il manque un autel,
Dans ce séjour, pour prier Flore?

Non; puisque, nous baisant, quand nos bras épuisés
Ne nous enlaceront plus, l'un et l'autre esclaves,
Nous baptiserons nos baisers
De noms des fleurs les plus suaves.

Et si nous rencontrons Vénus devant nos pas,
Ne pleure pas! malgré que les pleurs aient leurs charmes.
— La nuit ne donne-t-elle pas
Sa rosée en guise de larmes! —

Ne pleure pas!... mais brille auprès de son flambeau.
Pâris, qui fit ce don à sa grâce coquette,
A toi t'en décerne un plus beau :
Faire aimer, chanter le poète!

Paris, 18 mars 1892.

SONNET POUR BLANCHE MARIE

Par Apollon, enfant bénie !
Nous t'élevons sur le pavois.
Chante ! puisque ainsi tu pourvois
A ta renommée infinie.

Car ton talent que nul ne nie,
Fier devant nos nombreux envois
De fleurs, par ta suave voix,
Des fleurs fait pâlir l'harmonie.

Enchanteresse ! enchante-nous !
Là, prosternés à tes genoux,
Le regard attentif s'enflamme

Ou le cœur s'attriste : selon
Qu'en toi pleure ou se charme l'âme,
Enfant du divin Apollon !

Paris, 29 mars 1892.

ANGOISSE

A Élisita d'Angles.

« Hélas ! » lorsque j'y pense...
Ma main serrant ta main,
Te laissant, tout à coup, s'envola l'espérance ;
Et je crus que ce jour serait sans lendemain.

Le regret dans mon être
Tomba, pénible, amer.
Je n'osais même plus me murmurer « Peut-être ! » :
Tel le nocher jouet d'une orageuse mer.

Ta caresse fut brève,
Ton adieu lacrymal.
Et puis ton souvenir tortura tant mon rêve
Qu'il ne perpétuait plus qu'un horrible mal.

Et c'est depuis cette heure
Que, sans force, abattu,

Le chagrin, ce mortel parfum, en moi se fleure ;
Qu'en moi tout chant de paix et de désir s'est tu.

Ah ! mon âme est percée
Jusqu'au fond de mon cœur ;
Et la douleur cruelle au fond de ma pensée,
Triomphante, est entrée en superbe vainqueur.

J'ai senti la tristesse
Envahir mes esprits :
Indolent et pensif, je demeure sans cesse
Devant l'affliction trop tendrement surpris.

J'ai souffert, je le jure ;
Mais, dans un doux émoi,
Je n'ai pu que bénir cette affreuse torture
Qui, malgré l'abandon, parle toujours de toi.

Puis-je espérer encore ?
Et quand viendra ce jour ?
Mes yeux reverront-ils une nouvelle aurore
Auréoler ton cœur d'un renaissant amour ?

De Boulogne-sur-Mer à Paris, 13 avril 1892.

A ALBERT BRASSEUR

Or par ce temps de pessimisme,
De dégoût et de désespoir ;
Ce temps où se meurt le lyrisme
Dans les couleurs sombres d'un prisme
Qui nous montre la vie en noir ;

Or par ce temps de déchéance
De notre cœur, de notre amour :
Chaque année, à travers la France,
Ta prodigue verve ensemence
Le rire, la gaîté, l'humour.

Et ces larmes, franches ou mièvres,
Que pleurent constamment nos yeux
N'arrivent plus jusques aux lèvres,
Souriantes même en nos fièvres,
Lorsque nous t'écoutons, joyeux.

Mon cher Albert, tu sais encore
Enrailler le souci qui nuit
A notre esprit et le dévore.
Et l'on t'attend comme l'aurore
Après une orageuse nuit.

Pour rendre l'homme content, sage,
Il semble que tu viens exprès.
Et — c'est sûr — Santeul te présage,
Écrivant l'immortel adage :
Castigat ridendo mores.

Paris, 20 mai 1892.

DIRAI-JE?

A M. Alexandre Chouët.

Je t'invoque, Musset! Chantre des douleurs ! Maître,
Grand parmi les plus grands!
O toi qui sus si bien connaître
Les angoisses des cœurs souffrants!

Puisque je veux prendre la lyre
Entre mes doigts trop maladifs,
Pour soupirer mon tourment, mon délire,
Inspire-moi de tes accords plaintifs,

Toi dont la pensée et l'âme, saisies
Par le mal qui domine en dur vainqueur,
Créèrent, ô Musset ! ces douces poésies
Où, mourant, tu laissas la moitié de ton cœur!

*
* *

Elle était — le dirai-je ? — aimable, belle, tendre ;
Elle m'avait voué son amour et sa foi.
Prévenant mon désir, pressée auprès de moi,
D'elle j'obtenais tout,... plus qu'on ne peut prétendre.

En voyant — très souvent —, au milieu du jardin,
Les fleurs la saluer ; pour lui faire cortège,
Après elle, danser les papillons : dirai-je ?
Mes yeux, mon front pensifs s'illuminaient soudain.

Je bénissais le ciel qui pour ma bien-aimée
Prodigua le printemps, sa joie et ses atours,
Et fit un lit joyeux à nos folles amours,
Donnant au sol ses fleurs, sa fraîcheur embaumée.

Quand je la contemplais, dans son profond sofa
Voluptueusement enfouie, indolente,
Regardant battre sa paupière languissante,
Que de fois, sur mes pleurs, son rire triompha !

Je souriais comme elle. Alors — vous le dirai-je ? —
Je croyais, en cessant mes larmes, mes soupirs,



Qu'il manquait quelque chose à nos divins plaisirs :
Pleurer ! — L'amour sans pleurs ! évident sacrilège ! —

Lorsqu'elle demandait — oh ! ce ton qui séduit ! —
Ses bras blancs parfumés s'ouvrant avec adresse :
« Suis-je, mon seul amant ! ton unique maîtresse ? »
Dirai-je en quels transports je m'endormais, la nuit ?

Et vous dirai-je aussi que, rêvant de fêrie,
Mes rêves en faisaient la Princesse au renom
De fortune ? de gloire ? — Ou bien encor... Mais non,
Je ne dirai qu'un mot : c'est que je l'ai chérie !

... Je l'ai chérie ! Hélas ! au prix de quels regrets !
Car depuis le départ ingrat de l'infidèle,
Et quoique j'aie appris l'art d'aimer auprès d'elle :
Mon cœur n'est plus qu'un champ où germe le cyprès.

Paris, 25 juin 1892.

MUSE !

A Béatrix Torri, de l'Opéra.

— Combien de fois, jadis, quand les illusions
Dans le pays du rêve emportent la pensée,
J'ai confié mon âme à la vague, bercée
Par le futur espoir des acclamations ! —

Impatients et fous, hélas ! nous voudrions
Tout de suite épouser la Gloire, fiancée
Que chacun convoite et qui, sitôt caressée,
Fait fi de nos désirs quand nous la supplions.

Mais demain, que seront les immortels génies
S'ils n'ont su moissonner les amours infinies
Qui fleurissent les cœurs ? Ou s'ils n'ont pas chanté

La femme ensorceleuse, et divine, et cruelle ?
Donc j'atteindrai la gloire et l'immortalité,
Si je t'ai célébrée et rendue immortelle.

Paris, 7 juillet 1892.

MYOSOTIS

A Élisita d'Angles.

Belle aimée ! endors-toi. Que durant ton sommeil
Morphée amène un rêve
Où se dessinera dans l'idéal vermeil
Une image chérie, effacée et trop brève!...

— Je vois déjà ta bouche à l'apparition
Avidement sourire ;
Et tes bras animés — oh ! louable action !—
L'étreindre, obéissant à l'âme qui soupire.

Et ton âme, envolée aux vastes champs d'amour;
Bercée en cette joie
Qui l'exalte, l'émeut, l'attriste tour à tour,
Ton âme se ranime au plaisir qui la noie.

Car oublieux des maux et loin de la douleur,
Quand ton esprit repose,
Bienheureux, il te livre à ce songe enjôleur
Illuminant tes yeux sous ta paupière close. —

... Endors-toi ! Dans les feux rayonnants tu verras
Des bijoux, une table
Prête pour le festin ; et puis, offrant son bras,
Un amant, le seul qui puisse t'être agréable.

Si mon image vient s'y mêler, te poursuit ;
Si jalouse, elle crève
Le voile de bonheur dont te revêt la nuit :
Que longtemps le réveil vive encor dans le rêve.

Asnières, 15 août 1892.

LAWN-TENNIS

A M. Eugène Chassaing.

Avant de saisir sa raquette,
La jeune fille élégamment
— Telle à l'attente de l'amant ! —
S'ajuste, s'étire et s'enquête

Si sa robe, si sa jaquette
Serrent sa taille étroitement ;
Si son chapeau, de ton charmant,
Sied bien sans la faire coquette.

... Plus qu'un coup de doigt léger, fin,
Exquis !... La voilà prête enfin.
Puis, jouant d'une main frivole,

Elle crie un « reçois ! » moqueur,
Tandis que vers son cousin vole
Sa balle inhabile et... son cœur.

Paris, 25 septembre 1892.

RYTHME

A la belle Béatrix Torri.

Que ne puis-je décrire
Mes désirs de vouloir,
Quand tu savais faire valoir
Si bien ton langoureux sourire!

A ton refus d'amour,
Tout mon esprit se voile
Et s'efface comme l'étoile
Devant l'aurore, au point du jour.

*
* *

Pourquoi, dis-moi, pourquoi ma belle !
Veux-tu que, triste pèlerin,
Auprès de ton âme cruelle,
S'envole mon espoir vers l'empire divin?



Si tu m'avais appris par ta tendresse
Comment je dois aimer,
Peut-être pour charmer
Ton cœur, ma verve serait sans faiblesse.

Dans l'amour où nous apportons
La vigueur pleine de surprises,
Je dirais tes grâces exquises,
Fier, enchanté, sur tous les tons.

Mais, volage, au lieu de te plaire
Aux feux que tu mis à mon cœur ;
Mais non pas m'être tutélaire,
Ton bras me repoussa, ton regard fut moqueur.

Mes peines, mon chagrin et ma souffrance
Se contraignent sans pleurs,
Comparables aux fleurs
Alors que le char de Vesper s'avance.

... Présomption ! Je suis surpris ;
La patience me torture.
Ah ! prends pitié de ma blessure :
Viens ! viens ! Je te veux à grands cris !

*
* *

Jour et nuit, à chaque heure,
J'irai dorénavant
Clamer ma plainte au vent
Qui, comme toi, rit lorsqu'on pleure :

« Douleur ! Douleur ! Douleur !
« Quintessence que l'âme
« Distille de la fleur
« Éclose en l'amoureuse flamme... ! »

Paris, 25 octobre 1892.

POUR ADSINNA M...

Le vide envelopppe mon âme;
La souffrance fige mon cœur.
Comme une subtile liqueur,
En moi se filtre, puis s'enflamme
De mes afflictions l'insupportable chœur.

Comment t'exprimer mes tortures,
Depuis que je me vois si seul ?
Semblable à celle d'un aïeul,
Ma tête penche. Les tentures
Qui m'entourent me sont un lugubre linceul.

Je veux demeurer dans l'extase !
Mais mon esprit ne peut tenir
Ton image et la définir.
Tout m'abandonne, tout m'écrase;
Je pleure en rappelant un vague souvenir.

Bien en vain je me remémore
Nos plus exquises voluptés ;
Et ces moments tant souhaités
Où, dans les nuits, brillait l'aurore
Pour l'accomplissement de nos vœux enchantés.

Je me remémore tes charmes
Sans y trouver aucun secours ;
Et, ce que furent nos amours,
Ne fait qu'alimenter mes larmes.
Toujours souffrir, hélas ! souffrir toujours, toujours !

Souffrant, combien je voudrais faire
Une blessure sur ton cou !
Car, sans jamais en être soû,
Je sucerais par cette artère
Ton amour et ta vie, en un désir de fou.

Une blessure ! Oh ! non ! Pardonne !
Non, non, je ne puis y songer.
Au contraire d'un pas léger
J'accourrai, cruelle mignonne !
Si sur toi menaçait le plus petit danger.

Vis heureuse, souris,... quand même
Loin de moi! Je sais que demain,
M'embrassant, caressant ma main,
Tu soupireras : « Oui, je t'aime ! »
Ton cœur si généreux ne peut être inhumain.

Adoucis, calme ma tristesse;
Cesse de me martyriser.
Sur ma bouche viens déposer,
O la plus aimante maîtresse!
Voluptueusement, ton enivrant baiser!

Paris, 24 novembre 1892.

BONHEUR..... ÉVANOUI !

A la baronne Ida de Saint-B...

Jeu ! soleil ! fleurs ! et mer !
O baisers de maîtresse !
Qu'est-ce donc que l'hiver ?
Puisque tout ici nous caresse.

— Dans la vague je vois
Ta chevelure blonde ;
Je reconnais ta voix
Au murmure si doux de l'onde

Sifflant dans le nerprun
Et dans le buis, la brise
M'apporte ton parfum.
De toi, tout mon être se grise.

Ébloui, par le flot
Qui miroite, mon rêve
Vers toi vole aussitôt ;
Jusqu'à toi le désir m'élève.

Mais, comme à l'horizon
S'éclaire ton image
Embrumant ma raison,
Je ne crois qu'à quelque mirage.

... Ce songe, enlumineur
De mon âme insensée,
S'est éteint. Quel bonheur
Demeure-t-il en ma pensée ?...

Terrasse de Monte-Carlo, 21 février 1893.

PIEGE

A toi, chère..., qui te reconnaîtras.

J'ai fait semblant d'aimer
Afin de séduire ton âme.
— Ce jeu n'était rien moins qu'infâme :
Je dois le confirmer. —

Tu répondais si tendre
A mon baiser insoucieux,
Que, comme un fat ambitieux,
Je suis venu me prendre.

Trop grisante liqueur,
L'amour m'a versé son ivresse
Lorsque je t'appelais : « maîtresse ! »
Tout en feignant mon cœur.

Pris à mon propre piège,
Mon tourment me fera mourir
Si tu ne viens me secourir.
Oh ! la douleur m'assiège !

Oui, j'ai vu s'allumer,
A ces jeux, mon ardente flamme.
Tu possèdes toute mon âme
Qui fit semblant d'aimer.

Paris, 29 avril 1893.

PA-HOS ET ZU'ELLA

LÉGENDE EN VERS

féerico-amoroso-dramatico-idyllico-lyrico-apocalyptique.

Si suave Sarah Bernhardt!
T'aimant, de tout cœur, je dédie,
Gravés sur un riche brocart,
Ces vers, très fous, à ton génie,
Sublime prêtresse de l'art!

N. B. — Dans la lecture de cette dédicace, le lecteur peut intervertir l'ordre des vers comme il lui plaira; le sens n'en sera nullement altéré. — Le 1er vers peut devenir le 2e, le 3e, etc.; il en est de même de chacun des autres.

PERSONNAGES

PA-HOS, jeune roi de Vénusie.
KORMEUX, seigneur de Wlœça-la-Magnifique, vassal de Pa-Hos.
NIOURR, fils de Kormeux, fiancé à Zu'ella.
LE FAUCONNIER du roi.

LE GRAND VENEUR du roi.
L'EUNUQUE-CHEF du sérail royal.
L'INTENDANT du palais royal.
LE GÉNÉRALISSIME des armées vénusiennes.
UN DEVIN.
UN ARBALÊTRIER.
UN PARLEMENTAIRE.

ZU'ELLA, jeune fille orpheline, nièce de Kormeux, destinée à Niourr.
XÉROÉ, confidente de Zu'ella.
UNE SORCIÈRE.

MIMES

DANSEURS ET DANSEUSES

GUERRIERS ET CHASSEURS. VÉNUSIENS ET VÉNUSIENNES

SERVITEURS DE KORMEUX

ALMÉES ET ESCLAVES

L'action se passe dans un pays imaginaire mais édéen, en l'année où fut le plus florissant l'amour.

Toute la lecture durant, le lecteur entendra dans son imagination une musique céleste et angélique d'instruments aux sons plus doux, plus harmonieux et plus enivrants que ceux de la harpe.

PROLOGUE

Sur un mont Sinaï quelconque.

ORCHESTRE D'INSTRUMENTS MÉLODIEUX

Les accords de cette musique expriment les sentiments suivants.

Sur le luth aux fils d'or que caresse l'amant ;
Dont les sons enchanteurs à notre âme, frappée,
Révèlent l'au-delà, j'entonne l'épopée
De ces deux amoureux qui perdent en aimant :

L'une, sa jeunesse et l'illusion qui ment
Même à cet âge où l'on cause avec la poupée ;
Cet autre, son pouvoir, sa courageuse épée
Close au fourreau, tandis que son trône est fumant.

— Bouillonnez, vastes mers ! Toi, feu du ciel, dévore !
Terre, lamente-toi ! Ce n'est assez encore !
O vous, qui pour l'amour avez la même foi,

Puisqu'il est des douleurs que le Destin n'efface,
Pleurez de tous vos yeux ! Soleil, obscurcis-toi !
Lucine ! Éros ! Vénus ! Pan ! voilez-vous la face !

SCÈNE I

La place Royale devant le palais de Pa-Hos.

CHŒUR DES VÉNUSIENS ET DES VÉNUSIENNES

Vive le roi!
Vive le roi!
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours votre foi
Égale sa magnificence.
Vive! Vive le roi!

CHŒUR DES VÉNUSIENNES

Pour qu'il nous donne une maîtresse
En tout digne de lui,
Invoquons aujourd'hui
Junon, la plus chère déesse
A qui la nubile s'adresse.

Le roi
A notre foi,
Vive! Vive le roi!

CHŒUR DES VÉNUSIENS

Il nous habitue à la guerre
En exerçant nos corps
Endoloris, mais forts.
Il vient de commander naguère
La chasse à courre pour nous plaire.
Le roi
A notre foi,
Vive! Vive le roi!

CHŒUR DES VÉNUSIENS ET DES VÉNUSIENNES

Vive le roi!
Vive le roi!
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.

PA-HOS

Apparaissant sur le perron du palais.

C'est pour remercier aussi, mes chers amis,
Qu'au front on porte une couronne,
Et non pour commander sans cesse à des soumis

Qu'un droit de naissance nous donne.

« Merci ! » dit une voix, plutôt que « je le veux ! »
Au fond de notre âme si fière.
Et mon cœur est en joie ! entendant tous vos vœux
Et votre fervente prière.

Ensemble nous prendrons bientôt le gantelet.
Oui, mais avant d'aller soumettre
Un rebelle vassal qui fait sur son sujet
Peser le joug d'un trop dur maître,

Qu'on selle mon coursier le plus rapide au cerf.
Courons dans les forêts prochaines
Du valeureux Kormeux, mon plus fidèle serf,
Chasser à l'ombre des grands chênes.

CHŒUR DES VÉNUSIENS ET DES VÉNUSIENNES

Vive le roi !
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence.
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.
Vive ! Vive le roi !

PA-HOS

Par la châsse
Aux ornements tout d'or de mon patron Éros!
Nul que moi ne sera plus fortuné héros
De la chasse.

Quant à vous,
Les dieux vous entendront, mes sœurs Vénusiennes !
Devant Junon, Vénus, j'ai chanté des antiennes
A genoux.

Allons, vite!
Grand Veneur, prends ton cor et sonne l'hallali.
... J'aime ce son!... Le cerf déjà s'est amolli
Dans son gîte.

CHŒUR DES VÉNUSIENS ET DES VÉNUSIENNES

Vive le roi!
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.
Vive! Vive le roi!

SCÈNE II

Le boudoir de Zu'ella
dans le château de Kormeux.

ZU'ELLA

Étendue sur un sofa, en face d'une psyché. — A Xéroé.

Parfume mes cheveux de nard, de cinnamome !
A parer ta maîtresse occupe ton grand soin.
Prends le plus pur flacon; de sa liqueur embaume
Mes épaules, mon cou de myrrhe et de benjoin.

Répands sur tout mon corps et du lait et de l'ambre;
Et de l'huile affinant, assouplissant la chair.
Oins enfin... Mais pourquoi ? si je dois dans ma chambre
Toujours languir en vain d'un amant doux et cher !

XÉROÉ

... Encore cette fleur : c'est une pimprenelle
Offerte par Niourr demandant votre foi.
Quand il vous la donna, son amour mit en elle
Sa prière d'espoir ; elle dit : « Aimez-moi ! »

ZU'ELLA

Peines de cœur ! il faut que celui qui me prie
Soit Niourr !

XÉROÉ

Cette fleur et son allégorie
Ne flattent-elles pas votre nom, votre sang?
Niourr est grand seigneur.

ZU'ELLA

Et qu'importe le rang !

Alors qu'on est enfant, notre rêve s'enflamme
Et nous fait entrevoir le plus bel amoureux.
Dans cette poésie on se plaît, on se pâme.
Bientôt le fiancé saisit, remplit notre âme ;
L'un l'autre on se possède. Enfin ! on vit heureux.

Puis, certain jour, on voit tout à coup apparaître
Un époux, par raison. On pleure, on se défend :
« Cet homme était déjà vieux en me voyant naître ! »

A peine est-on sa femme, il devient notre maître.
... Ce n'est pas ce seigneur que je rêvais, enfant.

XÉROÉ

A part.

Hélas! elle a raison.

Haut.

Consolez-vous, maîtresse!
Mieux que l'autre souvent la vieille main caresse.

ZU'ELLA

Tu penses à Niourr! Pourquoi de tels conseils?

XÉROÉ

Ils sont sensés.

A part.

Pardon d'en donner de pareils,
O Vénus! — Son air dur, moi-même m'effarouche.

ZU'ELLA

Que sera son baiser? Combien froide sa couche?

XÉROÉ

A celui que l'on aime, on ne doit pas mentir.
La chose est monstrueuse; autant le repentir
Qui ronge notre cœur, après telle infamie.

ZU'ELLA

Ma bonne Xéroé! Tu regrettes, amie,
De m'avoir conseillé cet homme pour époux.

XÉROÉ

Je vous baise la main, mes conseils furent fous.

ZU'ELLA

Ma bonne Xéroé! je souffre,... sans remède!

XÉROÉ

Priez Junon.

ZU'ELLA

Crois-tu que la Déesse m'aide?
Si nul ne me délivre, hélas! hélas! bientôt
Niourr m'épousera!

XÉROÉ

Non; nous fuirons plutôt.

ZU'ELLA

Où? Kormeux est puissant.

XÉROÉ

Loin,... au bout de la terre!
Sur les mers! dans les cieux!—Tâchez de vous distraire.

ZU'ELLA

Rêveuse.

Pour guérir mon souci
Cruel, sortons d'ici.
Déjà l'herbe naissante

Enverdit l'horizon ;
Frissonne le gazon
Se frôlant à la plante.

Écoute, c'est l'oiseau.
Sur le bord du ruisseau
Il vient faire toilette.
Pour avoir son baiser.
On voit se disposer
La fleur, fraîche, coquette.

Et dans le boulingrin
Le seul dieu souverain,
Grand, Cupidon s'applique
A sa flèche, à son arc.
Combien j'aime ton parc,
Wlœça-la-Magnifique !

SCÈNE III

Un site enchanté
dans les forêts de Wlœça-la-Magnifique.

PA-HOS

Arrivant suivi des chasseurs.

C'est bien, Diane ! Azor! Très bien, le Loup ! Faisan!
Venez, que l'on vous flatte. Et toi, mon alezan,
Tu portes dignement mes armes, ma livrée.
Hennis d'orgueil, de joie.

Le cor sonne la curée.

LE GRAND VENEUR

On sonne la curée,
Prince! laissez les chiens.

PA-HOS

Attends un peu. Holà!
Je veux les caresser.

LE GRAND VENEUR

Nul n'ordonne à ceux-là.
Un sujet obéit ; a, pour le fouet, ses fibres
Souples, s'il plaît au roi : quant aux chiens, ils sont libres.

PA-HOS

... Où se dirigeait-il ? — Zeus ! un cerf si cornu !

LE FAUCONNIER

Plus que le Grand Veneur !

LE GRAND VENEUR

Fauconnier !

LE FAUCONNIER

C'est connu,
Tais-toi. —

PA-HOS

Si beau !

LE GRAND VENEUR

Sitôt qu'on le voit, on s'apprête
A mener sous les coups, roi, de votre arbalète
L'animal au jarret rapide, dont les sauts
Distançaient nos meilleurs chiens. Vers vous...

PA-HOS

Triples sots !

Vous manquez le gibier pour plaire à votre prince !
Que ne m'appeliez-vous, s'il fallait que je vinsse
Pour l'abattre moi-même avec mon arc adroit?
Par où s'est-il sauvé ?

LE FAUCONNIER

Par ce sentier étroit.
Au détour du bosquet, il a pris à sa guise.

PA-HOS

Rien n'étonne. Parbleu! devant votre bêtise
Il pouvait gambader ; se mirer à son gré
Dans l'eau que son museau sillonnait, altéré.

LE GRAND VENEUR

Maître! lancerons-nous les chiens à sa poursuite?

PA-HOS

Non ; je suis fatigué. Je me repose. Ensuite,
Dirigeant mes pas vers le château de Kormeux,
J'irai boire chez lui de ce vin si fameux,
Qui chante en pétillant le soleil vivifique.
Dépêche quelqu'un à Wlœça-la-Magnifique.
— J'ai sommeil.

LE FAUCONNIER

Prince, ici, vous pourrez vous coucher.

PA-HOS

Sous le soleil ardent ?

LE FAUCONNIER

Au pied de ce rocher,
L'ombre entretient le frais. Bénissez la nature !
Cette source, ces fleurs, ces coussins de verdure :
Elle prépara tout, ô bienfaisante main !
Des oiseaux viennent là vous enchanter.

PA-HOS

Demain,
A Pan, j'immolerai deux veaux, une génisse.
Sur son autel, avant que le temps la jaunisse,
Je sèmerai la feuille ombrageant mes forêts.

LE GRAND VENEUR

Aux chasseurs.

Laissons-le. — Quand le cor sonnera, soyez prêts.

Ils s'éloignent. — Pa-Hos, resté seul, se couche.

PA-HOS

S'endormant peu à peu.

Dormons. — De nouveau ma pensée
Va monter vers l'Éden
Pour chercher une fiancée.
Berce-la, doux Hymen !

Escorté de toutes les grâces,
Conduis-la, dieu Sommeil !
Je prie, afin que tu l'enchâsses
Dans un rayon vermeil,

Phœbus de prendre à son aurore
 Son plus brillant regard :
Celui dont le matin décore
 L'horizon avec art.

Fais-lui comprendre les délices
 Du baiser, ce saint don
Qui prélude à tes sacrifices,
 Vénéré Cupidon !

Flore ! vide tes éventaires.
 Toi, Vénus ! donne-lui
La suivante que tu préfères
 Comme constant appui.

Très heureux qu'elle apprenne à lire,
 Nymphes ! dans vos séjours :
Dites-lui les chants, le délire,
 De vos folles amours.

Pour faire germer tous les charmes
 Du désir triomphant,
Lucine ! arrose-la des larmes
 Des époux sans enfant.

Il dort. — Entrent Zu'ella et Xéroé.

XÉROÉ

... Oui. Quand le chevalier entra chez sa maîtresse,...

ZU'ELLA

Laissant échapper un oiseau qu'elle tenait prisonnier.

— Mais tu ne m'as pas dit si son âme en détresse
L'avait, seule, conduit. —

XÉROÉ

...se jetant à genoux...

ZU'ELLA

Apercevant Pa-Hos, couché.

O ciel! le beau seigneur! Sauvons-nous! sauvons-nous!
Si Niourr me voyait!

XÉROÉ

Demeurons, au contraire.

ZU'ELLA

— Regarde! A-t-il l'air bon, lui!

XÉROÉ

Pour vous satisfaire,
Je finirai mon conte, assises près de lui.

ZU'ELLA

Laissons là cette histoire; elle m'est un ennui.

XÉROÉ

C'est bien; je me tairai pour laisser votre flamme

Suivre son cours. — Tantôt pour amuser madame,
Pour son caprice, en bon serviteur dévoué,
Je me mettais en quatre...

ZU'ELLA

O chère Xéroé !
Pourquoi me blâmes-tu? Toujours soumise et tendre,
Dans mes plaintes, dis-moi, t'aurais-je fait entendre
Quelque mot discordant, quelque reproche amer ?
A ton attachement précieux et si cher,
Aurais-je répondu par certain témoignage
— Toi, douce! — te blessant?

XÉROÉ

Cet accent me soulage.
Et je suis très flattée, à présent que je vois
Se donner ce cœur qui se forma sous ma voix.
Aux accents de l'amour, votre âme se réveille
Qui dormait, ignorant la divine merveille !
Écoutez-le, ce cœur, s'il repousse Niourr
Pour un époux chéri, digne de votre amour.
Maîtresse! embrassez-moi ; je me sens plus heureuse!
Votre tristesse enfin, jusqu'ici douloureuse,
Se change en ce moment en beau rayon d'espoir.

ZU'ELLA

Pourquoi cette gaîté! Dois-je m'en émouvoir?
Ce changement subit que je lis sur toi-même,
Me rend contente. Mais, c'est peut-être un blasphème

Que cet amour ! Hélas ! il blesse la vertu !

XÉROÉ

O naïveté pure ! Aimez !

ZU'ELLA

Le connais-tu?
— Il est puissant : autour du cou, vois cet insigne !

XÉROÉ

Il est digne de vous et vous en êtes digne.

A part.

Je ne puis pourtant pas jeter le désarroi
Dans son esprit, en lui disant : « C'est notre roi
« Pa-Hos, le suzerain de votre oncle. Il commande
« Cette contrée ! »

Haut.

Aimez !

ZU'ELLA

Par nulle réprimande
On ne fera rougir mon front? pleurer mes yeux ?

XÉROÉ

Ni votre amant Niourr, ni votre oncle Kormeux
Ne voudront s'opposer, si ce seigneur lui-même
Répond à votre flamme en soupirant : « Je t'aime ! »

A part.

Ah ! bien ! ma foi, tant pis si je lui mens. Mentir
Dans pareil cas n'a pas besoin de repentir.

Haut.

Près de lui je vous laisse un instant toute seule.
Cueillez quelques bouquets, près du lac, dans l'éteule.

ZU'ELLA

Reste; je sens déjà la peur me dominer.

XÉROÉ

Courage! enfant! Je suis là, sans trop m'éloigner.

Xéroé se retire. — Zu'ella cueille des fleurs; puis vient s'agenouiller près de Pa-Hos.

ZU'ELLA

Tressant des guirlandes dont elle entoure Pa-Hos qu'elle contemple.

O délices inexprimables!
N'ayant jamais su que des fables,
Mes paroles sont incapables
De manifester tendrement
Ce que je ressens à cette heure,
Et cette ardeur intérieure
Qui me dévore. Or je demeure
Muette devant cet amant!

Cieux! quel mystérieux empire!
Tout ce que je ne puis lui dire,
Peut-être saurait-il le lire
Sur mon visage extasié.
Oui, mais, hélas! par quelle feinte
L'éveiller? Sa beauté! ma crainte!

La candeur, sur son front empreinte!
A mes yeux l'ont déifié.

O bonheur! mon esprit se pâme.
Seule, descendant en mon âme,
Je célébrerai cette flamme,
Le poétisant à mon cœur.
Et le souvenir, qui devance
Sans cesse chaque jouissance,
Enchantera mon innocence
Plus qu'une grisante liqueur!

Elle s'éloigne, à reculons, en l'aspergeant des dernières fleurs.

XÉROÉ

Accourant.

Voici Niourr, maîtresse! Et son cheval disperse
La poussière au vent.

ZU'ELLA

Troublée.

Eh bien?

XÉROÉ

L'entraînant.

Par cette traverse,
Nous gagnerons le parc tout aussitôt que lui.

Elles s'enfuient précipitamment. — Dans le lointain passent Kormeux et Niourr avec des cavaliers, à leur suite.

PA-HOS

Se réveillant.

Ce songe était si beau ! Trop vite il s'est enfui.
On aurait dit des fleurs !... Puis, une jeune fille !...
Puis, son œil ! plus ardent qu'un rayon qui scintille...

Il tombe tout à coup en extase en s'apercevant qu'il est entouré de fleurs.

Ce rêve serait-il une réalité ?
Ah ! je deviens fou si je songe
Qu'en mon règne, où tout est mensonge,
Ce que mon rêve a vu s'est mû, s'est agité.

... Pourquoi me leurrer, trop douce béatitude ?
Non, au songe rien n'est pareil,
Puisqu'il procède du sommeil
Qui, lui, pour patrie, a la vaste solitude.

Il sonne du cor.

Mes amis, accourez !

Aux chasseurs accourus.

Subitement épris...

LE FAUCONNIER

Quelque songe vient-il d'agiter vos esprits ?
Au trouble, à cette voix, chacun de nous devine
Une apparition.

PA-HOS

Ou terrestre ou divine,
Je me mourrai d'amour pour elle!

LE GRAND VENEUR

Quel arrêt!

PA-HOS

Elle est belle et jolie! agréable à souhait!
Elle est délicieuse! et plus! enchanteresse!

CHŒUR DES CHASSEURS

Nous jurons que bientôt tu l'auras pour maîtresse!

PA-HOS

Ah! dans quel doux émoi
Mon rêve se révèle?
— Comme une colombelle,
Elle planait sur moi.

CHŒUR DES CHASSEURS

La jeune fille est belle!

PA-HOS

C'est assez d'un aussi beau
Songe, à l'âme ensevelie
En pleine mélancolie
— Ce profond et noir tombeau!

CHŒUR DES CHASSEURS

La jeune fille est jolie!



PA-HOS

Je contemplais, fermant les yeux,
L'image pure, inaltérable,
Prise par cette fée affable
Venue auprès de moi, des cieux.

CHŒUR DES CHASSEURS

La jeune fille est agréable !

PA-HOS

C'est l'idole de ma piété,
Désormais la plus religieuse.

S'extasiant devant une vision imaginaire.

— Elle revient !... et conduit, rieuse,
Mon esprit qui l'adore, emporté.

CHŒUR DES CHASSEURS

La jeune fille est délicieuse !

PA-HOS

Là !... regardez !... Elle sort de l'étang !

Revenant à lui.

Je jure que si toute autre maîtresse
Entre dans mon lit royal, me caresse,
Périra ma lignée avec mon sang.

CHŒUR DES CHASSEURS

Et la jeune fille est enchanteresse !

SCÈNE IV

Une superbe citerne
en maçonnerie de mosaïque, décorant
le rond-point du parc de
Wlæça-la-Magnifique.

KORMEUX

Arrivant avec son fils, au trot de leurs montures. —
Aux laquais, en leur donnant les chevaux.

Ils sont tout en sueur. Menez-les vivement
A l'écurie.

A Niourr.

Et nous, demeurons un moment.
Mon fils, cette chaleur vous saisit, vous consterne.

NIOURR

Voici des nèfles, l'eau fraîche de la citerne,
L'ombre des grands palmiers. Pour nous sécher le front,
Le large eucalyptus, l'oxalis offriront
La feuille où pend encor la goutte de rosée.



KORMEUX

O calme ! la fatigue est vite reposée.

S'asseyant à l'ombre, il continue une conversation interrompue.

— ... Son père, mon cousin, dit, quand il appela
« Le tabellion, en désignant Zu'ella :
« Mes esclaves, mes biens, mon or, font une somme
« Immense. Mon enfant pourra l'offrir à l'homme
« Que choisira son cœur à l'âge de l'amour. »
Or, cet âge est venu — l'as-tu compris ? Niourr ! —
Où commence à parler le cœur de ta cousine.

NIOURR

Oui, depuis bien longtemps déjà je le devine :
Ses feux impatients demandent à haut cri
Le charme des baisers, les douceurs du mari.

KORMEUX

Que ne lui parles-tu d'une voix plus sincère ?

NIOURR

J'adoucis, j'attendris mes accents, ô mon père !
Mais, troublée, en extase, elle n'écoute pas.

KORMEUX

Ton idée est muette auprès de ses appas ?
Rien ne la fait vibrer quand tu lui dis : « Je t'aime ! »
Embrasse-la.

NIOURR

J'essaie, elle me fuit quand même ;

Car j'ignore comment on peut être charmeur.
Le fer et le combat mettent en bonne humeur
Mon esprit, lui faisant briller quelque espérance ;
Quant à l'amour, mon père...

KORMEUX

Oui, dans l'indifférence
Il laisse ton cerveau. Je le comprends très bien.
Attache ta pensée à son or, à son bien,
Alors qu'à Zu'ella tu déclares ta flamme.
Si, partageant tes feux, elle devient ta femme,
Ton pouvoir, ô mon fils ! ce jour, fera de toi
Un chef plus redouté que Pa-Hos, notre roi.
— Là, je la vois venir. Demeure ; et de près d'elle
Éloigne Xéroé.

Il s'en va.

NIOURR

Par Mars ! soyons fidèle,
S'il m'est possible, à la recommandation
De mon père. D'abord, sans plus d'attention,
Laissons-la s'approcher. J'entends constamment dire
Ce proverbe trop vrai : « Lorsqu'un jeune homme aspire
« A devenir époux, fût-il un fiancé !
« La femme le fuira s'il se montre empressé. »
Très aisément ce fait en mon esprit s'explique,
Car, renversant le rôle, on a même réplique.
Le fruit qui s'offre à nous est toujours le moins bon,
Parce qu'on peut l'avoir sans peine, pense-t-on ;
Puis l'on trouve gâté cet autre que l'on cueille

En blessant ses mains à l'épine, sous la feuille.
— Deviendrais-tu recueil d'apophtegmes, Niourr!
Pour parler de la sorte? Ou bien est-ce l'amour
Qui t'inspire à présent? Au lieu de quelque injure
Constante envers les dieux ou contre la nature,
Saurais-je donc parler sans maudire le ciel?
Ma bouche se met-elle à distiller du miel?
Auprès de Zu'ella, j'aurais gagné mes causes,
Si j'avais toujours su déclamer de ces choses.
— J'ai promis à mon père ; allons faisons ma cour.
Oublions un instant, armes, clairon, tambour,
Pour emprunter d'Éros cette langue... divine,
A laquelle, dit-on, la femme se fascine.
Comme un autre ne puis-je user d'une voix d'or?
Foudres de Jupiter!... Bon, je blasphème encor.
— Malgré ses plus grands biens, composer une idylle
Avec Zu'ella, par Mars! ce n'est pas facile.

Il s'avance des jardiniers qui travaillent. — Zu'ella apparaît, appuyée sur Xéroé.

XÉROÉ

Que vous disais-je? Nous arrivons aussitôt
Que votre fiancé.

ZU'ELLA

Ne prononce si haut
Ce titre qu'à Niourr obligeamment je donne.

XÉROÉ

Ah! vous aimez l'autre?

ZU'ELLA

Oui. Mais l'espoir m'abandonne
Qui, là-bas, un moment, a souri dans mon cœur.
Ce cavalier ! Déjà je le sentais vainqueur
De mon amour, m'ayant déjà transporté l'âme !
... Mensonge !

XÉROÉ

Pourquoi donc ?

ZU'ELLA

Mensonge !

XÉROÉ

Votre flamme
Peut, pour cet amoureux, s'aviver librement.

ZU'ELLA

Eh ! le retrouverai-je ?

XÉROÉ

Aimez ! Aimez ! L'amant,
Pour nous le rendre, tout se met de la partie :
L'occasion, les Dieux. Sans en être avertie,
Tout à coup, près de vous, vous le verrez surgir.

NIOURR

S'emportant contre les jardiniers.

Nom de Vulcain !

XÉROÉ

A Zu'ella absorbée.

Niourr ! Entendez-le mugir !

ZU'ELLA

Ah! que mon âme souffre!
Combien dans mon cœur, plein
De torturant chagrin,
Une vive douleur s'engouffre!
L'ai-je assez avoué ?
Xéroé! Xéroé!

XÉROÉ

Votre esprit en détresse
Erre en des oasis.
— Par quel méchant Daphnis,
Vous apprendrez l'amour, maîtresse!
Malheureuse Chloé!

ZU'ELLA

Xéroé! Xéroé!

NIOURR

Furieux contre les jardiniers qui n'ont pas compris quelque chose qu'il leur a expliqué.

Que les vents de la plaine emportent loin les cendres
De mes aïeux!

XÉROÉ

A Zu'ella, avec ironie.

Les cœurs, réputés les plus tendres,

N'invoqueraient les cieux plus admirablement.

ZU'ELLA

Au lieu de te moquer, plains-moi d'un tel amant.

Niourr, tâchant de prendre un air souriant, s'avance vers elle.

XÉROÉ

Voyons s'il vous tiendra longtemps pareil langage.

NIOURR

Empressé et gauche.

Ma chère Zu'ella, vous me cherchiez, je gage.

XÉROÉ

Bas à Zu'ella.

Répondez toujours oui ; ça lui fera plaisir.

ZU'ELLA

A part.

Donnez-moi de l'audace, ô Dieux ! pour lui mentir.

Haut.

Je venais, Monseigneur ! pressée, à la rencontre...
Pour... Je...

XÉROÉ

Vivement, voyant que Zu'ella s'embrouille.

Mon maître, cet empressement vous montre
Ce que ce jeune cœur a ressenti pour vous.

NIOURR

S'efforçant d'être gracieux.

C'est bien, ma Zu'ella ! Je suis touché,... jaloux...



XÉROÉ

Bas à Zu'ella.

Qu'on me pende, ô Vénus ! s'il finit cette phrase.

NIOURR

Bredouillant.

Oui, jaloux,... touché...

XÉROÉ

Vous la voyez en extase,
Mon doux seigneur ! devant votre admiration.

NIOURR

Cherchant autour de lui.

Que le culte des Dieux soit en aversion !
Où sont les chiens ?

Il s'éloigne, sifflant et appelant d'une voix colérique ses chiens qu'il menace, imaginairement, de sa cravache.

XÉROÉ

Voilà sa façon — peu commune —
De vous faire la cour.

ZU'ELLA

Ah ! Xéroé !

XÉROÉ

La lune
Elle-même tairait son sourire narquois
Devant cet amoureux, puisant dans son carquois

Garni, bourré de si touchantes épithètes.
— Ah ! certes ! l'autre était bien plus beau !

ZU'ELLA

Tu t'entêtes
A vouloir, Xéroé, faire dans mon esprit
Revivre cet absent ?

XÉROÉ

Comme narrant un songe.

... Là, tenez, il vous rit.
Vers vous il tend ses bras, ô maîtresse. Il me semble
Que, aspirant au baiser, il vous invite, ensemble,
A goûter le bonheur en foulant le gazon.
... Vous l'évitez, ingrate ! il fuit à l'horizon !

ZU'ELLA

Que la chose est trompeuse ! Qu'importe la décrire ?
Le désir enchanteur ne nous ferait que rire
Si, pour l'accomplir, il suffisait de vouloir.
— De ce côté quelqu'un vient.

XÉROÉ

En effet, un loir
Se sauve, apeuré.

ZU'ELLA

C'est quelque retardataire
Faisant suite à Kormeux. La fatigue l'atterre
Et la chaleur l'accable. Il ne peut plus marcher.

Montrant.

Derrière ce buisson.

XÉROÉ

Holà ! monsieur l'archer !
Où donc votre coursier... ?

ZU'ELLA

C'est une mendiante.

UNE SORCIÈRE

Se traînant difficilement.

Je ne retrouve plus l'arbre qui m'oriente.
— Je suis égarée en ces lieux ; pardonnez-moi ! —
On l'a coupé sans doute ; il était vieux. Ma foi !
Si nous durions toujours nous ferions triste mine.
Ainsi que je le dis, moi-même je termine
Péniblement mon temps ; et, pour ça, tends la main.
Bonnes dames, pardon ! je passe mon chemin.

ZU'ELLA

Lui donnant une pièce d'or.

Prenez.

LA SORCIÈRE

De l'or ! Ce n'est pas aumône commune.
Je voudrais vous apprendre une bonne fortune.

Elle lui prend la main gauche, la lui baise, et puis en étudie attentivement les lignes.

Votre avenir est bon. Voici ce que je vois.

— Oiseaux! de votre chant accompagnez ma voix. —

Le ciel, quand il se dore,
N'est pas plus triomphant,
Radié par l'aurore.
Vous êtes riche, enfant!
Sans vous l'avoir appris un prince vous adore!

Vous pourrez le chérir,
Franchement, sans scrupule.
... Vous pleurez? Le désir,
Comme la peine, brûle.
Ne sut jamais aimer qui ne sut pas souffrir!

Je vous jure, sur l'âme:
Le ciel, en des mots vrais,
Par ma bouche qu'on blâme
Souvent, dit ses décrets.
C'est un roi qui vous aime et vous êtes sa femme.

NIOURR

Arrivé sans être vu, ayant entendu la dernière strophe.

Sauve-toi, misérable!

LA SORCIÈRE

Se jetant aux genoux de Niourr.

Ah! maître!

NIOURR

La repoussant du pied.

Vivement.

ZU'ELLA

Implorante.

Monseigneur !

LA SORCIÈRE

Pardonnez !

NIOURR

Chienne ! ta bouche ment !

LA SORCIÈRE

Se relevant et bravant, du regard, Niourr qui a levé sa cravache sur elle.

Serais-tu roi, valet maudit ! crains le tonnerre !
Lâche !

NIOURR

Lâche ? Au soldat ?

LA SORCIÈRE

Soldat ! Non, mercenaire !

Elle s'éloigne, tremblante sur son bâton.

Lâche !... Lâche !... Lâche !...

NIOURR

Voulant lui courir derrière, mais retenu par Zu'ella.

Ah !

ZU'ELLA

Timidement, toujours implorante.

Pardonnez, Monseigneur!

NIOURR

Au paroxysme de la colère.

A cette bouche infâme? A ce chien suborneur?

UN ARBALÉTRIER

Arrivant, pressé.

Capitaine!

NIOURR

Là! qui peut encor se permettre
De venir me parler?

L'ARBALÉTRIER

C'est votre père, maître!
Qui m'envoie, ici, vers vous.

NIOURR

Mon père? Pourquoi?

L'ARBALÉTRIER

Il vous fait prévenir que Pa-Hos, notre roi,
Par un ambassadeur, à l'instant, communique
Qu'il vient déjeuner à Wlœça-la-Magnifique,
Interrompant sa chasse. Avec un grand gala
Il veut le recevoir.

NIOURR

Rentrons ma Zu'ella !

Ils s'acheminent vers le château. — Mais, en route, tandis que Niourr parle avec feu à l'arbalétrier, se renseignant auprès de lui, Zu'ella et Xéroé, marchant plus lentement, sont distancées.

ZU'ELLA

Est-ce là, Xéroé, la manière bizarre
Dont le fiancé fait sa cour ?
Est-ce la façon dont Amour
S'amuse à nous tenter ? Mon cœur ! mon cœur s'effare !

XÉROÉ

La sorcière parla, son long bras décrépit
Levé : soyez fière et jalouse.
Vous ! vous deviendriez l'épouse
De Niourr ? Cupidon en mourrait de dépit !

ZU'ELLA

Sa femme ! A cette idée, hélas ! mon cœur succombe.
S'il doit venir heurter mon seuil,
Qu'il se pare d'habits de deuil ;
Car il aura pour lit le marbre de ma tombe.

SCÈNE V

Dans le temple de Wlœça-la-Magnifique.

ZU'ELLA

Je voudrais n'entourer mon esprit que de fleurs;
Et malgré moi mes yeux laissent tomber des pleurs!
— Xéroé!

XÉROÉ

Nous voici dedans le temple antique
D'où les Dieux veillent sur Wlœça-la-Magnifique.

ZU'ELLA

Lisant les noms inscrits sur le fronton des autels.

— Diane! Cérès! Mars! —

XÉROÉ

Vous prîrez tour à tour
Celui qu'il vous plaira

ZU'ELLA

Cherchant parmi les autels.

Mais, l'autel de l'Amour ?

XÉROÉ

Quant à cette statue, un voile de poussière
Déjà depuis longtemps la cache à la lumière.

ZU'ELLA

Les peuples peuvent-ils s'accroître, florissants,
S'ils ne viennent à ses pieds brûler de l'encens ?
— Au château, depuis quand néglige-t-on le culte
D'Éros ?

XÉROÉ

Depuis des ans et des ans on l'insulte,
Disent les serviteurs.

ZU'ELLA

Trouvant la statue de l'Amour brisée et enfouie dans un coin.

O profanation !
Je réparerai tout par ma dévotion.

Elle fait signe de se retirer à Xéroé qui obéit. — Puis, s'agenouillant aux pieds de différents Dieux ou Déesses, elle prie.

I

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !
Junon, très humblement je viens mettre mes charmes
Sous ta protection. Et j'appelle le chœur

De mes prières pour que tu me sois propice.
Oui, sans t'intercéder mon âme a parlé ; mais,
D'avance, à ton caprice
Juste, je me soumets.

II

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !
Vénus, qui me donnas la beauté dont tu charmes
Et les yeux et l'esprit d'un amant séducteur,
Fais que cette beauté ne reste infructueuse.
Du souci d'un époux aimé délivre-moi ;
Et, jamais oublieuse,
Je garderai ta foi.

III

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !
Dieux, plutôt que sur mon front ne brillent les armes
D'un mari tout-puissant mais qui, d'un doigt moqueur,
Avec l'anneau sacré, par de vaines promesses,
Enchaînerait ma joie à sa mauvaise humour :
Reprenez mes richesses;
Veillez sur mon amour.

IV

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !



Aux pieds de vos autels je viens chercher les armes
Pour aider mon amour et le rendre vainqueur
De cette oppression qui le tue ou le fane.
O Dieux ! préservez-moi —je vous supplie, ô Dieux !—
De cet amant profane,
A la vue odieux.

V

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !
Oh ! si j'ai tressailli, contemplant sous les charmes,
Cet homme inconnu, beau, ne m'en tenez rigueur,
Dieux ! Si j'ai trop longtemps admiré la finesse
De ses traits, pardonnez ! Je demeure à vos pieds.
L'innocente jeunesse
A droit à vos pitiés.

VI

Les yeux brûlés de larmes !
D'angoisse plein le cœur !
Éloignez de moi la tristesse, les alarmes,
O Dieux ! et répandez une douce liqueur
Sur mon âme amoureuse et, partant, abîmée.
... Un espoir à mes sens soudainement a lui !
Pour être épouse aimée,
Donnez-moi votre appui !

SCÈNE VI

La cour d'honneur du château de Kormeux.

CHOEUR DES SERVITEURS

Pa-Hos estime beaucoup notre maître,
Se décidant à visiter, ici,
Notre illustre chef ; daignant lui permettre
De prendre place à sa table ! — Merci !

KORMEUX

Remercions le roi, car le roi nous honore.
Oui, faisons retentir la trompette sonore,
A l'arrivée, afin de chanter ses exploits.
Crions : « Vive Pa-Hos, conservateur des lois !
« Prince si valeureux ! roi franc, juste, équitable ! »

Je baiserai ses mains, puisqu'il daigne à sa table
Me laisser à sa droite. Il vous honore tous,
Honorant votre chef, considéré, jaloux.

CHŒUR DES SERVITEURS

Pa-Hos estime beaucoup notre maître,
Se décidant à visiter, ici,
Notre illustre chef; daignant lui permettre
De prendre place à sa table ! — Merci !

NIOURR

Regardant dans l'avenue.

Le voici. Descendu de cheval, il s'avance
Lentement. Lentement, son pas suit la cadence
De tristesse. Par Mars ! se serait-il blessé ?

KORMEUX

Même jeu.

Ou quelque javelot, d'une main mal lancé,
L'aurait-il atteint ?

NIOURR

Non. Sa marche reste sûre.
Pas de sang indiquant qu'il ait une blessure.

CHŒUR DES CHASSEURS

Au loin. — La voix se rapproche peu à peu.

Vive ! Vive le roi !

Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours votre foi
Égale sa magnificence.
Vive ! Vive le roi !

CHŒUR DES SERVITEURS

Pa-Hos estime beaucoup notre maître,
Se décidant à visiter, ici,
Notre illustre chef ; daignant lui permettre
De prendre place à sa table ! — Merci !

NIOURR

Toujours en observation attentive.

Le corps paraît valide.

KORMEUX

Même jeu.

Oui, mais son esprit souffre.

NIOURR

Il a l'air attristé.

KORMEUX

Les ennuis sont un gouffre
Plus profond que le mal.

NIOURR

Peut-être un attentat...

KORMEUX

Impossible ! Pa-Hos, si bon !

TOUS

Il vient ! Vivat !

Pa-Hos, acclamé par tous, entre suivi des chasseurs.

CHŒUR DES SERVITEURS

Pa-Hos estime beaucoup notre maître,
Se décidant à visiter, ici,
Notre illustre chef ; daignant lui permettre
De prendre place à sa table ! — Merci !

KORMEUX

Saluant Pa-Hos et lui baisant la main.

Le plus aimé des rois ! O toi dont tout le règne
S'applique à la vertu ! Pour que chacun te craigne
Parmi tes ennemis ; et pour que tes vassaux
Fassent honorer ton nom : nos armes, nos vaisseaux
Ne combattront jamais qu'en l'honneur de ta race !
De toi ! sur le chemin que ta vertu nous trace.
Mon épée, autrement que pour toi, ne luira
Jamais ! J'en fais ici serment.

Il lui baise la main de nouveau.

TOUS

Hourra ! Hourra !

KORMEUX

Sur ton front assombri quelle est cette fatigue ?

PA-HOS

Ce n'est rien ; et je veux que le vin me prodigue
Bientôt cette gaîté qu'il verse et met en moi.
N'aie ou crainte ou souci d'un passager émoi.

Au peuple.

Chantez, égayez-vous ! Aimez ! Buvez sans trêve
En mon honneur, amis !

A part.

Hélas ! pourquoi ce rêve
M'attriste-t-il toujours, si je ne dois revoir
Cette image envolée !

KORMEUX

A te mieux recevoir,
Je n'ai pas eu le temps d'inviter ma province,
Ayant été surpris. Ton indulgence, prince !
M'est-elle par avance acquise ?

PA-HOS

Oui, Kormeux.
Tous paraissent contents, eh bien ! sois-le comme eux.

NIOURR

Monseigneur !

PA-HOS

Ah ! Niourr.



NIOURR

A son tour baisant la main de Pa-Hos.

O roi ! Je te salue.
Sans cesse à t'obéir ma main est résolue.
Mon épée, autrement que pour toi, ne luira
Jamais ! J'en fais ici serment.

TOUS

Hourra ! Hourra !

PA-HOS

A Kormeux, à Niourr, moi, Pa-Hos, je le jure,
Ne laisserai jamais porter la moindre injure;
Ni de leur glorieux château brûler l'autel,
Tant qu'au dernier combat n'auront d'un sort mortel
Été frappés, de face, en ma présence, esclaves,
Archers, hallebardiers, soldats, tous mes plus braves
Capitaines, vassaux ; mû par le même effort,
Tant que je n'aurai, comme eux, eu le même sort.

KORMEUX

Aux gardes.

Aux portes de Wlœça déployez l'oriflamme
En l'honneur de mon roi.

PA-HOS

Pour me soulager l'âme
Plus lasse que mon corps, j'ai besoin de repos.

KORMEUX

A ton intention, roi ! tout est à propos.

Aux gardes.

Dans ses appartements conduisez notre maître.

PA-HOS

Je t'annonce, Kormeux, que sous peu, pour soumettre
Le seigneur de Chion, mon voisin et le tien,
— Ce fut délibéré pendant un entretien
Qu'avec nos confidents, hier, nous eûmes ensemble —
Nos guerriers marcheront. Or, pour que nul ne tremble
Devant cet ennemi — redoutable, ma foi ! —
Exhorte-les.

KORMEUX

Très bien.

PA-HOS

Je me confie à toi.

KORMEUX

Quand faudra-t-il nous rendre ?

PA-HOS

Après-demain. A l'heure
Où l'aurore, montant de l'horizon, effleure
A peine les hauteurs des collines.

KORMEUX

Quels lieux ?



PA-HOS

Aux murs de ma cité. De là, nous pourrons mieux
Attaquer bravement sa forte citadelle.

KORMEUX

Il sera fait ainsi. Je suis vassal fidèle.

Pa-Hos entre dans le château.

TOUS

Vive ! Vive le roi !
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.
Vive ! Vive le roi !

SCÈNE VII

Une chambre magnifiquement décorée dans le château de Kormeux.

PA-HOS

Étendu sur le lit.

Les acclamations agacent l'âme triste.
Les vivats de ce peuple et les chants du choriste
Qui me suivent partout, je les hais à présent.
De mon esprit mon cœur n'attend plus qu'un présent :
— Mais le lui fera-t-il ? — c'est cette douce image,
Naissant dans quelque songe.

Se levant et s'approchant de la fenêtre.

A l'oiseau qui ramage
Je demeure insensible.

Il ferme la fenêtre.



Et pourtant que de fois,
Joyeux, je suis venu l'entendre dans les bois !

Visitant la chambre des yeux.

Kormeux eut grand soin ; rien ne manque en cette chambre.

Tout à coup extasié et rêveur.

— Rien ! sinon elle ! —

Revenu à lui-même.

Tout : la cinnamome, l'ambre,
La myrrhe parfumée et l'huile d'aloès.
Et, pour calmer la soif, la liqueur de Palès.
Jusqu'au miroir !

Repoussant tout de la main.

Hélas ! que ces hochets de femme
Versent, dans la douleur, peu de gaîté dans l'âme !

Il se couche.

O doux Sommeil ! ramène en mes sens éblouis
Cette félicité dans laquelle tu plonges
L'être encharmé. Si vous n'êtes évanouis
Complètement, venez ; je vous rappelle, ô Songes !

Sur ma paupière close, illuminez encor
La même vision, la même tendre image,
Apparue au milieu d'un férique décor !
Je lui dirai : « Je t'aime ! » en un divin langage.

Oui, l'admirant, ô rêve enchanteur ! j'emploîrai
Les plus suaves mots pour qu'elle m'appartienne.
Je prîrai plein de joie et je l'enchanterai !
Et ma lèvre brûlante enflammera la sienne !

Se retournant nerveux sur son lit.

Tu me fuis, ô Sommeil ! et ton rire moqueur
Agite ma pensée. Infiltre ta liqueur
La plus fine et la plus exquise dans mon être.

Il se lève et se promène, nerveux et agité. — Il s'approche de la fenêtre et retourne vers le lit, simultanément, dans des va-et-vient continuels. S'arrêtant une fois plus attentivement à la fenêtre, il aperçoit Zu'ella dans le parc.

Par Jupiter ! Par Mars ! Elle !

Extasié.

Je vois renaître
La même vision !

Se tâtant.

Pourtant, je ne dors pas !
Elle marche ! C'est elle ! Oui, Je compte ses pas.

Resplendissant, il la suit des yeux.

Oui, c'est bien le même ange
Qui m'a déjà séduit !
Sa robe à longue frange,
Puis cette ligne étrange
Et si pure : à mes yeux tout me la reproduit.

Tout ! cette chevelure,
Décorant sa beauté ;
La marche ; sa figure !
— O Vénus ! je t'adjure :
Le rêve est-il parfois une réalité ?

Se précipitant au dehors.

Le bonheur absolu maintenant m'environne !
J'ai trouvé le fleuron manquant à ma couronne !

SCÈNE VIII

Dans le parc du château de Kormeux.
Un grand chalet aux façades extérieures tapissées de verdure.
Devant le chalet, un boulingrin fleuri.

ZU'ELLA

Son pas est abattu. — A Xéroé, qui l'accompagne.

J'ai prié tous les dieux ; que se passera-t-il ?
J'ai dormi, je crois bien. Alors dans un péril,
Attirant,... attirant, je me sentais poussée.
J'avais peur ! — Aussitôt vivaient dans ma pensée
Ce seigneur ! la sorcière ! en beau rayon de feu,
Semblant se présenter pour la calmer un peu.
D'elle, le laid visage — oh ! plus laid qu'un blasphème ! —
Ne m'effrayait pas, car lui soupirait : « Je t'aime ! »

Quoique son air hideux me fixât vivement,
Je la laissais venir, me parlant pour l'amant.
— Adieu, seigneur ! sorcière ! enfuis avec le songe !

XÉROÉ

Peut-être ! Espérez donc.

ZU'ELLA

Eh ! qu'espérer ? Mensonge !
... Mensonge !

XÉROÉ

Qui sait ?

ZU'ELLA

Non !

XÉROÉ

Pourquoi ?

ZU'ELLA

Déception,
Notre espoir !

XÉROÉ

Tiens ! quelqu'un !

Elle montre à Zu'ella Pa-Hos qui s'avance vers elles

ZU'ELLA

O ciel ! La vision !

XÉROÉ

Feignant la surprise.

Qui ? Ce beau cavalier ?

ZU'ELLA

C'est lui !

XÉROÉ

Que vous disais-je ?

ZU'ELLA

Par quel heureux ou bien horrible sortilège,
Ce jeune homme est-il là ?

Attirant Xéroé et voulant fuir.

Partons !.. partons, j'ai peur !
Dis-moi plutôt que c'est un mirage trompeur.

XÉROÉ

Il s'empresse vers vous : restons.

ZU'ELLA

Oh ! non ! Je tremble.
Ah ! ne nous laisse pas, Xéroé ! seuls ensemble.

XÉROÉ

Restant un peu en arrière.

N'ayez crainte ; marchez, maîtresse ! je vous suis.

De derrière elle, elle fait signe à Pa-Hos d'avancer plus vite.

Du courage !



ZU'ELLA

Marchant à petits pas. — A Xéroé, qu'elle croit toujours derrière elle, mais qui s'est éloignée en un autre sens.

Faut-il lui dire qui je suis ?
... Réponds ?

Se retournant, elle n'aperçoit plus Xéroé. — Elle veut fuir. Pa-Hos lui barre la route.

Ah ! laissez-moi !

PA-HOS

Ne crains rien, jeune fille !

ZU'ELLA

Effrayée et rougissante.

Non ! non !

PA-HOS

Je t'en supplie, enfant ! — Si mon œil brille,
C'est l'amour qui l'anime et le rend éclatant. —
Après tu t'en iras, mais écoute un instant.
Mon amour est si pur que j'oserais à peine
Baiser ta main — tel on fait à sa souveraine —
Si tu me permettais de m'approcher de toi.
Oui, l'amour le plus pur ! je le redis...

ZU'ELLA

Moins troublée.

Pourquoi,
Ne m'ayant jamais vue, ainsi, sans me connaître,
Me parlez-vous d'amour ?

PA-HOS

C'est qu'un songe a fait naître
Ces sentiments si vifs. — Voudrais-tu m'écouter ?

ZU'ELLA

Si l'on nous surprenait !

PA-HOS

Non ; rien à redouter.
— Écoute. Je dormais dans la forêt voisine,
Sur les bords d'un lac. En rêve une nymphe ondine
S'approche lentement de moi ; sème à plein bras
Des fleurs, beaucoup de fleurs !

ZU'ELLA

Confuse, baissant la tête, elle s'écrie sans réflexion.

Ah ! vous ne dormiez pas !

PA-HOS

Tu m'aimes ! Je le sais ; ce cri me le révèle.
Il était vrai, le songe ! — Une flamme nouvelle
En mon être jaillit, brûle de plus en plus.
Tu m'aimes !

ZU'ELLA

Les yeux toujours baissés.

Je ne sais.

PA-HOS

Lève ton front confus.
Ton nom ? — Excuse ma si prompte hardiesse. —

ZU'ELLA

Mon nom est Zu'ella.

PA-HOS

Zu'ella !

ZU'ELLA

Je suis nièce
Du vieux seigneur Kormeux, vassal du roi Pa-Hos.

PA-HOS

Le connais-tu, ce roi ?

ZU'ELLA

Non. Il n'est pas de los
Pourtant, qu'en son honneur, eu tous lieux je n'apprenne.

PA-HOS

Enfant ! aimerais-tu — réponds — devenir reine ?

ZU'ELLA

Sc rassurant peu à peu.

Mon oncle m'a promise à mon cousin Niourr.

PA-HOS

Et tu l'aimes ?

ZU'ELLA

J'ignore, hélas ! ce qu'est l'amour.

PA-HOS

Donc, au nom de l'ardeur que vers toi mon sang porte,
Aime-moi !

ZU'ELLA

Mais vous, qui me parlez de la sorte;
Qui troublez mon esprit par des mots amoureux;
J'avoue, en qui je vois des charmes — dangereux
Peut-être ! puisqu'en moi se lèvent des tempêtes
Inondant tous mes sens — : dites-moi qui vous êtes ?

PA-HOS

A part.

Ah ! diable !

ZU'ELLA

Rassurée.

Officier dans l'entourage princier?

PA-HOS

Officier, tu l'as dit; mais ! un simple officier.

ZU'ELLA

Complètement rassurée.

Vous chassiez dans les bois ?

PA-HOS

Oui.

ZU'ELLA

Vous suiviez la trace
D'une biche agile ?

PA-HOS

Oui. Mais ce plaisir harasse
Si vite! Or, près d'un lac, je m'étais endormi.

ZU'ELLA

Vos yeux n'étaient fermés seulement qu'à demi,
Donc vous ne dormiez pas !

PA-HOS

Mon idée est pourvue
Sans doute d'yeux secrets, car je t'ai si bien vue
— Je jure : je dormais! — si bien que je te vois.
Si tu m'avais parlé, peut-être que ta voix
Serait aussi venue au sens de mon oreille.
— A quoi bon nous tenir une langue pareille,

L'embrassant.

Lorsque tu m'aimes ! Quant je t'aime ! Quand mes bras
Te serrent.

Il la baise.

— Réponds oui ! dis que tu me suivras,
Délaissant ce Niourr et me donnant ta flamme.

ZU'ELLA

Étant promise à lui, ce serait trop infâme
Que de l'abandonner !

PA-HOS

L'amour pardonne tout!
Jeune enfant, quand on aime on a droit d'être absout.

Il l'amène lentement vers le chalet, la tenant dans ses bras, abandonnée.

Tandis que nous irons à travers les trophées,
Édifiés à notre amour par le bouleau
De lierre enguirlandé, nos yeux suivront sur l'eau
Les ébats enchanteurs et captivants des fées.

ZU'ELLA

Entendrez-vous avec plaisir
Le chant sentimental de la fauvette ?
Son chant a ce don de saisir,
Dont seule elle connaît la gamme si parfaite.

PA-HOS

Je n'aurai de vœux que les tiens
Dans mon bonheur suprême !

ZU'ELLA

Je vous aime !



Et je vous appartiens!

PA-HOS

En joignant nos baisers dans les mêmes calices
Présentés par les fleurs, nous nous affirmerons :
« Je t'aime et suis à toi ! » Nous le répéterons,
Tous nos sens transportés par les mêmes délices.

ZU'ELLA

Ah ! vous illuminez mon cœur !
Que la sévère Junon me pardonne
Si je vous suis, amant vainqueur !
Emmenez-moi ; fuyons. J'aime, je m'abandonne !

PA-HOS

Je n'aurai de vœux que les tiens
Dans mon bonheur suprême !

ZU'ELLA

Je vous aime !
Et je vous appartiens!

Prêtant l'oreille à un bruit de pas qu'on entend au détour d'une allée.

Entendez-vous ces pas ?

PA-HOS

Même jeu.

C'est le bruit de la pioche
De quelque jardinier.

ZU'ELLA

Apercevant le Fauconnier.

Non, non ! Quelqu'un s'approche.

PA-HOS

A part ; furieux, sans avoir vu le Fauconnier.

Qui donc ose venir nous déranger ainsi ?

ZU'ELLA

Se serrant contre Pa-Hos.

Je suis perdue !

PA-HOS

Au Fauconnier qui paraît.

Eh bien ?

LE FAUCONNIER

Kormeux m'envoie ici,
Prince ! pour recevoir vos ordres.

PA-HOS

Qu'on attende.

Lui montrant Zu'ella.

— Fauconnier ! sois muet.

Lui faisant signe de s'éloigner.

Va.

LE FAUCONNIER

Bien.

Il s'incline et se retire.

ZU'ELLA

A part ; dégagée d'entre les bras de Pa-Hos.

Comme il commande !
Et comme on obéit ! — Je suis prise d'effroi !

Haut.

Quel nom vous donne-t-on ?

Pas-Hos, sourit sans répondre. — Une idée traversant subitement son esprit.

Quoi ! vous seriez...

PA-HOS

Le roi.
Bienheureux, je me fie à l'amour qui m'entraîne.
Puisque je suis le roi, toi ! tu deviendras reine.

ZU'ELLA

Anéantie par la révélation.

Autour de mon esprit roule un sombre chaos.

PA-HOS

L'officier te prie en faveur du roi Pa-Hos.
De quel titre, vois-tu ? qu'un amoureux se nomme,
Il peut monter en grade, il reste le même homme.

ZU'ELLA

S'inclinant devant lui.

Prince ! désormais devant vous
Oserai-je lever la tête,
Au lieu de fléchir les genoux,

Comme le doit faire l'humble sujette?

Je ne puis plus rien envier
De ce qui me transporta l'âme.
Pardonnez ! Je vais oublier
Ma coupable, mais innocente flamme.

PA-HOS

La relevant et l'embrassant de nouveau.

Unis par le plus doux lien,
Devant nos incessants échanges
De baisers, le Vénusien,
Très satisfait, chantera nos louanges.

Ma Zu'ella ! c'est lorsqu'un roi
N'a trouvé fidèle maîtresse,
Que la plus tyrannique loi
Pèse sur ses sujets et les oppresse.

ZU'ELLA

Ah ! pensez-vous que j'ose aspirer, Monseigneur !
Humble et respectueuse, à cet insigne honneur?

PA-HOS

En demandant ta main, près de moi je t'élève.

ZU'ELLA

Comme illuminée.

— Le charme s'auréole, et je vis dans un rêve ! —

A Pa-Hos.
M'aimerez-vous toujours?

PA-HOS

Le roi t'en fait serment.

ZU'ELLA

Et le roi tiendra-t-il ce que promet l'amant?
Le roi pensera-t-il à ce tendre poème?

PA-HOS

Le roi, ma Zu'ella! te chérira quand même.

ZU'ELLA

En vos soins confiante, et croyante en la foi
Du prince, je me donne. Amant! emmenez-moi!

PA-HOS

Tu dis bien, Zu'ella. Sans cesse sois croyante
A mes serments; et puis, demeure confiante.
— Prêtant à mon avis tes esprits décidés,
Obéis en aveugle.

ZU'ELLA

Oui, mon roi! Commandez.

PA-HOS

En cet endroit, demain, lorsque le ciel s'étoile,
Un cavalier viendra. Toi, couverte d'un voile,
Toute seule — entends-tu? — sois là, prête à partir.

ZU'ELLA

A cette heure, seule, on ne me laisse sortir.
Mon oncle ou bien Niourr...

PA-HOS

Prévoyant ta réponse,
Je puis te rassurer. Dans un instant, j'annonce
A Kormeux que je donne en mon palais, demain,
Une fête en l'honneur de celle à qui ma main
Offrira la moitié de mon vaste royaume.
Mes vassaux, réunis pour entonner le psaume
Qui la glorifiera, viendront flatter mon choix.
Or, Kormeux et Niourr se rendront à ma voix.

ZU'ELLA

Je vous obéirai.

PA-HOS

Fais comme je dispose.
Cet homme te dira simplement ; « Je dépose
« Mon dévoûment à vos pieds », et tu le suivras,
Courageuse, emportée au galop, dans ses bras.

ZU'ELLA

S'il est vrai, mon Pa-Hos! que l'amour nous anime,
J'aurai pour obéir l'âme très magnanime.

Pa-Hos l'embrasse sur la bouche.

Je suis à vous!... à toi!

A Pa-Hos.
M'aimerez-vous toujours?

PA-HOS

Le roi t'en fait serment.

ZU'ELLA

Et le roi tiendra-t-il ce que promet l'amant?
Le roi pensera-t-il à ce tendre poème?

PA-HOS

Le roi, ma Zu'ella! te chérira quand même.

ZU'ELLA

En vos soins confiante, et croyante en la foi
Du prince, je me donne. Amant! emmenez-moi!

PA-HOS

Tu dis bien, Zu'ella. Sans cesse sois croyante
A mes serments; et puis, demeure confiante.
— Prêtant à mon avis tes esprits décidés,
Obéis en aveugle.

ZU'ELLA

Oui, mon roi! C

PA-HOS

En cet endroit, demain, lors
Un cavalier viendra. Toi,
Toute seule — entends-t

ZU'ELLA

A cette heure, seule, on ne me laisse sortir.
Mon oncle ou bien Niourr...

PA-HOS

Prévoyant ta réponse,
Je puis te rassurer. Dans un instant, j'annonce
A Kormeux que je donne en mon palais, demain,
Une fête en l'honneur de celle à qui ma main
Offrira la moitié de mon vaste royaume.
Mes vassaux, réunis pour entonner le psaume
Qui la glorifiera, viendront flatter mon choix.
Or, Kormeux et Niourr se rendront à ma voix.

ZU'ELLA

Je vous obéirai.

PA-HOS

Fais comme je dispose.
Cet [illegible]lement ; « Je dépose
« [illegible]pieds », et tu le suivras,
[illegible] galop, dans ses bras.

ZU'ELLA

[illegible] que l'amour nous anime,
[illegible]magnanime.

[illegible]bouche.

PA-HOS

Des lèvres de l'amant
Aimes-tu le baiser ?

ZU'ELLA

Complètement abandonnée.

Délicieusement !

Ils entrent dans le chalet.

LA VOIX DE PA-HOS

Nous nous aimons ! Eh ! le reste, qu'importe ?
Pour nous caresser, le zéphir lointain,
Nous frôlant de ses ailes, nous apporte
Les parfums de l'aubépine et du thym.

LA VOIX DE ZU'ELLA

Ta lèvre en délire me brûle l'âme !
Puisque je t'appartiens, mon bien-aimé !
Plus fort, serre-moi dans tes bras. Ma flamme
Prend sa vie à ton baiser enflammé !

SCÈNE IX

COTÉ COUR. — *Une vaste route poussiéreuse, ombragée d'arbres aux branchages touffus, monte et se perd dans la colline.*

COTÉ JARDIN. — *Un balcon aux lourds balustres; une grande baie, ouverte, donnant accès de la chambre sur le balcon. On voit à travers la baie, dans la chambre, des panoplies formées avec les armures illustrées par les seigneurs de Wlœça-la-Magnifique, aïeux de Kormeux. — La porte de la chambre est ouverte et l'on voit le corridor long, large, sombre et silencieux.*

PA-HOS

Gravissant la route au trot de sa monture, suivi de ses gens.

Quel enivrant mystère
M'enveloppe l'esprit,
  Le cœur; m'envahit?
  Tout, tout sur la terre

PA-HOS

Des lèvres de l'amant
Aimes-tu le baiser ?

ZU'ELLA

Complètement abandonnée,
Délicieusement !

Ils entrent dans le chalet.

LA VOIX DE PA-HOS

Nous nous aimons ! Eh ! le reste, qu'importe ?
Pour nous caresser, le zéphir lointain,
Nous frôlant de ses ailes, nous apporte
Les parfums de l'aubépine et du thym.

LA VOIX DE ZU'ELLA

Ta lèvre en délire me brûle l'âme !
Puisque je t'appartiens, mon bien-aimé !
Plus fort, serre-moi dans tes bras. Ma flamme
Prend sa vie à ton baiser enflammé !

SCÈNE IX

Coté cour. — *Une vaste route poussiéreuse, ombragée d'arbres aux branchages touffus, monte et se perd dans la colline.*

Coté jardin. — *Un balcon aux lourds balustres; une grande baie, ouverte, donnant accès de la chambre sur le balcon. On voit à travers la baie, dans la chambre, des panoplies formées avec les armures illustrées par les seigneurs de Wlœça-la-Magnifique, aïeux de Kormeux. — La porte de la chambre est ouverte et l'on voit le corridor long, large, sombre et silencieux.*

PA-HOS

Gravissant la route au trot de sa monture, suivi de ses gens.

Quel enivrant mystère
M'enveloppe l'esprit,
Le cœur; m'envahit?
Tout, tout sur la terre

M'enchante, me sourit;
Les cieux ! Le soleil même !

L'ÉCHO DES BOIS

Aime !
Aime !

ZU'ELLA

Immobile sur le balcon ; hypnotisée suivant Pa-Hos des yeux.

O ma pensée ! en bas,
Au val, sur la montagne,
Pensée acçompagne
Sans cesse ses pas.
Toujours sois sa compagne.
— Sur moi, quel astre a lui ?

L'ÉCHO DU GRAND CORRIDOR

Lui !
Lui !

PA-HOS

Combien l'amour ranime !
Depuis qu'il te scella,
Douce Zu'ella !
Dans mon cœur, il prime
L'ennui qui le brûla.

Quel parfum se révèle ?

L'ÉCHO DES BOIS

Elle !
Elle !

ZU'ELLA

Indécise, en ce jour
Donnerai-je ma flamme,
  Qu'un autre réclame,
  A l'amant Niourr ?
Ne me mens pas, mon âme !
Qui chérir sans effroi ?

L'ÉCHO DU GRAND CORRIDOR

Roi !
Roi !

PA-HOS ET ZU'ELLA

Mus par un même sentiment, ils s'envoient un baiser simultané.

Je l'aime ! Je l'aime ! Je jure.
Quand tout se prête à me charmer,
Envers les dieux serait injure
Monstrueuse : ne pas l'aimer !

SCÈNE X

La salle des fêtes
dans le palais de Pa-Hos.

PA-HOS

Entrant majestueusement au milieu de la fête qui bat son plein. Sa figure est resplendissante. Il donne la main à Zu'ella, vêtue d'habits royaux, mais portant un loup sur la figure.

Je rends grâces aux Dieux pour leur divine aumône.
Je suis content ! Que tout soit gai près de mon trône !

NIOURR

A son père, avec l'accent du doute, en montrant Zu'ella.

— Quelle est-elle ?

KORMEUX

On l'ignore, ici, dans le palais. —

PA-HOS

Le poète, épuisant sa verve en virelais,

En odes, ne pourra jamais, tant elle est belle !
Persuader son charme à ceux vivant loin d'elle.

CHŒUR DES INVITÉS

Vive le roi !
Vive ! Vive le roi !
Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.
Le roi
A notre foi,
Vive ! Vive le roi !

CHŒUR DES INVITÉES

Pour que notre jeune maîtresse
Soit si bonne que lui,
Supplions aujourd'hui
Junon, la plus chère déesse
A qui la nubile s'adresse.
Le roi
A notre foi,
Vive ! Vive le roi !

TOUS

Le chant avive la joie et l'augmente !
Félicitons Pa-Hos et son amante.

Le roi
A notre foi,
Vive ! Vive le roi !

L'EUNUQUE-CHEF

Au milieu d'un groupe en gaieté.

C'est trop boire ! Je crois que ma cervelle est grise.

LE GRAND VENEUR

Que pensez-vous apprendre ? Il n'est pas de surprise
A connaître, mon cher, qu'on se soûle de peu
Dans votre état.

L'EUNUQUE-CHEF

Eh quoi ?

LE GRAND VENEUR

Vous vous fâchez ?

L'EUNUQUE-CHEF

Morbleu !
Vous m'insultez, je pense.

LE GRAND VENEUR

Oui ! non ! c'est bien tout comme.

L'EUNUQUE-CHEF

S'avançant vivement du grand veneur.

Je vous provoque.

LE GRAND VENEUR

Vous ?

L'EUNUQUE-CHEF

Moi !

LE GRAND VENEUR

Vous êtes un homme
Avec lequel, mon cher, on ne s'aligne pas.

L'EUNUQUE-CHEF

Brandissant ridiculement des deux mains le braquemart, trop pesant pour lui, qu'il traîne dans les fêtes royales.

Vous reculez, Monsieur, devant un sûr trépas !

Tout le groupe rit aux éclats.

LE GRAND VENEUR

La phrase est vraiment bien ; mais vous nous laissez rire,
N'est-ce pas ? Un duel ? — Vous êtes en délire ! —
Quand, même à la femme, on ne peut rendre raison ?

PA-HOS

S'approchant d'eux.

Qu'est-ce donc ?

LE FAUCONNIER

Attentat de haute trahison !
Plutôt de lèse-état ! veux-je dire. L'eunuque
Nous suborne en criant que des pieds à la nuque

Il ne lui manque rien pour se battre en duel.
Qu'on lui prête une épée, est un fait naturel !
Mais pour tirer sa botte...

PA-HOS

Allons, qu'on s'apitoie
Sur son sort. — Je suis gai ! soyez tout à la joie.

A l'Intendant.

Quel plaisir offres-tu, mon Intendant?

L'INTENDANT

Le vin.

PA-HOS

Et c'est tout?

L'INTENDANT

La musique.

PA-HOS

Et puis?

L'INTENDANT

J'ai le devin,
Qui doit vous amuser, lisant dans les étoiles.

PA-HOS

Au Devin.

Que sais-tu lire?

LE DEVIN

Tout.

NIOURR

Ah! c'est toi qui dévoiles
Les mensonges grossiers. En est-on convaincu?

LE DEVIN

Certe!

Prenant la main de Niourr et en regardant les lignes.

Et je lis, Seigneur! que vous êtes cocu!

NIOURR

Le saisissant au collet.

Tu ne veux assister à la fin de la fête?

LE DEVIN

Arraché des mains de Niourr; à celui-ci.

Quelquefois la main ment,

Tendant le doigt vers le front de Niourr.

Seigneur! jamais la tête.

ZU'ELLA

Bas, à Pa-Hos.

Je tremble, mon Pa-Hos!

PA-HOS

Haut.

C'est assez. Intendant!
Des jeux! des jeux! Assez de ce bruit discordant.

L'INTENDANT

Vos mains applaudiront très enthousiasmées.
— Que chacun prenne place.

Chacun se range sur les gradins en amphithéâtre. Pa-Hos et Zu'ella trônent, en haut, sur un immense sofa auprès duquel brûlent des parfums. Des esclaves, couchées négligemment, sont en grappes à leurs pieds.

Entrez, mimes! almées!

PA-HOS

Aux mimes et aux almées.

Pour faire éclater notre amour,
Dansez vos plus lascives danses!

ZU'ELLA

Que n'avons-nous connu ce jour,
Pa-Hos! dès nos tendres enfances!

Une pantomime et des danses commencent. — Dans les deux premiers vers de chaque strophe du pantoum Pa-Hos explique le sujet de la pantomime à Zu'ella, qui, elle, glorifie leur amour par les deux derniers vers de chaque strophe. — Peu à peu ils s'embrassent lascivement, et la fin de la pantomime les trouve très amoureusement enlacés, unis par un interminable baiser de leurs lèvres.

PA-HOS

Dansez vos plus lascives danses!...
— Je vois arriver un amant.

ZU'ELLA

Pa-Hos! dès nos tendres enfances!

Nous aurions grandi, nous aimant.

PA-HOS

Je vois arriver un amant
Qui fait le jaloux de sa belle.

ZU'ELLA

Nous aurions grandi, nous aimant
Toujours, toujours du même zèle.

PA-HOS

Qui fait le jaloux de sa belle;
Et celle-ci le fuit,... le fuit.

ZU'ELLA

Toujours, toujours du même zèle,
Comme dans un songe, la nuit.

PA-HOS

Et celle-ci le fuit,... le fuit,...
Car il en veut à sa fortune.

ZU'ELLA

Comme dans un songe la nuit,
Très loin de la vie importune.



PA-HOS

Car il en veut à sa fortune,
N'ayant aucun amour au cœur.

ZU'ELLA

Très loin de la vie importune,
O mon trop généreux vainqueur!

PA-HOS

N'ayant aucun amour au cœur,
C'est pour son or seul qu'il l'épouse.

ZU'ELLA

O mon trop généreux vainqueur!
En fidèle, jamais jalouse,...

PA-HOS

C'est pour son or seul qu'il l'épouse.
L'enfant ne peut répondre : non!

ZU'ELLA

En fidèle, jamais jalouse,
J'aurais remercié Junon.

PA-HOS

L'enfant ne peut répondre non!

Mais Vénus arrive à son aide.

ZU'ELLA

J'aurais remercié Junon
Qui m'apprend le divin remède.

PA-HOS

Mais Vénus arrive à son aide :
La belle évite le vautour.

ZU'ELLA

Qui m'apprend le divin remède
Pour faire éclater notre amour!

La pantomime finie, tous se retournent vers Pa-Hos et Zu'ella, toujours enlacés. — Salves d'applaudissements et bravos nombreux.

PA-HOS

Se dressant.

Et maintenant, voici quelle est ma fiancée !

Il enlève le loup recouvrant le visage de Zu'ella.

NIOURR

Reculant, surpris et furieux.

Foudres des Dieux ! des Cieux !

Atterré.

Ah ! mon âme est glacée !

Tous demeurent stupéfaits et silencieux.



Un peu remis.

Jeune roi téméraire...

PA-HOS

Assez, seigneur Niourr!
Assez d'emportements. J'en appelle à l'amour.
Mais après qu'il aura prononcé sa sentence,
Que le vaincu des deux garde un prudent silence.

Descendant de l'estrade avec Zu'ella.

Descendez, Zu'ella, pour trinquer avec nous.
Nos deux verres tendus, il ne tiendra qu'à vous
De nommer le vainqueur en lui versant à boire.

On donne un verre à Pa-Hos et un à Niourr. Zu'ella prend un flacon et un verre et, sans réflexion, sans jeter un seul regard à Niourr, elle remplit le verre de Pa-Hos, et trinque avec lui.

NIOURR

Brisant son verre aux pieds du roi.

Le forfait est si grand que je ne puis y croire!
Hier, tu fus traître envers notre hospitalité,
Roi Pa-Hos.

PA-HOS

Très calme.

Si j'ordonne, auras-tu mérité
L'amende, la prison et même la potence?

Imposant.

Tais-toi, Niourr! Elle a prononcé la sentence.

NIOURR

C'est trop lâche, Pa-Hos!...

KORMEUX

S'interposant. Au roi.

Prince! pardonne-lui!

Bas, à Niourr.

Avant que le matin de leur hymen ait lui,
Wlœça sera détruite, ou bien, je te le jure,
Nous serons tous les deux vengés de cette injure.

PA-HOS

Inspiré par l'amour, j'oublie un tel propos.
Je pardonne.

KORMEUX

S'inclinant devant Pa-Hos.

Merci! — Permets-lui le repos.

Pa-Hos fait signe qu'ils peuvent se retirer. — Kormeux et Niourr sortent suivis de leurs gens.

PA-HOS

Souriant.

Zu'ella!

Il la prend dans ses bras.

Z'UELLA

Abandonnée.

Mon Pa-Hos!

Sur un ton de crainte.

— Je suis bouleversée!

PA-HOS

Je comprends qu'un tel coup saisisse ta pensée.



Mais, bah ! tout est fini.

Il la baise.

Voyons, n'y pensons plus.
L'amour va rappeler tous tes esprits diffus.

La conduisant à petits pas vers la porte.

Niourr sera bientôt guéri de sa démence.
— S'il t'eût chérie...

Aux invités, au moment de disparaître.

— Amis ! la fête recommence !

Il sort, avec Zu'ella, en continuant la conversation.
— La fête continue.

SCÈNE XI

Une immense terrasse mauresque,
sur une serre, dans les jardins du Palais
de Pa-Hos.

Pa-Hos et Zu'ella sont endormis, mollement enfouis dans un vaste divan formé d'épais tapis. Les dernières flammes des brûle-parfums jettent une clarté très pâle. Les étoiles commencent à s'éteindre. — Çà et là des esclaves et des almées lascivement couchées.

ZU'ELLA

Se réveillant. Entourant Pa-Hos de ses bras.

Réveille-toi, mon bien-aimé!
Hélas! déjà s'éteint l'étoile.
Phaéton va bientôt évanouir le voile
De la nuit, et sourire au monde ranimé.

PA-HOS

Ta voix, ma bonne amie!
Me faisant tressaillir jusqu'au cœur de mon cœur,

Réveille mon âme endormie !
En moi s'est infiltrée — agréable liqueur ! —
Ta voix, ma bonne amie !

ZU'ELLA

Mon bien-aimé ! je viens à toi !
D'une interminable caresse
Enguirlande le cou de ta chère maîtresse.
Serre-moi dans tes bras ; tourne tes yeux vers moi !

PA-HOS

O muse de mon rêve !
Je veux te posséder jusqu'aux rayons du jour,
Sans cesse, sans merci, sans trêve !
Je trouve en tous tes sens ma pâmoison d'amour,
O muse de mon rêve !

ZU'ELLA

Ah ! tu t'avances souriant !
Soyeux comme une douce ouate,
Ton souffle est plus exquis que l'exquis aromate
Qui, par delà les mers, fait chérir l'Orient.

PA-HOS

Ma trop tendre déesse !
Quand ton bras sous ma tête est un moelleux coussin,

Je n'entrevois qu'amour ! prouesse !
Grisé par les parfums embaumés de ton sein,
Ma trop tendre déesse !

ZU'ELLA

Je me soûle à tes cheveux noirs
Sentant si bon, lorsque ta bouche
Vient parfumer ma lèvre ! O mon Pa-Hos ! ta couche
Est un lit de colombe où couvent les espoirs.

PA-HOS

Beauté surnaturelle!
Comparée à l'ivoire, est plus blanche ta peau,
Plus fine qu'une tourterelle.
Ta démarche s'ondule ainsi qu'un lent troupeau,
Beauté surnaturelle !

ZU'ELLA

Amant ! fais-moi goûter encor
Aux mets du bonheur ineffable !
Ah ! fais battre mon cœur, mon cœur infatigable,
Avant que le soleil casque ton palais d'or.

PA-HOS

Belle aimée ! — oh ! trop douce ! —
Livrons-nous à l'amour, agiles comme un faon.

Ce lit, si souple que la mousse,
Est aromatisé d'aspic et de safran,
Belle aimée ! — oh ! trop douce !

PA-HOS ET ZU'ELLA

Ta caresse me brûle ! Et ce brûlant baiser,
Supplions Dieux et Cieux de ne point l'apaiser !

Ils viennent s'asseoir sur la balustrade de la terrasse et se baisent langoureusement. — Après un court silence, on entend un son de trompette.

ZU'ELLA

— Écoute le clairon !

Pa-Hos écoute et paraît surpris.

D'où vient cette surprise ?

A part.

Si c'était Niourr !

Haut.

Ton silence martyrise
Mon esprit, ô Pa-Hos ! Réponds-moi vivement :
Est-il à redouter pour mon superbe amant
Un danger ? un péril ?

PA-HOS

Souriant.

Je me rappelle, aimée !
Un court combat d'une heure, et sitôt mon armée
Aura vaincu, soumis mon vassal de Chion,

Qui pour un faible impôt est en rebéllion.

ZU'ELLA

Laisse donc commander ton généralissime.

PA-HOS

Le chef au premier rang! Que sa troupe décime
Ou soit anéantie, il le faut toujours là.
Sous l'étendard d'amour brodé par Zu'ella,
Je cours invincible à l'éclatante victoire.
Chion épuisera l'urne lacrymatoire
Pour arroser ce soir le bûcher de ses morts! —

L'embrassant.

Encore ton baiser, soutien de mes efforts!

A une esclave.

— Esclave, envoie ici le généralissime.

Dans un long baiser ils regardent les dernières étoiles s'éteindre. — Après un court silence,

LE GÉNÉRALISSIME

Entrant.

Prince! on est prêt.

PA-HOS

C'est bien.

Se détachant de Zu'ella.

Vois : là-bas, sur la cime
De ce monticule on livrera l'action.
Je voudrais, s'il se peut, qu'on épargnât Chion.

LE GÉNÉRALISSIME

Bien. — Roi ! Quand voulez-vous commencer la mêlée ?

PA-HOS

Montrant le monticule.

Aussitôt que ma troupe y sera rassemblée.
— A l'appel mes vassaux ont-ils souscrit ? Parmi
Eux, faudra-t-il traiter quelqu'un en ennemi ?

LE GÉNÉRALISSIME

Les seigneurs viendront tous, chacun de sa province,
Au moment indiqué, s'allier à leur prince.

PA-HOS

Ce moment est venu.

LE GÉNÉRALISSIME

Seul encore Kormeux
Est là, suivi de ses archers : les plus fameux,
Aussi les plus hardis que compte la couronne.

PA-HOS

Où s'est-il arrêté ?

LE GÉNÉRALISSIME

Je crois qu'il environne
Les murs de la cité du côté d'Orient.

ZU'ELLA

A part.

Mon esprit redoutait; il est plus confiant.

L'EUNUQUE-CHEF

Entrant.

Kormeux mande vers toi, prince, un parlementaire.

PA-HOS

Qu'il soit le bienvenu.

L'Eunuque-Chef fait signe qu'on le fasse entrer. — Au parlementaire.

Que faut-il pour te plaire?

LE PARLEMENTAIRE

Niourr veut Zu'ella. — Parlant, il est confus
De ces termes si brefs.

PA-HOS

Porte-lui mon refus.

LE PARLEMENTAIRE

Je suis aussi chargé par lui de vous apprendre
Que si vous refusez il viendra vous la prendre,
Lui-même. Quoi qu'il coûte, il vous assiégera.

PA-HOS

Elle est reine! Or chacun, ici, la défendra.

Avec ironie.

— Zu'ella, réponds-lui, de plus en plus est belle!

D'un ton d'autorité.

Quant à lui, dès ce jour, je le tiens pour rebelle.

Il le renvoie d'un geste. L'Eunuque-Chef le suit en causant. — De la terrasse, parlant à ses soldats, invisibles, groupés sur la place Royale.

Je déclare Kormeux félon. C'est mon arrêt.
Fourbissez la rapière, et qu'on se tienne prêt.

CHŒUR DES SOLDATS

Puisque Pa-Hos toujours nous récompense
D'une main pleine de munificence,
Amis, que toujours notre foi
Égale sa magnificence.
Le roi
A notre foi,
Vive! Vive le roi!

Pa-Hos et Zu'ella sont restés seuls sur la terrasse. — Bruits de préparatifs de combat, au dehors.

PA-HOS

Enfin te voilà reine!
Sache qu'il n'est pas de présent
Qui chaque fois n'entraîne
Des soucis. Le sceptre est pesant.

Pour combattre, arme-toi de fort solides armes:
A la cour, les ennemis sont nombreux.

Il te faudra verser de bien cruelles larmes,
Pour acheter nos moments amoureux!

ZU'ELLA

Brille ou meure l'étoile!
Je ne vivrai que pour toi seul.
Tes baisers sont mon voile
D'hymen, et seront mon linceul.

PA-HOS

Pour combattre, arme-toi de fort solides armes :
A la cour, les ennemis sont nombreux,
Il te faudra verser de bien cruelles larmes
Pour acheter nos moments amoureux!

PA-HOS ET ZU'ELLA

Hélas! il faut verser de bien cruelles larmes!

Tumulte de combat au dehors. Cris de bataille, sons retentissants de clairons. Pa-Hos saisit son épée.

XÉROÉ

Accourant.

L'Eunuque nous a dit : « Je me venge à mon tour » !
Courant vers les soldats que commande Niourr,
Il a remis au chef les clés de votre ville.

PA-HOS

Laissant tomber son épée.

Ce qui vit près d'un roi porte une âme bien vile!

XÉROÉ

Tremblante, regardant sur la place Royale.

Nous sommes perdus !

ZU'ELLA

Elle entoure Pa-Hos de ses bras et le couvre de baisers. — Puis respirante de joie et souriante :

Nos cœurs sont indifférents !

Venant embrasser Xéroé.

— Tu fus bonne : merci ! Pars.

XÉROÉ

Regardant toujours.

Leurs nombres, plus grands...

Elle balbutie, la peur l'affolant et l'empêchant de trouver le terme de comparaison.

PA-HOS

Poétiquement en souriant.

Que les nombreux troupeaux qui paissent nos prairies !

ZU'ELLA

Même jeu.

Que les nombreuses fleurs sur les berges fleuries !

Cris terrifiants. — Elle embrasse encore Xéroé et la fait fuir. Puis elle vient se jeter dans les bras de Pa-Hos.

NIOURR

Invisible, il crie de la place Royale où a lieu le combat.

Rends-la-moi ! Roi Pa-Hos ! tous tes guerriers sont morts.

PA-HOS

Se montrant sur le bord de la terrasse, tenant Zu'ella serrée contre lui.

Elle ne t'aime pas!

NIOURR

Meurs avec tes remords!

ZU'ELLA

Régicide jaloux ! je l'aime!

Dévorant Pa-Hos de baisers.

Vois ! je l'aime!

NIOURR

D'une voix de stentor.

Soldats, incendiez!

De tous côtés on voit des soldats jeter des torches enflammées au pied de la terrasse qui prend feu.

Périsse le blasphème!

Les flammes montent, grandissant peu à peu. Pa-Hos et Zu'ella demeurent là, toujours enlacés étroitement, leurs regards extatiques tournés en haut.

PA-HOS

Vivre ! c'est pleurer ! Dur labour !
Ici-bas, seule, l'espérance
Offre un agréable séjour,
Chère épouse! car la souffrance
Vient aussi vite que l'amour!

ZU'ELLA

Donc, cher époux ! je te convie
A mourir. En vrais amoureux,

Unissant notre même envie,
Sans pousser un cri douloureux,
Achevons cette triste vie.

PA-HOS

Oui, fuyons! Quand on a quitté,
Aimant, l'ingrat, l'injuste monde,
Sans doute on trouve une clarté
Vivifiante et plus féconde,
Où règne la félicité!

PA-HOS ET ZU'ELLA

Enlacés l'un à l'autre en la même tendresse,
Laissons aller notre âme au songe enlumineur
Qui, ne trompant jamais, toujours flatte et caresse!
Dans un élan commun, montons vers le bonheur!
Allons jouir en paix de l'éternelle ivresse!

La terrasse s'effondre dans les flammes, entraînant Pa-Hos et Zu'ella.

ÉPILOGUE

L'endroit dans lequel il plaira au lecteur de se transporter.

LES VOIX DE PA-HOS ET DE-ZU'ELLA

Avec des tendresses et des enivrements dans l'accent.

Dans des embrassements bien doux
Puisque vous avez su vous plaire,
Ames ! si comme on fait des loups,
On vous pourchasse sur la terre :
Apprenez qu'un lieu solitaire
S'offre aux amants trop vigoureux
Pour souffrir votre vie austère !
Loin des mortels on vit heureux !

Nous imitant, envolez-vous
Dans ce paradis tutélaire

Où n'est à craindre nul courroux,
Lorsque l'ombre unie à l'ombre erre,
Cherchant les lieux qui savent taire
La chanson des baisers entre eux.
Il n'est rien, là, pour vous distraire;
Loin des mortels on vit heureux!

Et la caresse, sans jaloux,
Incessamment se réitère;
Car la source aux tendres glouglous,
Où la lèvre se désaltère,
Paie en fidèle tributaire.
S'il ne se trouve un généreux,
Là-bas, à l'amour solidaire :
Loin des mortels on vit heureux!

ENVOI

O clerc de l'enchanteur mystère!
Ascende aux temples amoureux.
D'Éros esclave feudataire!
Loin des mortels on vit heureux!

Paris, 15-21 juin, 7-20 juillet 1893.

LES PLAINTES MEURENT

A Marguerite L...

Souviens-toi que tu fus charitable madone,
Quand je te contemplais, t'admirais tour à tour,
A tes pieds, demandant la plus céleste aumône.
Du don l'on ne retient que le fait, quoi qu'on donne !
Je crus que ton baiser avouait de l'amour.

Quant à moi, mes aveux étaient francs et sincères.
Je le sentais, hélas ! tout ce que je disais.
Ton accent enivrant de jadis, tu l'acères ;
Et tu veux les changer en déchirantes serres
Ces câlinantes mains que, soumis, je baisais.

Vois combien mon esprit aujourd'hui s'effarouche !
O cruelle ! pourquoi me laissais-tu venir,
M'invitant du sourire, aussi près de ta couche ?
Pourquoi livrer tes yeux, tes lèvres à ma bouche ?
Au moins je n'aurais plus ce cuisant souvenir.

Mes aveux étaient francs! Les as-tu su comprendre?
Les supposais-tu bons fruits de la vérité?
Ce baiser, qui paya ma caresse si tendre,
Était-ce un pur caprice alors qui le fit rendre?
Oh! dis-moi si ce jour tu m'as bien écouté?

Peut-être il te déplut de me mener en laisse?
Cette extrême bonté devint un tort chez moi.
Peut-être as-tu voulu, craignant pour ma faiblesse,
— Non! n'est-ce pas? car rien plus que cela me blesse —
M'éviter simplement un dangereux émoi?

Pitié! Lorsque la chair domine sur mon âme,
En elle détruisant toute sensation,
Je ne puis discerner dans le feu qui m'enflamme.
Tu le sais, délaissée aux désirs d'une femme,
L'espérance se change en désillusion.

— Ah! pardon! Je suis fou... L'espoir renaît, augmente,
Mon esprit s'illumine enfin; il sort vainqueur,
Riant de cette épreuve, autant de l'épouvante.
Si ton silence fut une dure tourmente,
Ta voix enchanteresse, à présent meut mon cœur.

Tu me parles encor selon notre ancien rite;
Tu me donnes la main; tu me prends dans tes bras!
Sur ton sein tu permets que ma tête s'abrite
Si longtemps qu'autrefois! Ma douce Marguerite!
Dis-moi que tes serments toujours tu les tiendras!

... Mes aveux furent francs en ce triste poème!
Mais puisque tu souris maintenant, même après
Ma lamentation transformée en blasphème,
C'est que ton cœur pardonne; et s'il pardonne, il m'aime
Donc que meurent en moi les plaintes, les regrets.

Paris, 5 novembre 1893.

L'INTANGIBLE

A Jean Lorrain.

Il est, — chose bien sûre ! —
Dans la douce blessure
Que laisse le baiser,
Une sensation faite pour nous griser.

L'on voudrait être opiniâtre
Vis-à-vis la douleur ; on la nie, on sourit.
Puis trop vite on se laisse abattre
Par un mal abusant de notre faible esprit.

— Cette chose facile,
Triste amant imbécile
Ne sachant pas souffrir !
Aucun sens ne pourra jamais la conquérir ;

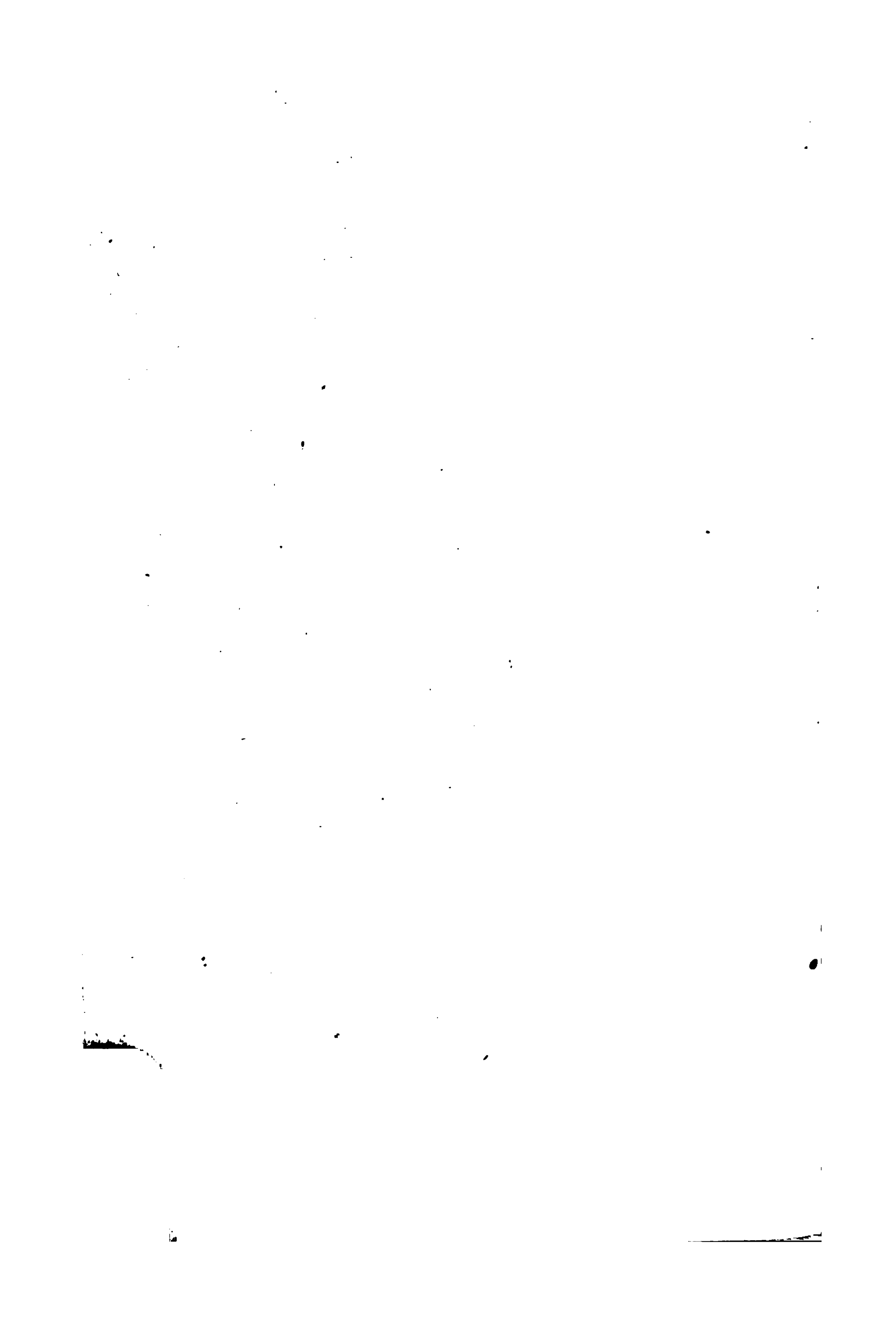
Car, plat et prétentieux, l'homme,
Sot imbu d'égoïsme et de gloire infecté,
Ne restera jamais, en somme,
Qu'un servile instrument de sa fatuité. —

Comme la panacée
Que cherche la pensée,
Je chercherai toujours,
Distillant la subtile essence des amours.

Ma jouissance inassouvie
Veut du nouveau sans cesse en chaque passion.
Or, je donnerais tout, ma vie!
A la femme m'offrant cette sensation.

Paris, 9 décembre 1893.

TABLE



TABLE

